LA REVUE DE PARIS

NOVEMBRE

WLADIMIR D'ORMESSON	Et le Peuple russe ?
PIERRE GASCAR	Le Fugitif (I)
ROBERT D'HARCOURT ..	Les Soviets et l'Allemagne
S. ANDRÉ-MAUROIS	Marie Bashkirtseff
ROBERT DELAVIGNETTE.	Mort de la Communauté
FRANÇOIS NOURISSIER .	Entre trois et quatre Heures
CHARLES DE RÉMUSAT ..	Au Temps de Louis-Philippe
EDGARD PISANI	Un Officier parle
ITALO CALVINO	L'Aventure d'un Poète
JEAN DORST	Les Étoiles et les Oiseaux
BÉATRIX BECK	Le Quarante-septième
PIERRE AUDIAT	Fanatisme politique
THIERRY MAULNIER	Monstres sacrés

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX
JEAN FAYARD, JEAN MISTLER, GEORGES PILLEMENT,
ALAIN BOSQUET, SERGE VEBER, JEAN-LOUIS VAUDOYER
PIERRE FREDERIX, MARCEL THIEBAUT, MARCEL GABILLY

LA LIVRAISON : 3 NF 50 1960 - 67e ANNÉE

SOMMAIRE

		Pages.
WLADIMIR d'ORMESSON	Et le Peuple russe?	3
PIERRE GASCAR	Le Fugitif (I)	17
ROBERT d'HARCOURT	Les Soviets et l'Allemagne	47
S. ANDRE-MAUROIS	Marie Bashkirtseff	59
ROBERT DELAVIGNETTE	Mort de la Communauté	85
FRANÇOIS NOURISSIER	Entre 3 et 4 Heures	94
CHARLES de REMUSAT	Au Temps de Louis-Philippe	100
EDGARD PISANI	Un Officier parle	118
ITALO CALVINO	L'Aventure d'un Poète	127
JEAN DORST	Les Etoiles et les Oiseaux	134
BÉATRIX BECK	Le Quarante-septième	141
PIERRE AUDIAT	Fanatisme politique	146
THIERRY MAULNIER	Monstres sacrés	159
	Le Mois à Paris	163

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS ***publiera prochainement***

MADAME DE LA FAYETTE
par **André MAUROIS**
de l'Académie française

LA FRANCE ET L'EUROPE
par **Jacques CHASTENET**
de l'Académie française

LE BALCON DE SPETSAÏ
par **Michel DÉON**

NOUVEAUX TARIFS DES ABONNEMENTS

France :	Un an (12 numéros)	NF. 35,00	Étranger :	Un an (12 numéros)	NF. 40.00
— :	Six mois (6 numéros)	17,50	— :	Six mois (6 numéros)	20.00

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U. S. A.	$	8,35	Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509,64 à Bruxelles.	Fr.B.	405
Canada	$ canadiens	8,15	Par chèque bancaire	Fr.B.	417
Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 1.12.237 à Genève.	Fr.S.	35	Italie	Lires	5.180
Par chèque bancaire	Fr.S.	36	Angleterre	£	2,19
Espagne	Pesetas	338	Allemagne	Marks	34,80
			Hollande	Florins	31,50
			Portugal	Escudos	237

Dans les pays suivants : Allemagne occidentale, Autriche, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse et Cité du Vatican, il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel 11, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Argentine : s'adresser à la Librairie Hachette, 49, Maipu, Buenos-Aires (Argentine).

Prière de joindre la somme de 0,30 NF et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 10.500 NF - Propriétaires : Edmée de la Rochefoucauld - André de Fels.
LA REVUE DE PARIS n'assume pas la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.

© Revue de Paris 1960.

HUTCHINSON

à l'Aigle

TOUS ARTICLES EN CAOUTCHOUC

124, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, PARIS-8e

permet de faucher le poil le plus dur sans aucune douleur et "sans feu du rasoir"

RAZVITE permet de se raser en 1 instant sans eau, sans savon, sans blaireau.

Compagnie du RAZVITE - Colombes (Seine)

EMPRUNT
ÉLECTRICITÉ ET GAZ D'ALGÉRIE

ÉMISSION d'obligations inconvertibles de 200 NF portant intérêt au taux de 5% l'an.

AMORTISSEMENT en 20 ans à compter du 10 Octobre 1960 par tirages au sort annuels ou par rachats en Bourse.

JOUISSANCE DU 10 OCTOBRE 1960

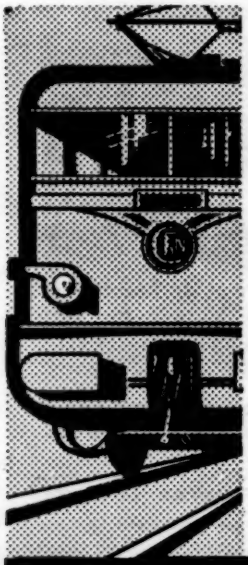
PRIX DE REMBOURSEMENT PROGRESSIF

210 NF du 10 Octobre 1960 au 10 Octobre 1965
220 NF du 11 Octobre 1965 au 10 Octobre 1970
230 NF du 11 Octobre 1970 au 10 Octobre 1975
240 NF du 11 Octobre 1975 au 10 Octobre 1980

FACULTÉ DE REMBOURSEMENT AU GRÉ DU PORTEUR
à 200 NF le 10 Octobre 1965 ; 210 NF le 10 Octobre 1970
225 NF le 10 Octobre 1975

PRIX D'ÉMISSION : 199,50 NF par obligation

OBLIGATIONS GARANTIES PAR L'ÉTAT ET L'ALGÉRIE



avec le train

voyagez en dehors des heures de travail

600 km entre 18 h. et minuit
en dinant au wagon-restaurant

1 200 km dans la nuit
en dormant en couchettes ou en wagon-lits

PLUS DE 100 DE MOYENNE
DES HORAIRES COMMODES

SNCF

LE TRAIN VOUS FAIT GAGNER DU TEMPS

ET LE PEUPLE RUSSE ?

par WLADIMIR D'ORMESSON

DANS le *Contrat social*, J.-J. Rousseau a écrit : « L'Empire de Russie voudra subjuguer l'Europe et sera subjugué lui-même. Les Tartares, ses sujets ou ses voisins, deviendront ses maîtres et les nôtres. Cette révolution me paraît infaillible. »

Il est possible que l'inépuisable réservoir humain qu'est la Chine devienne un jour, qui n'est pas très éloigné, la principale menace pesant sur notre civilisation. Toutefois, dans les conjonctures actuelles, l'on m'accordera, je pense, que les dangers d'un troisième conflit international proviennent exclusivement de la politique menée par les Soviets. Si les dirigeants du Kremlin s'engageaient réellement dans une politique conforme aux principes de paix dont ils se réclament, du jour au lendemain l'atmosphère serait transformée. L'ensemble des peuples jouirait enfin de la sécurité et pourrait accomplir en commun de grandes œuvres constructives. Dans les circonstances présentes, au contraire, nous vivons sur des charbons ardents. Les foyers d'incendie se multiplient à ce point, ils sont à ce point redoutables, que tout devient possible, et du jour au lendemain. Je répète que cette tension est exclusivement le fait de la politique de l'U.R.S.S.

Que ce soit devant Formose, en Proche-Orient, au centre de l'Afrique, à Cuba, à Berlin-Est, partout où elle le peut, cette politique soviétique suscite, exploite, envenime, enflamme, les difficultés que la sagesse des puissances parviendrait très aisément à résoudre. Le

Kremlin ne craindrait pas la guerre générale qu'il n'agirait pas autrement. On dira sans doute que cette guerre jusqu'ici n'a cependant pas éclaté. On cherchera à se rassurer en faisant valoir que les dirigeants soviétiques sont passés maîtres dans l'art de ne pas dépasser un certain degré de tension. Il y a un peu plus de vingt ans, les optimistes aveugles ou stipendiés prétendaient la même chose de la politique hitlérienne. On admirait la dextérité avec laquelle le Führer obtenait ce qu'il voulait sans coup férir. « Pourquoi, disait-on, prendrait-il le risque de la guerre quand il est en train de la gagner sans tirer un coup de canon ? » Pourquoi ? Parce que depuis que le monde est monde, la même histoire se répète. A force de jouer avec le feu, le feu prend. L'épouvante que représenterait la guerre nucléaire ne constitue même plus un frein suffisant. On croit toujours à la supériorité de ses calculs. La vérité, affreuse certes, mais qu'il serait insensé, parce qu'elle est affreuse, de ne pas considérer en face, c'est que tout se passe comme si le danger d'un nouveau conflit mondial devenait chaque jour plus réel. Il serait d'une grave imprudence de compter sur la rivalité soviéto-chinoise (si tant est qu'elle existe réellement) pour nous mettre à l'abri. Il est possible que le développement de la puissance chinoise préoccupe les dirigeants soviétiques. Il est probable que M. Khrouchtchev, qui semble avoir une vue moins abstraite du monde que la plupart de ses collègues du Politbureau, ait même cherché à élargir son champ d'action. Ses visites aux États-Unis et en France constituaient à coup sûr une manœuvre de propagande. Elles répondaient peut-être aussi à une curiosité, voire à une espèce d'attraction personnelle... Tout cela est possible... Toujours est-il que les agissements plus ou moins truqués de M. Khrouchtchev, loin d'amener une détente dans les relations Est-Ouest, ont très sérieusement aggravé ces relations. L'attitude de l'U.R.S.S. dans l'affaire congolaise et à Cuba ; les récentes déclarations de son porte-parole à la tribune de l'O.N.U., tout cela permet d'affirmer, une fois de plus, que les Soviets, et les Soviets seuls, portent la responsabilité de la menace qui pèse sur la paix.

*
* *

J'ai pris soin d'écrire : l'U.R.S.S. et les Soviets. Jamais je n'eusse écrit : la Russie et les Russes. Le peuple russe est hors de cause. Nous le connaissons ce peuple et nous l'aimons fraternellement. Il a assez souffert — et héroïquement — de la guerre pour en avoir la même horreur que nous. Nous savons quels sont son humanité, sa sensibilité, son amour de la justice et de la vérité — deux notions qu'il a confondues dans le même mot de « pravda ». Son âme, d'essence profondément chrétienne, s'accorde à la nôtre. Pas un instant nous ne commettons l'horrible injustice de penser qu'il pourrait se faire complice

des mensonges et des actes de ses maîtres. C'est là qu'est le noyau de la tragédie que nous vivons.

D'un jour à l'autre, l'Europe, les États-Unis, une partie de l'humanité risquent de chavirer dans un cataclysme sans précédent. Ce cataclysme n'épargnera ni le sol ni le peuple russes, puisque ce sont ceux qui les gouvernent qui l'auront voulu. Innocente d'un tel forfait, la nation russe en subirait pourtant les conséquences puisqu'il serait impossible, dans la tempête, de la dissocier de ses pilotes. Ainsi des hécatombes se préparent peut-être contre la volonté unanime des peuples — y compris celle du peuple russe — simplement parce qu'une toute petite minorité qui s'est emparée du territoire russe et de plusieurs peuples d'Europe, est résolue à étendre et à imposer sa domination. Les deux cents millions de chrétiens qui peuplent la Russie se rendent-ils compte de ces faits ? Comprennent-ils ce qui se passe ? Voient-ils où on les mène ? Savent-ils que la politique de leurs dirigeants est l'unique cause des troubles qui provoquent un malaise de moins en moins tolérable ; que cette mauvaise foi agressive, cette duplicité organisée, ces manœuvres souterraines, cette excitation au désordre, cette falsification, cet empoisonnement systématique, ne peuvent pas ne pas provoquer un jour une explosion ? Nous croyons que le peuple russe ne mesure pas ce danger. Mais s'il l'ignore, comment faire pour le lui crier ? Tel est, à mes yeux, le seul vrai problème qui se pose dans les circonstances où nous sommes, le seul auquel il est devenu vital de trouver une issue. Refuser de le considérer en face — sous prétexte qu'il est insoluble — reviendrait à se mettre la main devant les yeux pour se cacher.

*
* *

Des exemples de la mauvaise foi des Soviets ? On n'a que l'embarras du choix.

Considérons, par exemple, cette absurde affaire de l'U2 qui a fourni le prétexte d'une rupture, le jour même où se réunissaient à Paris les membres de la « Conférence au Sommet ». Analysons les faits objectivement.

Du 6 août 1945 — date des bombes d'Hiroshima et de Nagasaki — jusqu'à un moment que l'on peut approximativement situer entre 1954 et 1955, soit pendant une dizaine d'années consécutives, les États-Unis ont possédé sur l'U.R.S.S. une supériorité tellement écrasante, tellement foudroyante même, qu'elle mettait les Soviets à leur merci. Les Américains détenaient l'arme atomique et les Soviets ne l'avaient pas encore. C'est même cette disparité absolue qui ruina les projets de Staline et le contraignit à la prudence. Au lendemain de la guerre, le dictateur soviétique était certainement convaincu qu'il pourrait aisément exercer son contrôle sur l'ensemble du continent européen.

Ni la France, ni l'Italie, ni l'Allemagne occidentale n'étaient en mesure de résister à une forte pression. L'Angleterre était elle-même épuisée. Les Américains, tout à l'ivresse de leur victoire et convaincus que l'U.R.S.S. s'était « décommunisée ». Le satrape de Moscou se voyait déjà le maître de la vieille Europe. En réalité, les bombes atomiques ne sont pas seulement tombées sur le Japon. Elles sont tombées aussi sur le Kremlin... Elles attestaient la puissance sans rivale des États-Unis, la maîtrise de ce gouvernement sur le monde.

Cependant, pas une fois, pendant un intervalle d'une dizaine d'années, et malgré de fréquentes provocations, les Américains n'ont fait mine d'utiliser cette puissance. Même pas au moment de la guerre de Corée où pourtant des vies américaines étaient en cause. Pourquoi cette discrétion? Parce que les Américains sont des êtres, si j'ose dire, humains. Sans doute ont-ils leurs défauts. Quel est le peuple qui n'en a pas? Mais leur conception de l'existence est paisible. Ce sont des optimistes. Ils aiment la vie heureuse, le bonheur. Ils croient volontiers que l'homme est naturellement bon. S'ils prennent les armes, ce n'est que pour se défendre et défendre les principes essentiels de la civilisation. Jamais ils n'auraient eu recours à la terrifiante supériorité que la science leur avait procurée pour des raisons qu'en conscience ils n'auraient pas jugées suffisantes. Ces affirmations ne relèvent pas de l'abstraction. Elles sont du domaine des faits.

Et l'on voudrait nous faire croire aujourd'hui, où les États-Unis ne disposent précisément plus de cette incroyable supériorité unilatérale, où tout permet de penser que les Soviets, grâce aux efforts qu'ils ont accomplis, se trouvent sur le plan nucléaire à égalité avec les Américains, on voudrait nous faire croire que c'est à présent que la sécurité de la nation russe est menacée? Une telle inconséquence devrait faire hausser les épaules ! Il est bien sûr que pas un seul des dirigeants soviétiques n'est dupe de cette propagande. Pourtant l'U.R.S.S. s'efforce de la répandre. Le procès intenté au capitaine Powers, et la mise en scène dont il a été l'objet, n'a pas d'autre sens. Il suffit d'un *instant* de réflexion pour découvrir ce que cache — et peut-être ce que prépare — un tel jeu.

Il y a neuf ans, une haute personnalité américaine — je n'ai jamais oublié ce propos — m'a dit : « Si nous étions des « réalistes » comme on s'imagine que nous le sommes, c'est maintenant que nous ferions une « guerre préventive » aux Soviets. Le prétexte ne serait pas difficile à trouver. Ils en offrent à peu près tous les jours. Nous nous débarrasserions ainsi, sans difficulté, d'un danger qui ne va cesser de grandir. Nous pleurerons peut-être tous un jour des larmes de sang de n'avoir pas su agir à temps. » Un fait est sûr, en tout cas. Les Américains ne se sont pas servis de leur supériorité.

Si des faits, comme le vacarme organisé autour de la stupide affaire

Powers, blessent le bon sens, d'autres faits révoltent la bonnê foi. Non contents d'avoir réduit au silence deux cents millions de Russes, les dirigeants soviétiques ont ligoté neuf nations d'Europe. Pourtant, ils ne craignent pas de se poser en champions de l'indépendance des peuples. Leurs déclarations officielles retentissent des mots de « liberté » et d'« indépendance ». Jamais plus impudents mensonges ne sont étalés avec plus de cynisme. La passivité courtoise avec laquelle tant de nations les écoutent — même au sein des hautes instances internationales — ne fait d'ailleurs que les encourager. Des pays comme la Pologne, la Roumanie, la Tchécoslovaquie, la Hongrie, la Bulgarie, les États baltes — sans compter l'Allemagne orientale — sur le plan national, ont pratiquement cessé d'exister. Naguère, ils étaient pleins de mouvement, ces pays. Ils jouaient un rôle considérable — parfois même disproportionné avec leur importance — dans la vie internationale. Des hommes comme Pilsudski, Zalewski, Beck, Mazaryck, Benès, Hodja, Titulesco, Tataresco, Bratiano, Duca, Horthy, que sais-je... tenaient une telle place en Europe et au-delà que l'on accusait même certains d'entre eux — et ce n'était pas toujours sans raison — de conduire les affaires internationales à leur gré...

Aujourd'hui, je mets au défi qui que ce soit (une poignée de diplomates, dont c'est le métier, mise à part, et encore !...) de citer les noms des soi-disant chefs d'États et des soi-disant chefs de Gouvernement de ces soi-disant démocraties indépendantes. Les voix de la Pologne, de la Roumanie, de la Hongrie, de la Tchécoslovaquie, de la Bulgarie, etc., se sont tues. Un jour, nous avons entendu des cris en Hongrie. Une autre fois, des protestations véhémentes en Pologne, en Allemagne de l'Est. Le nom de M. Nagy a émergé de l'ombre. Et c'est tout. Sur ces quelque soixante-quinze à quatre-vingts millions de chrétiens, le silence des forteresses s'est abattu. Le nom d'une capitale comme Bucarest — qui faisait figure de petit « Paris » dans cette partie d'Europe — n'est plus prononcé que lorsqu'un Khrouchtchev choisit cette ville pour y dresser son estrade. On pourrait épiloguer sans fin sur ce thème. A quoi bon ? Il est une des réalités du monde dans lequel nous vivons, que nul ne saurait contester.

De quelque côté que l'on se tourne, l'hypocrisie de la politique soviétique éclate. En Proche-Orient, en Afrique, au Congo, à Cuba, à Berlin, que sais-je, partout où elle se manifeste, elle mine et elle empoisonne, en brandissant toujours les principes du droit, de la liberté et de la paix. Il suffit de comparer les déclarations sur le désarmement dont les dirigeants soviétiques encombrent la presse et les tribunes, les propositions théoriques et spectaculaires qu'ils font et la vivacité avec laquelle ils écartent tout système pratique de contrôle multilatéral pour mesurer la sincérité de leurs propos. Le désarmement n'est pour eux qu'un thème de propagande propre à donner le change aux naïfs et aux illettrés. Les débats relatifs à ce problème

— qui devraient tout dominer dans une société raisonnable — ont été jusqu'ici totalement, absolument vains. Pourquoi ? Parce qu'il n'y a pas de désarmement sans confiance. La confiance est le postulat du désarmement, même partiel. Qui donc accorderait la moindre parcelle de confiance à des hommes dont le génie consiste à affirmer que ce qui est blanc est noir et vice versa ?

Il n'est pas jusqu'à la politique des Soviets envers l'Allemagne qui, par ses excès et sa mauvaise foi, ne se retourne contre le peuple russe lui-même. Car si les Russes ont des raisons majeures de conserver des souvenirs cuisants du militarisme allemand et s'ils veulent — ce n'est pas nous qui les en blâmons ! — en empêcher le retour, l'attitude que leurs dirigeants ont adoptée envers l'Allemagne n'est pas de nature à leur concilier ce pays. En taillant à vif dans sa chair, en le coupant en deux, en lui infligeant un traitement qu'aucune nation ne saurait supporter à la longue, les Soviets créent eux-mêmes le danger qu'ils dénoncent. Ils donnent eux-mêmes aux Allemands des raisons que ceux-ci ne possédaient ni en 1914 ni en 1939.

*
* *

Depuis plus de quarante années, le peuple russe est coupé du monde occidental. Il vit en vase clos, replié sur lui-même. Les relations qu'il a avec l'extérieur — je veux dire avec l'Occident — bien que très légèrement assouplies dans certains cas et sur certains points, restent pratiquement inexistantes pour l'ensemble de la nation. Depuis quarante années, jour après jour, ce peuple de deux cent dix millions de chrétiens (presque tous les Russes continuent à être baptisés malgré la déchristianisation systématique) est soumis à une propagande, à une pression unilatérales. Cette tension est plus ou moins violente. Après la mort de Staline, elle a certainement diminué d'intensité. Elle s'est faite moins sauvage. Elle demeure pourtant exclusive. Ce n'est un secret pour aucun diplomate séjournant en U.R.S.S. que d'innombrables camps de concentration existent encore en Russie et qu'ils sont pleins. Le phénomène de la tyrannie soviétique, ou plus exactement celui de la persistance d'une telle dictature, serait inconcevable pour tout autre peuple d'Europe. La Russie, elle, y était préparée.

De Pierre le Grand à Nicolas II, ce pays s'était en quelque sorte détourné de sa tradition orientale, celle des grands khans mongols. Il s'était « occidentalisé ». Le communisme l'a ramené à ses origines. Si Hitler et *Mein Kampf* n'avaient pas alerté Staline, au moment où le IIIe Reich s'est formé, la Russie serait restée sans doute assez longtemps encore repliée sur elle-même et tournée vers l'Asie. La guerre, imposée par le IIIe Reich à la Russie a en quelque sorte obligé l'U.R.S.S.

à se « réoccidentaliser ». Raison de plus, cette guerre gagnée, pour rendre aussi hermétique que possible le mur qui séparait le peuple russe de l'Europe occidentale. Pour ce faire, les dirigeants soviétiques n'avaient qu'à revenir aux vieux principes. En 1838, Tourguénief s'exilait pour « l'Occident » afin de mieux combattre l'ennemi dont il avait juré la perte : le droit de servage. « Etre un occidental... voilà le gros mot lâché », écrit Eugène Melchior de Vogüé, dans le *Roman russe*. Tourguénief tiendra pour Japhet contre Sem, pour la méthode de Pierre le Grand contre les patriotes retranchés derrière la grande muraille chinoise. Il faut être au courant des polémiques russes et de la terminologie des partis pour comprendre quels orages peut soulever cette appellation inoffensive, quels flots d'encre et de bile elle fait couler chaque jour. « Occidental », cela signifie, suivant le camp où l'on se place, un fils de lumière ou un traître maudit. » Notons, en passant, que ces lignes ont été écrites par E.-M. de Vogüé en 1885.

Le communisme a ramené Sem. Il a chassé Tourguénief, « traître maudit » et tous ceux qui, avec lui, ont voulu et préparé la libération de l'âme russe, qu'ils s'appelassent Gogol, Dostoïewski, Tolstoï. Les deux cents millions de chrétiens qui peuplent aujourd'hui l'immensité russe subissent avec passivité, un régime qui les écrase comme aucun tzar n'a écrasé ses sujets. C'est que cette passivité fait partie en quelque sorte d'un héritage charnel. Signifie-t-elle que les Russes approuvent le régime qui les gouverne ? Je n'en sais rien, n'ayant aucun contact avec eux. Même ceux qui ont pénétré en Russie n'en savent rien. Et cependant je suis sûr, absolument sûr, que le peuple russe, non seulement dans sa majorité mais dans sa quasi-unanimité, est foncièrement hostile aux Soviets et à la dictature qu'ils exercent. L'âme russe n'a jamais été satisfaite. Par quel miracle le serait-elle à présent ? Rêveurs mystiques, toujours assoiffés, toujours inassouvis, l'un des plus profonds interprètes du génie russe a pu qualifier ce peuple de « vagabond moral ». Et sans doute le régime moyenâgeux que les maîtres du Kremlin imposent au peuple russe est-il la preuve que ses dirigeants ne se font aucune illusion. Ils connaissent assez les dispositions naturelles de leurs compatriotes pour ne leur laisser aucune possibilité de réagir.

Il suffit de se rappeler les frémissements, les fermentations dont le XIXe siècle et le début du XXe furent constamment remplis, pour mesurer le degré de passion auquel peut arriver ce peuple. « Je me passerai plutôt de souliers que des livres de ces apôtres », écrivait, il y a cent ans, un étudiant russe en parlant de Hegel, de Saint-Simon, de Proudhon, de Stein, de Maxthausen. Ainsi, il n'y aurait plus d' « étudiant » en Russie ? Allons donc !... La vérité est que depuis près de deux générations un grand peuple de deux cents millions de chrétiens est muré vivant. Tout se passe comme si le principe majeur du régime

était de le tenir à l'écart de l'Occident — et pour cause ! Les masses russes doivent rester impénétrables parce qu'elles doivent ignorer tout autre réalité que les réalités soviétiques.

On ne m'enlèvera pas de l'idée que c'est — pour une large part — de manière à rendre impossibles les visites que le général Eisenhower et le général de Gaulle devaient rendre à M. Khrouchtchev sur le sol russe que les dirigeants soviétiques ont tendu au maximum l'incident de l'U2. Si ces visites officielles avaient eu lieu, le président des États-Unis et le président de la République française n'eussent pas manqué de se montrer sur les écrans de la télévision russe et de parler au peuple russe. Nul doute que l'un comme l'autre — agissant comme l'avait fait M. Khrouchtchev pour son compte — eussent vanté le régime de liberté dont jouissent leurs peuples et dont ceux-ci ne pourraient pas plus se passer que d'oxygène. Ce sont là des ferments beaucoup trop dangereux pour qu'on les laisse se déposer en Russie. Peu nous importe, aux Américains comme à nous, que M. Khrouchtchev vante le communisme à nos postes de télévision. Nous savons bien que cela ne fera ni chaud ni froid et qu'aucune position politique ne s'en trouvera changée. Il n'en est évidemment pas de même en Russie. Ah ! le tour a été bien joué ! M. Khrouchtchev a pu s'adresser aux Américains et aux Français, mais s'est arrangé pour que la réciproque ne fût pas vraie... Une telle rouerie est un aveu. En procédant comme ils l'ont fait, les dirigeants soviétiques ont prouvé qu'ils n'étaient ni intellectuellement ni moralement maîtres du peuple russe.

*
* *

La nation russe n'est pas la seule qui soit murée vivante. Neuf autres peuples, je l'ai déjà dit — et parmi les plus authentiques — partagent ce sort. Phénomène d'autant plus révoltant que tout se passe, il faut bien le dire, comme si nous n'y pensions jamais.

Que l'on me permette d'ouvrir ici une parenthèse. Elle ne m'éloignera pas de mon sujet. Il est de mode de parler d'« Europe ». « Il faut faire l'Europe », clame-t-on de tous côtés. Cette formule est même devenue, dans la plupart des cas (pas tous) l'une des formes de l'opposition. Comme il est de règle, ces opposants n'en feraient d'ailleurs ni plus ni moins que le gouvernement actuel s'ils reprenaient la responsabilité du pouvoir.

Je crois avoir le droit de parler de ce sujet sans être suspect d'être « anti-européen », ayant conscience d'avoir été l'un des plus ardents partisans de l'idée européenne à une époque où l'Europe possédait encore dans le monde l'autorité et le prestige qu'elle a perdus. A cette époque, cependant, cette idée n'était guère en faveur. Quelles leçons ne nous donnaient pas ceux-là même qui, d'une façon si désintéressée,

ont retourné aujourd'hui leurs positions ! Ceci dit, comment ne serais-je pas cent fois, mille fois, de leur avis s'il s'agit de coordonner l'action positive et défensive des pays qui — qu'on le veuille ou non — sont cousus dans le même sac ! Je demande seulement que l'on prête plus d'attention à deux choses, à mon sens essentielles, lorsqu'on entonne le « couplet européen ».

C'est d'abord, qu'il n'y a pas d'Europe sans Pologne, sans Roumanie, sans Tchécoslovaquie, sans Hongrie, sans Bulgarie, sans Allemagne de l'Est, etc. Nous n'avons même pas le droit de prononcer cette formule quand nous savons que les nations que je viens de nommer se trouvent, par la force des choses, exclues de l'association qu'elle définit. Parler de la constitution de l'Europe dans les conditions où se trouve cette Europe, c'est commettre l'inconvenance de l'homme bien portant qui vante ses exploits physiques devant un paralytique. Les peuples murés vivants en Europe ne peuvent pas ne pas avoir l'impression que nous les avons abandonnés quand ils nous entendent parler de cette « Europe à constituer » en dehors d'eux. Encore une fois, nul ne considère avec plus de faveur que je ne le fais la très opportune et très nécessaire articulation des forces vives des pays dont la solidarité est devenue, bon gré, mal gré, une condition de vie ; mais pour définir cette solidarité, que l'on trouve alors un autre nom. Ayons le tact, ayons la charité, ayons la pudeur, de penser à ces millions de chrétiens dont le silence forcé ne signifie pas la disparition et qui nous reprocheront un jour cet oubli.

Mais il y a autre chose. L'Europe n'est pas un continent. C'est une manière de croire, de penser, de vivre. L'Europe est une civilisation. Lorsque j'avais l'honneur de représenter la France en Argentine, j'ai dit cent fois — et ce n'était pas de ma part une gracieuseté protocolaire : « Je n'ai jamais été plus loin de mon pays et je ne m'en suis jamais senti plus près. » Telle était la vérité. On est « en Europe » à Buenos Aires, à Rio, à Mexico, à Montevideo, à Santiago, à Bogota, à Quito, que sais-je... — et dans beaucoup d'autres lieux du monde et les plus éloignés — et on n'y est plus, hélas, à quelques centaines de kilomètres de nos frontières de l'Est.

Je suis tout à fait hostile (et je l'ai été dès le début de la campagne qui s'est instituée à ce sujet) à cette sorte de « nationalisme continental » que l'on a cru bon de lancer il y a quelques années. C'est en Europe qu'on a créé le nationalisme asiatique, le nationalisme latino-américain, le nationalisme africain, qui ont pris peu à peu les proportions que l'on sait. Toutes ces conceptions limitées sont mauvaises parce qu'elles sont chargées d'égoïsme, sinon d'explosif. Elles ne marquent aucun progrès sur le « nationalisme » d'hier qui apparaît comme désuet. Elles le changent simplement d'échelle. Le plus aveugle est bien obligé de reconnaître qu'aucun pays n'est plus « seul ». Se rabattre sur le principe continental n'est qu'une illusion multipliée. Nous sommes

bien au-delà de ces « compartimentages » ! Ils ne répondent ni aux mesures d'espace ni aux mesures de notre temps. Ni surtout à la gravité des périls qui nous menacent. Ce n'est pas tel ou tel « continent », ou tel ou tel groupe régional de nations, qui sont en danger. Ce sont tous les pays, tous les peuples qui vivent selon les mêmes principes de civilisation, qui tiennent à la liberté de l'homme, qui se refusent à devenir des ruches. Ces pays, ces peuples, peuvent appartenir à tel continent ou à tel autre, à telle race ou à telle autre, à telle religion ou à telle autre ; ils peuvent être situés en Asie, en Afrique, en Amérique, en Australie, en Europe, parsemés dans les océans, peu importe ! C'est entre eux que doivent se nouer des liens indestructibles.

Que, dans telle ou telle aire, ceux qui sont voisins ou tout proches procèdent à des articulations étroitement, minutieusement réglées, rien de plus souhaitable. Qu'ils unissent le plus complètement qu'il est pratiquement possible, les forces dont ils disposent, qu'elles soient économiques, industrielles, agricoles, financières, politiques, militaires, navales, aériennes, je suis d'accord. Je crois à la très grande utilité du « Marché commun », de la C.E.C.A. et de l'Euratom et j'ai applaudi à leur constitution. Je souhaite d'autres organisations du même genre. J'aspire à un raisonnable ajustement du « système à six » et du « système à sept » et je me sens aussi lié à l'Angleterre et au Commonwealth que les Français restés libres l'ont été pendant la dernière guerre. Je suis convaincu que le N.A.T.O. a été et continue d'être l'organisme le plus nécessaire. Les dangers en raison desquels il s'est constitué n'ayant fait, depuis dix ans, que se développer et s'amplifier, je voudrais même que cette alliance fût mieux adaptée aux circonstances, presque tragiques, où nous sommes, et qu'elle fût aussi élargie. Ceci dit, je prétends qu'aucun de ces groupements, je dirai même de ces fusions, ne doit revêtir un caractère d'isolement eu égard aux nations qui professent le même idéal et ont les mêmes intérêts à défendre. Car c'est notre civilisation qui est en jeu.

*
* *

Ne nous le dissimulons pas. Ce qui se passe depuis quinze ans, avec une rigueur logique, n'est pas autre chose que la vaste offensive que l'impérialisme communiste, à direction soviétique, a entreprise sur l'ensemble du globe. Il s'agit d'atteindre les forces vives de l'Occident par un mouvement d'ailes. D'abord l'Asie. Ensuite l'Afrique. Enfin l'Amérique latine. Dès la fin de la seconde guerre mondiale, le pape Pie XII, dont les vues étaient pénétrantes, avait parfaitement discerné la stratégie et la tactique du communisme athée. D'année en année, la tache d'huile s'est élargie. Les Américains, toujours optimistes, ont cru habile d'opposer enchères à enchères, sans se

rendre compte que la course était sans issue. Obéissant à des principes, d'ailleurs très nobles — je me hâte de le reconnaître — ils ont cru possible d'enrayer l'avance de la subversion communiste par un supplément de libéralisme. Bismarck disait déjà : « Celui qui croit pouvoir assouvir son adversaire avec des concessions n'est jamais assez riche pour cela. » Le général Eisenhower, qui fut un grand chef, est un homme qui force le respect. Il est d'autant plus douloureux de constater que la politique extérieure qu'il a dirigée pendant ses deux présidences se solde par un échec. Le monde libre a partout reculé. Il est plus menacé que jamais. Les communistes se montrent chaque jour plus agressifs, plus arrogants. Le jeu que mènent les Soviets est à ce point dangereux qu'il suffirait de peu de chose pour qu'en quelques jours, on pourrait même dire en quelques heures, les pires accidents devinssent possibles.

Cela, il faut que les deux cents millions de chrétiens qui peuplent la Russie le sachent. Or, tenus sous le boisseau, soumis matin et soir à une propagande radicalement mensongère, il est probable que le peuple russe ne se doute ni des réalités internationales, ni des périls de plus en plus réels que représente l'action infernale de ceux qui parlent en son nom. Il faut que les quelque quatre-vingts millions de chrétiens qui sont placés en Europe sous le joug soviétique le sachent aussi. Pour eux tous, comme pour nous tous, une telle situation devient une question de vie ou de mort.

*
* *

Mais que faire ?

Prêchez-vous la Croisade, me dira-t-on ? Voulez-vous un nouveau Buda-Pesth ? L'Occident n'a-t-il pas déjà à rougir de honte d'avoir salué de cris d'enthousiasme la révolte du peuple hongrois ; puis d'avoir assisté, les bras croisés, à son châtiment ?

Je ne prêche ni vaine croisade, ni vaine révolte de prisonniers. C'est précisément parce que l'idée d'un troisième conflit me glace d'horreur que j'estime que tout doit être fait pour le rendre impossible. Mais ce n'est pas en cédant toujours devant la pression communiste qu'on l'arrêtera. Se défendre, c'est rendre coup pour coup et prendre l'initiative.

Mettre son espoir dans les divergences qui séparent, dit-on, le communisme chinois du communisme soviétique apparaît, d'autre part, comme l'un de ces prétextes qu'une certaine tendance d'esprit trouve à l'inaction. S'il existe réellement des discordes entre états-majors communistes et des « chapelles » différentes, selon que ces états-majors sont jaunes ou blancs, il ne reste pas moins sûr que les uns et les autres n'ont qu'un objectif : la destruction de notre civilisation. Or, pour l'atteindre, les uns et les autres jouent avec le feu.

Les deux cents millions de chrétiens russes qui vivent à côté de nous en Europe sont infiniment plus éloignés du communisme que les militants soviétiques ne le sont des militants chinois. C'est donc cette masse qu'il faut essayer d'atteindre. C'est par la sourde pression qu'elle peut exercer sur les dirigeants actuels du Kremlin qu'il est peut-être permis d'espérer que ceux-ci se montreraient plus attentifs et plus prudents.

Parce que le peuple russe est bâillonné et dépourvu de tout moyen d'information, il ne s'ensuit pas qu'il n'existe plus aucune espèce d'« opinion publique » en Russie, ni que cette « opinion publique », même sourde et muette, ne soit capable d'exercer une certaine action. Si les cervelles russes avaient été à ce point « lavées » par quatre ans de propagande et de dictature, les Soviets ne prendraient pas tant de précautions pour isoler le peuple russe et le soumettre à une censure draconienne. Si une certaine « opinion publique » ne s'exerçait pas sourdement sur les maîtres du Kremlin, on n'aurait pas brûlé, au lendemain de la mort de Staline, ce qu'on avait adoré de son vivant. Si les foules russes étaient à ce point acquises au communisme, l'on n'aurait pas fait en sorte de rendre impossibles les visites en Russie — et par conséquent les discours à la télévision — du général Eisenhower et du général de Gaulle. Si le peuple russe, si les peuples polonais, roumain, tchécoslovaque, hongrois, bulgare, baltes, si dix-sept millions d'Allemands de l'Est étaient devenus communistes, l'autodétermination — que l'on exalte ailleurs à condition qu'elle se manifeste sous contrôle international — serait la règle de ces pays. Si les uns et les autres étaient des « démocraties populaires », ils jouiraient de la liberté d'expression, d'information et de publication qui est le premier principe de toute démocratie. Qu'on me passe l'expression, le monde est en train de crever de mensonges. De mensonges entretenus, répandus, clamés, magnifiés par les dirigeants soviétiques. C'est contre ces mensonges qu'il faut réagir avec force. « L'heure n'est plus aux politesses de salon ou aux indulgences de Normalien », écrivait récemment au *Figaro* un ancien secrétaire de la Confédération Force Ouvrière, M. Raymond Le Bourre, à propos du procès Jeanson. Cette formule vaut pour la politique de l'Occident envers l'U.R.S.S.

Nous n'avons rien à gagner à ne pas rendre, avec la même brutalité, les coups que l'U.R.S.S. nous assène. Il existe des instances internationales où siègent les représentants du gouvernement de Moscou : l'O.N.U., l'Unesco, le B.I.T., etc. Dans toutes ces enceintes, où nous avons eu la faiblesse de les accueillir, à toutes les occasions, nous devons leur répondre sans craindre de dire les choses telles qu'elles sont, sans affaiblir les réalités en mâchant les mots. Nous possédons une arme terrible et nous ne nous en servons pas ou nous ne savons pas nous en servir. Cette arme, c'est la vérité.

Au lieu de répondre à M. Khrouchtchev comme il faut lui répondre quand il a l'audace de s'en prendre aux « puissances colonialistes » (quel colonialisme plus affreux l'U.R.S.S. n'exerce-t-elle pas depuis quinze ans sur neuf peuples d'Europe ?) mille photographes, mille journalistes, appartenant au « monde libre », sont là à guetter ses gestes, ses paroles, à quêter ses sourires. Dès qu'il veut bien laisser tomber quelques mots facétieux de ses lèvres (le miel pour prendre les mouches) l'on se félicite de sa bonne humeur. Quand il ne se répand pas en invectives et ne tape pas du poing sur la tribune, les éditoriaux des grands quotidiens parlent de sa « modération » et semblent l'en remercier... On voudrait lui faire la courte échelle que les choses ne se passeraient pas autrement. Comment veut-on que M. Khrouchtchev et ses camarades n'aient pas un profond mépris pour l'Occident quand ils voient que l'Occident ne les méprise pas ? Car eux savent à quoi s'en tenir sur les réalités.

La vérité est que la « coexistence pacifique », telle qu'elle est pratiquée par les Soviets, n'est qu'un jeu de dupes. La coexistence pacifique existe par la force des choses. Voilà des années que nous sommes bien obligés — parce que nous voulons la paix — de vivre en état de « coexistence pacifique » avec l'U.R.S.S. M. Jourdain lui aussi faisait de la prose. La « coexistence pacifique » n'aurait le sens qu'on a cru lui donner de notre côté que si elle signifiait la cessation des attaques, des menées, ouvertes et souterraines, de l'impérialisme communiste soviétique ; si cet impérialisme renonçait à s'infiltrer partout et à tout dominer. Autant d'utopies...

La vérité est que si une puissance est libre de faire ce qu'elle veut chez elle, elle ne l'est plus d'agir comme elle l'entend chez autrui. Or, quand une puissance réduit neuf peuples d'Europe au silence et les tient entre ses mains, elle n'a plus le droit de parler dans une Assemblée internationale et moins encore celui d'y prononcer les mots de liberté et d'indépendance

La vérité est que les Soviets sont en train de pratiquer une politique qui, d'un jour à l'autre, ici ou là, si elle ne change pas, provoquera la pire explosion dont l'humanité ait jamais souffert et que cette action infernale, les Soviets osent la mener au nom du peuple russe...

Ces vérités — et il y en a d'autres comme la persistance d'immenses camps de concentration en Russie et en Sibérie ; comme les abominables sévices dont la jeunesse hongroise est la victime, etc. — devraient être rappelées, chaque jour, matin et soir, à tous les échos du monde. A force d'être répétées, répandues, clamées, elles finiraient bien par pénétrer de l'autre côté du « rideau de fer ». Elles finiraient bien par toucher l'âme russe. Cette âme, soyons-en sûrs, qui n'a pas changé. Plus on cherche à l'étouffer, plus l'âme d'un peuple résiste !

La science fait chaque jour des conquêtes surprenantes. Elle a vaincu les espaces interstellaires. Le son de la vérité ne parviendrait

donc pas à franchir le mur du mensonge? Que les inventeurs se chargent du problème. Ils en ont résolu d'autres. Il n'y en a pas de plus urgent.

Ce que je crains, hélas, c'est que personne ne pense plus au fait que deux cents millions de chrétiens sont enfermés en Russie, auxquels il faut ajouter les soixante-quinze millions des états satellites.

Ce que je crois, c'est que tout se passe comme si l'Occident avait abandonné ces deux cent soixante-quinze millions de frères chrétiens et européens à leur sort.

Ce dont je suis sûr, c'est que nous commettons tous un péché et une faute.

Et c'est parce que j'ai la conviction que nos plus sûrs alliés pour sauver la paix en danger se trouvent là, tout à côté de nous, et qu'ils nous guettent, que je lance ce cri. Dans la nuit, je le sais. Mais c'est un cri de vérité. Et je crois à la toute-puissance immanente de la Vérité.

WLADIMIR D'ORMESSON,
de l'Académie française.

CHRONIQUE DES LIVRES

L'EUROPE CENTRALE

par Jacques DROZ *(Payot)*

L'OUVRAGE important que M. Jacques Droz, professeur à l'Université de Clermont-Ferrand, vient de consacrer à l'Europe Centrale (1800-1945), est à la fois intéressant et décourageant pour ceux qu'inquiètent les excès du nationalisme. Intéressant parce qu'il nous montre, énoncés depuis plus d'un siècle, les problèmes qui figurent dans notre presse actuelle sous les rubriques lancinantes : « Europe des Six », « Europe des Treize », « Marché Commun », « Frontières douanières », « Fédération », « Confédération », « Supranationalisme ». Décourageant parce que c'est l'histoire d'une suite ininterrompue d'échecs. Il est vrai — et M. Jacques Droz en donne des démonstrations irréfutables — que la notion d'une Mitteleuropa économiquement unie et politiquement fédérée n'était pas nécessairement liée à celle d'un pangermanisme dominateur. Cette notion s'est même plusieurs fois opposée à celle de la « Petite Allemagne » prussienne de Bismarck et de Sadowa, ou à celle de l'Allemagne wilhelminienne imbue de Weltpolitik et bâtissant une puissance navale.

L'empire autrichien — ou « austro-hongrois » — avait à résoudre, à son échelle, les problèmes de nationalités qui embarrassent les constructeurs de l'Europe. A toutes les générations, il y a eu des hommes qui ont soutenu : 1° Que l'existence de la monarchie autrichienne protégeait les petites nations danubiennes, qui eussent difficilement survécu par elles-mêmes ; 2° Que la construction autrichienne ne pouvait subsister que par une décentralisation étendue qui eût compensé les poussées nationalistes régionales. De nombreux projets de réforme ont été énoncés dans cet esprit. Le fait est qu'aucun n'a pu être réalisé. On connaît la suite. Le démembrement de l'Europe centrale a ouvert la voie à l'impérialisme hitlérien, auquel a bientôt succédé, de l'autre côté du rideau de fer, l'impérialisme soviétique. P. F.

(Suite de la chronique des livres page 46).

LE FUGITIF

par Pierre Gascar

Il observa que, depuis longtemps déjà, il n'avait pas rencontré de ruisseau. Pendant la matinée, il avait franchi plusieurs gués ou, çà et là, un petit pont de pierre construit, jadis, pour les charrois. Cette eau courant dans la forêt où les arbres encore presque sans feuilles laissaient passer de larges rayons de soleil avait entretenu la vivacité de son bonheur.

Mais vers le début de l'après-midi, la fatigue aidant, ce bonheur s'était atténué. Les bois s'espaçaient. Ce n'étaient plus que de vastes bosquets défendus par des ronces, au milieu des terres à blé. Des arbres maigres s'y pressaient, gênant la marche et ne vous dissimulant guère à la vue. En dépit de leur précarité, ces refuges où, dans le silence, un bruissement montait parfois du sol couvert des feuilles mortes de l'hiver permettaient à Paul de s'accorder un répit. En traversant le champ qui n'en finissait plus, il s'était senti nu, observé. La terre labourée rendait sa marche malaisée. Sa hâte n'en était que plus visible : ses trébuchements, au milieu des mottes, trahissaient la fuite, l'évasion.

Quelquefois, à une assez grande distance, un homme le regardait, immobile, et Paul détournait les yeux, comme si, en affectant l'indifférence, il avait pu rendre sa présence en plein champ et sa précipitation tout à fait naturelles. Il sentait alors l'attention de l'homme l'accompagner, un peu à la façon d'une corde à laquelle il aurait été attaché et qui, lorsqu'il en aurait épuisé toute la longueur, allait soudain se tendre et l'immobiliser. Ce serait un appel, une sommation, un coup de feu, peut-être. La lisière du petit bois était encore lointaine, la terre plus meuble que jamais sous les pas de Paul. Il avançait avec un balancement accentué des épaules : il se devinait pitoyable. Il atteignait enfin les arbres. L'homme n'avait pas crié.

L'eau manquant et le printemps s'étant accompagné de sécheresse, on ne trouvait, entre les troncs, qu'une végétation grise et crissante mêlée à du bois mort. Le ciel s'était voilé. Le bruit des branches qui se

brisaient sous ses pieds, le froissement des ronces qui griffaient ses vêtements empêchaient Paul de percevoir la voix de l'homme qui, là-bas, dans la plaine, s'était peut-être mis à appeler ou l'approche de celui qui venait, peut-être, au milieu des arbres. La menace subsistait, plus grande qu'un peu plus tôt, alors qu'elle avait un visage, le visage de ce vieux paysan où l'incertitude amenait une grimace.

De temps en temps, Paul s'arrêtait et regardait autour de lui, bientôt rassuré par le silence et s'attardant à examiner un buisson aux feuilles luisantes dont il cherchait vainement le nom. Il se reposait dans l'hébétude. La Franconie... S'y trouvait-il déjà ? Il n'en connaissait pas, avec précision, les limites et ne savait pas très bien où sa marche vers l'ouest l'avait porté.

Prématuré ou non, le mot « Franconie » exerçait sa vertu. Une idée de couleur y restait liée : un vert un peu plus clair que celui des feuilles du buisson, dans une gravure représentant un chasseur près d'une maison forestière, il y avait très longtemps, alors que Paul était encore enfant. En dépit du renom que lui donnait l'Histoire, l'Allemagne avait été longtemps ces vallons étroits où se rejoignent des sapins, où fument des maisons de bois aux balcons festonnés, où les saisons ont cette netteté qui n'existe que dans les contes.

Dans les premières heures de sa fuite, Paul avait retrouvé ces images et sa liberté en avait été éclairée. Il échappait à la guerre, aux paysages qu'elle altérait, à la fixe clarté de la peur. Il échappait à l'Allemagne présente, rejoignait celle qui, dans les combats et l'horreur, poursuivait en secret son rêve de sources. Mais voilà que s'était dissipée l'illusion que lui avaient procurée, un instant, les forêts, voilà que sa liberté vieillissait.

Le petit bois traversé, s'étendait un nouvel espace découvert, un peu plus sombre car le jour déclinait. Paul se disait que, déjà, il ne serait plus possible, à quelque distance, de reconnaître son uniforme. Mais l'avait-on reconnu, un peu plus tôt ? Cinq années de guerre avaient si bien multiplié les tenues militaires de toutes sortes, celles des Allemands, de leurs alliés, de leurs ennemis prisonniers, que personne ne parvenait plus guère à distinguer les hommes de son camp. Les fronts craquant de toutes parts, le repli de certaines armées lointaines avaient ajouté à la confusion. Quoi qu'il en fût, Paul ne pouvait échapper à la suspicion : il était habillé en soldat et sa solitude, à elle seule, suggérait le délit.

Des vêtements civils auraient rendu sa fuite plus aisée. Il aurait emprunté les routes. Mais, alors, il n'aurait pas connu l'impression de liberté originelle qu'il avait éprouvée, le matin, dans cette forêt jaillie toute droite et toute éclairée de la mémoire, et non pas seulement de la sienne mais de celle que réveillait, en ce moment, chez des milliers d'hommes, le regret de mourir.

Peut-être, le boiteux avait-il connu, lui aussi, cette ultime lumière,

ce souvenir d'un bonheur lointain qu'on se promettait toujours d'essayer de rejoindre ? Mais non, il n'allait pas mourir. Ses doigts bougeaient un peu, sur le plancher. Sans doute, allait-il ouvrir les yeux... Son bâton à la main, ressentant encore la vibration qui s'était prolongée jusqu'à sa paume lorsqu'il avait frappé, Paul voyait, sur le crâne de l'homme chauve allongé, un filet de sang s'échapper d'une large strie déjà violacée et parcourue par le sillon imprécis de la blessure.

Le boiteux tardait à rouvrir les yeux mais on devinait que c'était par entêtement, pour mettre Paul dans l'embarras et que, derrière son impassibilité, se cachait quelque dessein cruel. Le sang qui s'écoulait lentement derrière l'oreille révélait la perfidie, le désir d'avancer une preuve matérielle, comme font les femmes qui pleurent à volonté, sans cris ni sanglots, connaissant la force des reproches muets. Paul avait alors posé son bâton et avait fui.

Interprète et homme de confiance du groupe de prisonniers de guerre français employés dans la ville, il pouvait sortir librement de l'enclos entouré de barbelés et circuler seul dans les rues. A cette heure de la matinée, le petit camp était vide. Trois heures s'écouleraient avant qu'on découvrît le boiteux et qu'on se lançât à la poursuite de Paul. Passé les dernières maisons de la ville, il avait coupé à travers champs en direction de l'ouest. A l'horizon, commençait une forêt. Ç'avait été alors cette paix retrouvée comme si, en passant la lisière, il avait mis une infranchissable distance entre la ville et lui, entre lui et la guerre.

Tout était changé, désormais. Il avait suffi de ce hasard, de la visite du boiteux, de la soudaine violence de leur querelle. Dispensé d'être soldat, le boiteux exerçait les fonctions de secrétaire de la section locale du parti national-socialiste. Il y apportait de la rage : la défaite du pays approchait. Il était venu annoncer à Paul qu'il allait déposer une plainte contre deux prisonniers du camp. Il les accusait d'avoir volé des vivres dans un entrepôt de la ville. Paul savait que le boiteux disait vrai mais il avait crié à la calomnie. Il avait de la haine pour cet homme. Le boiteux l'avait alors giflé.

Il avait la même taille que Paul et la promptitude de gestes de ceux qui compensent ainsi quelque infirmité. Paul n'avait pas eu le temps d'esquisser une parade. Et puis, il n'avait jamais pensé que le boiteux pût en venir là. Rien ne révélait la brutalité, sur ce visage. Le front très haut, largement dégarni, les yeux clairs lui donnaient une sorte de noblesse. Les inflexions de la voix, le langage que parlait le boiteux d'ordinaire ne la démentaient pas. Aussi, sous la gifle, Paul avait-il senti doublement la brûlure du mépris.

Il avait reculé de deux pas et sa main avait rencontré un de ces lourds bâtons que certains prisonniers d'origine paysanne aimaient à tailler et sculpter, pendant leurs loisirs, en parlant des haies de quelque région de France. Le boiteux avait vu Paul saisir le bâton et avait tenté de passer de l'autre côté de la table... Un hasard, cela et tout ce qui avait suivi.

Mais, dans le cours de la vie de Paul, ce hasard venait comme une relance.

La guerre allait s'achever. Elle n'impliquait plus, pour Paul et pour ses semblables, qu'une raisonnable patience. Dans peu de temps, si on excluait les risques des derniers combats auxquels ils pouvaient être mêlés malgré eux, ils retrouveraient la France libérée, leurs occupations anciennes. Il suffisait d'attendre. Déjà, les camarades de Paul montraient, dans leurs rapports avec les Allemands, une docilité souriante, une sérénité qui appartenait à la paix. On ne pouvait plus attribuer leurs silences à la nostalgie ou au désespoir. Ils imaginaient leur retour, leur maison reconquise, leur travail repris avec une gaucherie dont ils riaient d'avance. Ils étaient redevenus « ordinaires ».

Paul, lui aussi, se sentait regagné à cette vie cordiale dont la lumière combattait déjà, en lui, les ombres du monde mental dans lequel, depuis des années, il s'était enfermé. Ses parents morts, rien ne l'attendait en France ; le premier, il avait oublié ceux qui, avant la guerre, avaient montré, pour lui, de l'attachement. Cela importait peu : il allait rentrer et il se laissait aller à la joie commune.

En assommant le boiteux — vivait-il encore, à l'heure présente ? — Paul s'était, en quelque sorte, ressaisi. Sa volonté n'y avait apparemment aucune part car il n'avait cédé qu'à la colère, mais nos désirs essentiels veillent dans l'ombre, à notre insu. Ils infléchissent nos actes jusqu'à provoquer l'événement qui répond à ces souhaits secrets. Surpris, nous regardons alors les dieux : ils n'existent que par ce que nous leur dictons.

Il y avait donc peut-être, en lui, au moment même où il partageait la calme certitude de ses compagnons de captivité, le besoin ignoré de se replonger dans sa solitude, de s'exclure dans une autre liberté. Cette liberté, il l'avait brusquement. Il en reconnaissait la couleur, en s'enfonçant sous les arbres, ceux de son enfance, ceux de l'enfance de tous les hommes, ceux de l'enfance du boiteux, peut-être.

La nuit ne venait pas encore. Seule, demeurait désormais cette espèce d'assombrissement hivernal dû à une accumulation de nuages, sans doute. Chaque fois qu'il débouchait d'un bois, Paul retrouvait ce fixe demi-jour. Les champs ne s'obscurciraient-ils donc jamais ! La peur le reprenait. Il marchait depuis plus de neuf heures. Il se sentait trop las pour pouvoir échapper à une poursuite et il se répétait que s'il tombait aux mains de la police il serait fusillé.

Il sursauta : on le hélait. A une centaine de mètres derrière lui, un gros homme coiffé d'un chapeau noir brandissait une canne, en lançant des paroles confuses. Sans doute, venait-il de sortir du bois. Paul s'aperçut qu'il marchait à travers un champ de blé en herbe. Il courut, rejoignit une terre en friche et continua de courir. Il entendait l'homme l'appeler. « Il va aller donner l'alerte au premier village. » Chaque fois qu'un de ses pieds frappait le sol, Paul ressentait un choc doulou-

reux dans la tête. Des points noirs passaient devant ses yeux. Sa bouche et sa gorge étaient sèches. Il arracha une herbe et se mit à la mâcher. Il s'appliquait à respirer profondément. Il avait atteint une déclivité. En bas, se pressaient des arbres.

Lorsqu'il entra sous leur couvert, il fut surpris par l'ombre. Le soir devait être déjà très avancé mais, dans l'éblouissement de la peur, il ne s'en était pas rendu compte. Cette obscurité ne l'apaisait pas. Son insolite soudaineté avait le même caractère prémonitoire que l'odeur de terre, le ciel chargé de nuées, les herbes qui bougaient, un peu plus tôt. Il avançait, conscient de ce qu'avaient d'ultime les instants qu'il vivait. Au moment de la mort, il se souviendrait de cette longue branche se dressant au-dessus du sol et remuant un peu, comme ces rameaux nus à demi engloutis, contre la rive d'un fleuve, il se souviendrait de cette pierre blanche, au milieu des feuilles sèches qui couvraient le sol, de ce bouleau penché, un peu plus loin.

Tout était prêt : on allait soudain poser la main sur son épaule et l'emmener. Il marchait aussi vite qu'il pouvait, trop fatigué, toutefois, pour courir... Le bois finissait sur une route. Paul la traversa en quelques bonds et s'engagea dans la prairie qui couvrait le versant opposé du vallon. Il devait, de nouveau, se hâter car les hommes que le paysan avait, sans doute, alertés, n'allaient pas manquer de venir, en voiture ou à bicyclette, par la route, afin de couper la retraite au suspect. Le front se rapprochant, chaque village allemand avait formé des milices chargées de s'emparer des parachutistes ou des aviateurs ennemis contraints d'atterrir.

La pente du pré était raide. A bout de souffle, les jambes lourdes, Paul s'arrêtait, de temps en temps, et regardait vers la route. Un cycliste passa. Paul distinguait à peine sa silhouette. La nuit venait tout à fait, cette fois. Il se sentit sauvé. Il traversait maintenant un plateau et il rejoignit un chemin de terre où il pourrait avancer plus commodément. Il savait cependant qu'il n'irait plus très loin. Il résistait à l'envie de se laisser tomber sur le sol. La faim, à son tour, lui annonçait qu'il pouvait mourir. Le matin, en quittant la ville, il avait misé sur ses forces. Le front n'était guère à plus de deux cents kilomètres : il l'atteindrait en quatre ou cinq jours. Il mangerait des herbes. La nuit, il allumerait un feu dans un bois et ferait cuire des racines, des escargots. Il n'avait pas imaginé cette immense fatigue, il n'avait pas imaginé cette étendue fermée, fermée par le dessous.

Les champs et les bois s'étendaient de toutes parts mais, partout, ce n'était que cette terre égale, avec ses herbes dérisoires, ses feuilles mortes, ses buissons. Sans doute, existait-il en quelque endroit, une chose substantielle, comestible, mais elle demeurait hors de portée, isolée au fond de cette aire infinie où Paul ne pourrait jamais saisir rien d'autre que sa liberté. Il s'assit au bord d'un champ et se mit à arracher des plantes aux feuilles rugueuses qui poussaient là. Elles

n'avaient que des racines filiformes retenant, parfois, de minuscules tubercules qui s'écrasaient entre les doigts ou bien elles se nourrissaient d'un petit bulbe ne contenant qu'un peu de viscosité. Végétation presque abstraite dont l'absence de poids surprenait.

Il avançait de nouveau. Devant lui, la nuit s'épaississait. Ses yeux se fermaient et une sensation soudaine, cette annonce du vide qui retient parfois les aveugles au bord d'une marche l'immobilisait. Il allait tomber. Des profondeurs sans fin s'ouvraient, laissant monter jusqu'à lui une fraîcheur de source, un bruissement de feuilles. Il rouvrait les yeux, reprenait sa marche. Il entra enfin sous des arbres. Quittant le chemin, il s'enfonça, les mains en avant, dans le bois. Bientôt, il s'assit contre un tronc et inclina sa tête sur sa poitrine.

II

Le soleil l'éveilla. Il éclairait d'étranges pétales bruns amoncelés à perte de vue, certains dressés et carrés comme des voiles de sampans et nervurés comme elles, tandis que revenait sans cesse un grincement de poulie — d'autres voiles qu'on hissait, sans doute. Paul ouvrit les yeux tout à fait. Son visage était à demi enfoui dans les feuilles mortes. Le soleil disparut. C'était encore la nuit. Il se dressa, grelottant. Il entendit un cri et le bruit d'une chute. Un chien aboya. A une vingtaine de mètres de Paul, une lumière brillait sur le sol. On s'en saisit et on dirigea le faisceau sur le visage de Paul. Il dut plisser les paupières contre l'éblouissement. Il put cependant distinguer, derrière la lampe électrique braquée sur lui, une forme et la blancheur d'un visage.

— N'avancez pas ! ... J'ai le chien...

Paroles prononcées dans le halètement de la peur. La voix était féminine. Paul en éprouva plus de surprise que de soulagement ; à aucun moment, depuis son brusque réveil, il n'avait été effrayé ; à aucun moment, il n'avait songé à fuir. Le sommeil l'avait préparé à la reddition, comme si l'instinct de vivre n'avait été jusque-là qu'une forme de nervosité dont le repos venait de le délivrer.

— N'ayez pas peur, dit-il.

La lampe reculait. Le chien, sans doute tenu en laisse, recommençait à gémir : ce grincement de poulie, un peu plus tôt, lorsque Paul s'était réveillé. Il restait immobile, se raidissant contre le froid qui l'avait pénétré.

— Prisonnier français ? demanda la femme, non plus d'une voix tremblante mais avec une sorte de dureté.

Elle s'était arrêtée de reculer. Paul hocha la tête :

— Evadé.

— J'ai cru que vous étiez mort. Le chien vous avait senti. Je vous ai regardé. Maintenant, il faut commencer à s'habituer aux morts.

Paul se sentait mal à l'aise. Il regardait le sol autour de lui : « J'ai perdu mon calot. »

Le faisceau de la lampe s'abaissa vers les feuilles mortes. Paul aperçut sa coiffure, la ramassa et la brossa du plat de la main. La femme le questionnait avec, déjà, moins d'âpreté. De quelle ville de France était-il ? De Paris. Où avait-il appris l'allemand pour le parler aussi bien ? Au lycée puis ici. Où voulait-il aller ? Paul haussa les épaules. Il se recoiffait et, penchant la tête sur le côté afin de soustraire ses yeux au rayon éblouissant de la lampe, il essayait d'apercevoir le visage de la femme. Il la devinait jeune. Elle s'était relevée promptement, un peu plus tôt, après être tombée, à cause du chien ou d'une branche qui l'avait entravée, sans doute. Sa voix était claire.

— Ce qui est sûr, c'est que je n'irai plus très loin. La fatigue. Et puis sans rien manger...

Il savait qu'il pouvait dire cela à la jeune femme. Si elle lui avait été hostile, elle ne l'aurait pas tant questionné. Il eut honte cependant du ton d'humilité qu'il mettait dans ces paroles.

— D'où venez-vous ?

Ne pas le dire. Il cita une ville située au nord. Cet interrogatoire ne lui permettait pas de retrouver un peu de dignité, de révéler ce qu'il était, ce qu'il pensait, ce qu'il sentait. Il connaissait la littérature classique de l'Allemagne, ses philosophes, sa musique. Il était capable de trouver un vers chez Gœthe, chez Rilke, une phrase chez Novalis ou Hölderlin qui pouvait s'appliquer à la situation présente, à cette nuit, à ces arbres, à ce visage, si on avait consenti à le lui révéler. Il était capable d'exprimer ce qui se passait dans son esprit, ce qui se passait dans ce pays, à cette minute même, cela avec une force et une précision auxquelles personne ne serait resté insensible, mais on ne le lui demandait pas.

— La guerre va finir. Pourquoi n'êtes-vous pas resté là-bas ?

— L'impatience. On tient cinq ans et brusquement il devient impossible de tenir un mois de plus.

— Il ne s'agit même plus d'un mois...

Dans la voix, il y avait un peu d'amertume et de sarcasme. La lampe recula.

— Venez sur le chemin. Je connais un endroit où vous pourrez dormir.

Le faisceau de la lampe se détacha de Paul, tourna. La jeune femme, se mit à marcher, éclairant son chemin devant elle. Paul la suivit. Dans la lueur diffuse qui s'étendait autour du rayon lumineux, se détachait une silhouette mince. Un chien roux, apparemment sans race, tirait sur une laisse. Le chemin n'était guère qu'à une centaine de mètres. La nuit s'y éclairait. La jeune femme éteignit la lampe et se tourna vers Paul. « Si quelqu'un vient vers nous, sauvez-vous dans le bois. »

Paul la voyait mieux. Pas plus de vingt ans, sans doute. Peut-être était-elle jolie mais, outre la demi-obscurité, l'événement substituait une sorte

d'abstraction à ce visage. Paul se mit à marcher auprès de la jeune fille. Il boitait un peu et en ressentait de l'humiliation.

— Où sommes-nous ici ?

— J'aime autant que vous ne le sachiez pas.

Le chemin forestier débouchait sur une prairie assez vaste qu'une clôture entourait. Une porte à claire-voie peinte en blanc en fermait l'accès. Elle n'était pas verrouillée. La jeune fille en poussa le battant et, quand ils furent entrés, le referma à clef derrière elle. Une fois dans l'enclos, elle quitta le chemin et se mit à marcher le long de la barrière où la proximité des arbres rendait la nuit plus obscure. La prairie s'élargissait. Paul avançait avec peine. La clôture faite de piliers de béton entre lesquels des fils de fer barbelés étaient tendus avait plus de deux mètres de haut. Il se sentait, de nouveau, prisonnier. Si un homme ou plusieurs hommes venaient brusquement sur lui ?

— Qu'est-ce que vous faisiez dans le bois, à une heure pareille ? Une jeune fille...

Elle fouilla dans une poche de l'épaisse veste qu'elle portait et tendit quelque chose à Paul. « Ça. »

Il avança la main et toucha, sans le vouloir, celle de la jeune fille. Elle la retira très vite et eut un rire bref, un peu nasillard. Paul venait de sentir un fil de métal se serrer autour de son poignet. Surpris, il ramena son bras vers son corps. Le fil de métal le meurtrit. Il rapprocha alors sa main de celle de la jeune fille et, de l'autre, s'employa nerveusement à défaire le lacet dont il était prisonnier. Des collets. Il n'en connaissait pas le nom allemand. Il dit : « Pour attraper des bêtes. » Il était mécontent et troublé.

— Ravitaillement de guerre. La viande manque...

Elle se tut. « Maintenant, il ne faut plus parler », ajouta-t-elle à voix basse.

Paul distinguait la haute masse sombre d'un bâtiment dont la façade donnait sur l'étendue du pré et demeurait invisible. La jeune fille dépassa, avec prudence, l'angle de la construction et, du geste, invita Paul à la suivre. Il découvrit une longue suite de portes et de fenêtres. Certaines avaient leurs volets fermés et des brins de paille ou de foin pendaient des interstices. Plus loin, de l'autre côté d'un large espace, il apercevait l'ombre carrée d'une maison avec, au premier étage, un mince rai de lumière que dessinaient des rideaux mal joints.

La jeune fille avait poussé une porte et rallumé sa lampe. Son faisceau promené en tous sens, comme si la jeune fille avait voulu s'assurer que personne ne se trouvait là, éclairait une vaste salle sans plafond où, ainsi que dans la nef d'une chapelle, des ouvertures découpant des carrés de clarté nocturne s'étageaient jusqu'à l'entrecroisement des chevrons du toit. A chacune des deux extrémités de la salle, des planchers d'inégales grandeurs qui semblaient être les vestiges d'étages supérieurs effondrés, avançaient en balcon. Ils s'arrêtaient abruptement sur le vide, au-dessus duquel

s'alignaient encore, nues de leurs lames de bois, deux ou trois des poutres qui, en retrait, les soutenaient.

Sur les murs très blancs, peints à la chaux, sans doute, se détachaient, à portée d'homme, parfois un peu plus haut, des objets aux formes diverses qui, lorsque le faisceau de la lampe passait sur eux, se révélaient être des harnais, des fouets, des ustensiles d'écurie, des pièces de charronnerie, mais qui, l'obscurité revenue, recommençaient à figurer des écussons, des masques, des roues, des arcs, les panoplies d'un âge inconnu.

La jeune fille se dirigea vers une porte qui s'ouvrait sous un des planchers et éclaira un étroit couloir sur lequel donnaient des boxes vides. Un escalier s'amorçait dans le couloir. Il conduisait à ce qui restait des étages. La jeune fille et Paul s'arrêtèrent au premier. Il était encombré par du foin, des sacs et de vieilles caisses. Là aussi, des harnais gris de poussière pendaient au mur. La jeune fille conduisit Paul vers la fenêtre. Elle ouvrait sur le bois.

— En cas d'alerte, vous sautez par là... Il y a même des cordes. Installez-vous. Je vais vous apporter à manger.

Le chien roux gémissait, de nouveau, et, tourné vers le fond de la soupente, tirait sur sa laisse. La jeune fille le lâcha et fit claquer sa langue. Le chien s'élança. On l'entendit bousculer des objets. Ses pattes griffaient le plancher. Il se démena pendant quelques secondes dans l'ombre puis on perçut un cri aigu. La jeune fille releva la lampe. Le chien revenait, tenant un rat dans sa gueule. Il le lâcha. Les pattes du rat remuaient faiblement. D'un coup de pied, la jeune fille l'envoya en bas, dans la salle. Elle s'engagea ensuite dans l'escalier. Immobile, Paul la regarda traverser la salle et sortir dans la nuit.

Au bout d'un moment, son regard revint vers la petite tache sombre que faisait le rat sur le carrelage çà et là défoncé de la salle. Le ciel s'étant, sans doute, dégagé, une lueur plus grande venait des fenêtres. Elle n'était pas suffisante, cependant, pour que Paul pût discerner si le rat remuait encore ses pattes. Et puis, comment voir dans les agonies ? Nuit dans la nuit.

En bas, la porte qui donnait à l'extérieur se rouvrait. Tout de suite, le faisceau de la lampe vint sur Paul. Il était resté debout, presque au bord du plancher. Il ne bougea pas. Il ne voyait pas encore la jeune fille mais il reconnaissait le chien qui, au bout de sa laisse, s'était avancé dans la lumière. La jeune fille s'était arrêtée :

— Eh bien, qu'est-ce que vous faites, planté là ? Etendez-vous ! Vous tremblez des pieds à la tête.

Elle étala le tas de foin. Une poussière argentée s'éleva dans le faisceau de la lampe. Paul s'assit dans le fourrage, gauchement. Il avait l'impression d'être ivre. Il mit sa main devant ses yeux. La lampe s'abaissa et se mit à briller dans le foin, derrière une résille d'herbes blondes. Il se laissa aller en arrière et ferma les yeux. Une main se posait sur son front.

— La fièvre... Est-ce que vous voulez manger ?

Il secoua la tête, s'obligea à rouvrir les yeux. « Boire. »

Elle versa du vin dans un verre, le lui tendit. Il se redressa et but. Il s'étendit, de nouveau, dans le foin, les paupières mi-closes. Une vive douleur battait à ses tempes. « Je devrais lui prendre la main... » Il lui restait assez de lucidité pour penser que ce geste s'imposait, dans de pareilles circonstances, mais, déjà, un besoin violent se substituait à ce calcul, à ce souci de convenance : « Je veux lui prendre la main. » Il tâtonna. Ses doigts ne rencontrèrent que des herbes sèches mêlées à des épines, à des feuilles duveteuses, des herbes qu'il amassa sous lui, toute la nuit, sans fin, dans ce mouvement de crispation convulsive, en dormant, en veillant, en se rendormant, sans cesser de savoir qu'elle était partie, qu'il était seul, quelque part dans le noir, entre le boiteux et le Jura de Franconie.

Lorsqu'il se réveilla, il faisait grand jour. Il se sentait reposé. Seule, sa gorge était douloureuse. Pas assez, toutefois, pour qu'il ne pût avaler les nourritures que la jeune fille avait posées près de lui. L'esprit lui revenant, il s'interrompit de manger et se mit à chercher une corde qui lui permettrait de descendre, sans difficulté, par la fenêtre, si quelqu'un entrait dans la salle. Il n'en trouva pas et se rabattit sur les harnais qui pendaient au mur, des courroies écailleuses et raides qu'il mit bout à bout et alla accrocher à l'espagnolette de la fenêtre. Il retourna ensuite à son repas.

Il tenait son regard fixé sur la porte de la salle. Des deux côtés du battant de lourds colliers de trait étaient pendus à des cornes de bois. Leur cuir portait la trace blanche de l'écume des chevaux et de l'usure. Ils suggéraient une idée de contrainte longtemps supportée, dans la sueur, la douleur sourde, comme ces instruments d'orthopédie, ces gouttières, ces béquilles au cuir noir également taché que les miraculés suspendent sous la voûte des églises. Qu'étaient devenus ces chevaux délivrés, cette armée de chevaux qui s'étaient dépouillés, ici, de tous ces harnais, qui avaient échappé aux fouets, eux aussi accrochés contre les murs, leur corde enroulée autour du manche de jonc tressé et jauni ? Qu'étaient devenus tous ces chevaux qui avaient quitté jusqu'à leurs fers qu'on voyait fixés aux parois, selon leur taille, et formant, les uns près des autres, un autre fer géant, une espèce de porte arabe ?

Paul entendit un bruit de clef et vit tourner le loquet de métal. Il s'allongea sur le sol, prêt à ramper pour atteindre, sans être vu, la fenêtre. La jeune fille entra dans la salle, sans le chien. Elle verrouilla la porte derrière elle et leva la tête vers l'espèce de loggia où Paul se tenait. Il se mit debout et dit « Bonjour » à la jeune fille. Elle ne répondit pas et s'engagea dans l'escalier. Lorsqu'elle s'approcha de lui, Paul éprouva un léger sentiment de gêne. Il était sale, hirsute, pas rasé. Elle était vêtue d'une robe claire. Ses cheveux bruns étaient tirés en arrière et noués en chignon. Elle ne portait pas de fard : la vivacité de son teint, bien sûr, l'en dispensait. L'image même de la netteté, de la bonne santé germanique.

Paul, soudain, en ressentait de l'agacement. Pas une faille, pas un cerne, pas une ombre ne venait accrocher sur ce corps et sur ce visage le signe du doute, du retrait en soi-même, la marque de l'insomnie et de la vérité. Il aurait suffi, sans doute, de peu de choses, d'une humiliation bien choisie, d'une marche épuisante, de la faim, de la soif pour que craquât ce vernis matinal. Il aurait suffi... Paul reconnut, avec précision, son trouble. Cette volonté de forcer cette fille à l'aveu de soi-même faisait naître, en lui, le désir.

Elle lui demanda, assez sèchement, comment il se portait. Il choisit de mentir. Il dit qu'il se sentait très faible, qu'il souffrait beaucoup de la gorge.

— Ça ne vous a pas empêché de manger.

Il ne sut que répondre.

— ... Vous devriez vous rendre. On vous conduirait dans un hôpital. Dans quelques jours, vous serez libéré. Les nouvelles sont très mauvaises, ce matin. C'est-à-dire, bonnes, pour vous.

— Je ne veux pas me rendre.

Une brusque colère s'emparait de lui. Il fit un pas vers la fenêtre. Il se retourna. « Mais s'il est plus simple pour vous de me dénoncer... »

Il la regarda dans les yeux. Elle supporta longtemps son regard, sans ciller. Elle baissa enfin les yeux et tendit à Paul le petit sac de toile qu'elle portait : « De quoi vous laver. »

Sa voix était moins dure qu'un instant plus tôt et Paul commença d'espérer que la jeune fille ne le dénoncerait pas. Elle regardait fixement vers la fenêtre. Paul ouvrit le sac, en sortit une serviette de toilette, du savon, un rasoir. La jeune fille se retourna à demi : « C'était le rasoir de mon frère. »

— Votre frère...

— Tombé à Smolensk, hiver 41...

Elle regardait, de nouveau, vers la fenêtre. Tout près, bougeaient des arbres aux feuilles jeunes. Bientôt des fumées monteraient derrière ces arbres, un bruit roulerait dans le ciel, comme si s'effondraient, au loin, des pans de mur : la guerre avançant, s'attaquant maintenant, en plein bois, en plein champ, aux capitales du silence... La jeune fille s'arracha à sa rêverie. « Venez, je vais vous montrer où il y a de l'eau. »

Elle descendit devant Paul et, tournant le dos à la porte qui donnait sur la salle, elle s'engagea dans le couloir. Dans les boxes qui le bordaient et qu'éclairaient des lucarnes, d'autres harnais étaient pendus. A son extrémité, le long couloir était fermé par une porte. Paul perçut des coups sourds, des bruits de chaînes. Les chevaux. Il s'enquit de leur nombre.

— Il n'en reste que douze... Ne parlez pas. On pourrait vous entendre. On est en train de les soigner. Et bien que cette porte soit condamnée...

Elle venait de pousser, sur le côté, une autre porte qui ouvrait sur une petite pièce au sol cimenté pourvue de quelques robinets, au-dessus de vieux lavabos de zinc. Des vitres manquaient à la lucarne et des feuilles mortes

du dernier automne restaient accrochées aux toiles d'araignées, dans les angles des murs qui perdaient leur plâtre. Cependant, dans ce lieu mort, se poursuivait, comme une pulsation irrégulière mais profonde, la rumeur des chevaux. Parfois, on entendait le bruit des chaînes usant sans fin le bord de la mangeoire, dans la nuit. Dans la nuit, car, de l'autre côté de la cloison, tout n'était qu'obscurité, chaleur, refuge, bien qu'ici régnât le jour. De l'autre côté de la cloison, c'était le monde aveugle, clos, des chevaux mêlés, quand, ici, la guerre, le printemps, les êtres inconnus venaient dans une égale et froide lumière.

— Je vous laisse. Ne vous attardez pas.

Paul se lava longuement, en dépit de la recommandation. L'eau froide lui rendait sa vigueur. Il ne craignait plus que quelqu'un surgît : il se lavait de sa peur. Il entendait toujours, à côté de lui, remuer les chevaux.

Quand il regagna sa loggia, Paul fut surpris de ne pas y retrouver la jeune fille. Il ne croyait plus qu'elle pût le trahir. Il l'imagina requise par quelque obligation. Elle allait revenir. Deux heures s'écoulèrent. Elle ne revenait pas. Dans cette absence, il voyait maintenant une invitation : on le pressait discrètement de repartir. S'obstiner à rester devenait grotesque, voire dangereux : il pouvait lasser la patience.

Il décida d'attendre midi. Il alla vérifier les courroies qu'il avait attachées à la fenêtre puis, excédé par la morne fascination à laquelle il cédait, il s'empara d'une pelle cassée qui était là, descendit ramasser le rat mort et le jeta, au loin, par la fenêtre. C'est alors qu'il la vit. Elle sortait du bois. Peut-être le guettait-elle, curieuse de voir quelle détermination il prendrait. Elle vint sous la fenêtre. « Jetez-moi les courroies. Je ne peux pas entrer par-devant : ils sont dehors, ils me verraient. »

Paul craignait que les courroies ne fussent pas assez solides. Il se pencha le plus qu'il put. La jeune fille s'était déjà élevée, en prenant appui sur des pierres qui faisaient saillie dans le mur. Elle s'agrippa enfin aux courroies puis aux poignets de Paul. Elle sauta dans la loggia. L'escalade l'avait amusée. Son visage riait. Elle sortit deux pommes des poches de sa veste et en donna une à Paul. « Ils sont dehors. Ils regardent le ciel, du côté de l'ouest. Ils écoutent. Ils meurent de peur. »

De qui parlait-elle ? Elle énuméra les personnes qui vivaient encore dans la maison : son père, un oncle célibataire, la domestique, un vieux commis. La mère de la jeune fille était morte, il y avait deux ans. Personne n'aurait donc l'idée de venir dans ce bâtiment ? Elle sortit une clef de sa poche et la fit sauter dans sa main : il n'en existait pas d'autre. Et puis, on ne mettait jamais plus les pieds ici.

C'était une partie du haras qui existait jadis. Etabli sur une propriété assez vaste comprenant des bois, des prés et deux métairies éloignées, il abritait les meilleurs étalons de la région et faisait, en même temps, office de centre d'élevage. Du matin au soir, ce n'étaient qu'allées et venues de chevaux. Ce bâtiment servait d'entrepôt, d'écurie et de remise. Les deux étages étaient occupés par les chambres des employés et par le grenier.

Déjà, avant la guerre, la mécanisation de l'agriculture avait réduit l'activité du haras. Au début des hostilités, l'armée avait envisagé d'installer dans ce lieu un centre de remonte. On avait entrepris des travaux, posé les fondations d'un autre bâtiment, au fond du pré et décidé de transformer celui-ci en manège. Ainsi s'expliquait que les deux étages aient été démolis de façon à ne laisser subsister, contre les murs, que des espèces de loggias destinées au matériel. Puis un contre-ordre était venu et tout avait été abandonné.

L'activité s'était de plus en plus ralentie. Les palefreniers et le frère de la jeune fille avaient été mobilisés. Un grand nombre de prés avaient été mis en culture. Il n'était resté qu'une douzaine de chevaux. On vendait les poulains et, le reste du temps, on vivait des produits de la terre. Paul demanda à la jeune fille comment elle s'appelait. Lena. Que faisait-elle dans cette propriété ? Elle attendait. Elle avait un fiancé, à la guerre. Elle avait fini de manger sa pomme et en jeta le trognon par la fenêtre. « Quand repartez-vous ? »

Paul hésita : « Demain. — C'est ça : demain. »

Il sembla à Paul que ces paroles, les siennes et celles de Lena, sonnaient faux. Chez lui, cette interrogation déguisée, comme lorsqu'on « tâte le terrain » ; chez elle, cette conviction appliquée, ce ton volontairement raisonnable... Un silence s'établit. Lena s'avança vers la fenêtre.

— Je ne reviendrai que ce soir, à la nuit. Je vous apporterai à manger.

Elle enjamba la fenêtre et, s'aidant des courroies, elle se laissa glisser jusqu'au sol puis elle s'éloigna, le long du mur, sans retourner la tête.

Découragé par les longues heures qu'il avait à passer seul, Paul se confia au sommeil. Il tardait à venir. Dans sa somnolence, Paul rouvrait à demi les yeux, par moments. Il apercevait, déjà gagnés par l'ombre, les colliers, les œillères, les fouets et les courroies qui, ainsi exposés sur les murs, prenaient un aspect symbolique, ésotérique, en tout cas, et devenaient les ornements d'un rite inconnu. S'endormant tout à fait, il se vit ceint de lanières, certaines enroulées en spirale autour de ses jambes nues, d'autres croisées sur sa poitrine et retenant des macarons, des écussons de cuir, deux d'entre elles, enfin, qui, dans son rêve, étaient essentielles, passaient entre ses cuisses et remontaient le long de ses aines.

Il se réveilla brusquement. Le soir s'assombrissait. Pourquoi tardait-elle tant ? Qu'appelait-elle la nuit ? Et si quelqu'un l'empêchait de sortir ? Il se leva et se mit à marcher de long en charge, dans la loggia. Ses pas résonnaient sur le plancher. Lorsqu'il s'arrêtait, une seconde, Paul entendait de petits craquements, des froissements, le bruit que faisaient les rats, en se déplaçant. Il les devinait le guettant, certains dans la rainure d'ombre, au pied des murs, d'autres perchés au bord des lucarnes blanches que dessinaient les colliers de trait sur les parois ou dans l'écheveau des lanières, dans l'œil carré et noir des bucranes que figuraient, avec leurs œillères, leur frontal, leur muserolle, les harnachements de tête pendus.

Il faisait tout à fait nuit lorsque s'ouvrit la porte. Le faisceau de la lampe électrique balaya les murs, vint sur Paul. Dans cette lumière de comparution, il s'imagina, un instant, recouvert du réseau de courroies de cuir qu'il portait dans son rêve. Il connaissait, en ce moment, le même bonheur. Arrivée près de lui — pourquoi avait-elle amené le chien ? — Lena défit un paquet qui contenait des provisions. « C'est pour le pain que c'est difficile : il nous est mesuré. »

Paul l'invita à partager son repas : manger seul le mettait mal à l'aise. Elle refusa d'abord puis accepta. Il y avait une bouteille entière de vin : la cave restait ouverte. Devant l'avance ennemie, le père et l'oncle de Lena liquidaient les réserves. Paul questionnait la jeune fille : qu'avait-elle fait, durant tout l'après-midi ?

Elle avait repassé du linge, cousu derrière une fenêtre. Que voyait-elle, de la fenêtre ? La prairie, puis, après la barrière, des deux côtés du chemin par lequel, la veille au soir, ils étaient venus, les bois, noirs encore, avec des feuilles d'un vert aigu, fournies surtout sur les rameaux les plus hauts, le printemps contre le ciel.

Une curieuse émotion s'emparait de Paul. Ainsi, tout l'après-midi, sage, appliquée, derrière sa fenêtre, elle avait respiré ce silence, tandis que lui il s'enfonçait dans ses rêves dont il connaissait trop le sens. Il aurait voulu être cette fille, assise devant l'horizon, vivant la patience des heures de l'après-midi, respirant doucement, vivant la patience de la guerre. Image un peu conventionnelle, il le savait, image qu'il protégeait en lui parce qu'elle le détournait du désir. Une autre image de Lena existait. Il l'avait entr'aperçue, la nuit dernière, quand la jeune fille lui avait emprisonné le poignet dans un collet, il l'avait, fugitivement, retrouvée, ce matin même, derrière l'air trop apprêté de Lena et enfin, il l'avait reconnue dans son sommeil de la sieste.

Ils avaient terminé leur repas. Lena se leva : « Vous m'accompagnez ? »

A cause de Paul, la veille, elle n'avait pu relever et reposer tous les collets. Le jour, un garde-chasse pouvait passer par là. Elle sortit de sa poche des lacs de fil de métal : « Vous savez vous y prendre ? »

Il croyait se souvenir, depuis son enfance paysanne. Il fit, dans le faisceau de la lampe, une démonstration qui parut convenir.

— Je vous montrerai les passages. Je les repère le matin. Sur les herbes, la rosée est encore blanche. Les lièvres y laissent des traînées.

Ils sortirent avec précaution, bien que Lena assurât qu'à cette heure, dans la maison, les trois hommes et la domestique, elle-même, dormaient d'un sommeil aviné. Ils reprirent le même chemin que la nuit précédente.

— Mon père a cru trouver des appuis, pour son haras, en faisant de la politique. Ça n'a jamais dépassé le plan local, mais cela a suffi à le marquer. Il était le responsable du canton. Ça fait deux mois qu'il s'est démis. Prudent. Mais il sait qu'avec la défaite il y aura quand même

des règlements de comptes. Après tout, je pourrais avoir peur, moi aussi, et m'enivrer.

— Militante ?

Elle rit : « Il y a longtemps que vous seriez entre les mains de la police... Ce serait peut-être justice, reprit-elle, après un silence. Dieu sait ce que vous avez fait. On ne s'évade pas à la veille d'être libéré, sans avoir des raisons particulières de le faire. »

Paul ne répondit pas. Ils marchaient, depuis un moment, sur le talus qui bordait le chemin, dans l'ombre plus noire des arbres. Lena s'enfonça dans le bois. Elle avançait très vite, le chien devant elle, au bout de la laisse, et elle ne parlait plus. Par instants, elle allumait sa lampe mais en masquait à demi le foyer avec sa main. Elle éclairait rapidement les troncs des arbres. Elle s'arrêta. Sur l'un d'eux, elle avait cassé une petite branche, en guise de marque.

Elle retrouva le passage et demanda à Paul de tendre le collet. L'ouverture lui en parut trop large : on pouvait, aussi, prendre des faisans. Elle s'accroupit près de Paul, leurs épaules se touchant. La lumière de la lampe, en partie étouffée par les herbes, venait sur son visage, approfondissant l'ombre des yeux, ravivant les lèvres bien dessinées, un peu humides et parcourues d'un frémissement presque imperceptible. Elle acheva de resserrer le collet et surprit le regard de Paul. Elle sourit, se redressa et ils reprirent leur marche.

Ils avaient posé ou relevé plusieurs collets lorsque le chien se mit à gémir. Lena se baissa, lui enferma le museau dans ses mains et écouta. Aucun bruit ne venait du bois. Elle se redressa, eut un rapide mouvement du bras pour inviter Paul qui se tenait derrière elle à la suivre et s'élança en courant, entraînée par le chien. Quand Paul la rejoignit, elle éclairait de sa lampe un lièvre étranglé. Il avait dû tirer très fort sur le lacet de métal : du sang noircissait la fente verticale de ses lèvres. Lena desserra le collet et coucha le lièvre sur son avant-bras nu, tandis qu'elle remettait le piège en place.

Ses gestes vifs berçaient le lièvre mort mais ce n'était pas seulement cela, ce n'était pas seulement ce balancement que la tendresse enfantine imprime à la figure inanimée ou saccagée : c'était, en même temps, avec l'indéfinissable sourire sur ces lèvres de nouveau éclairées du bas, la précision, l'indifférence d'une femme qui, ayant jeté sur son avant-bras son écharpe de fourrure, remet ses gants.

Debout, Paul regardait. Depuis deux jours, il marchait de sang en sang, le sang fût-il dérisoire, comme celui-ci. Il se baissa, prit le lièvre par les pattes de derrière : « Rentrons, maintenant. »

Pour la première fois, depuis la veille au soir, il ordonnait, il affirmait son autorité masculine. Il en eut à peine conscience et Lena obéit aussi naturellement que si, depuis des semaines, ils avaient formé un couple. Brusquement et comme à leur insu, ils venaient de franchir le seuil de la familiarité. Leurs propos, ce n'étaient plus ces questions, ces réponses, les

unes et les autres calculées, nettement formulées, et ces silences où se rétablissait, entre eux, une distance sans mesures. Ils en étaient déjà aux phrases inachevées, aux réflexions à voix haute, aux assentiments donnés négligemment, presque sans ouvrir les lèvres. Lena s'arrêtait pour replacer les collets dans sa poche. Paul la débarrassait de sa lampe et parlait, pour la première fois, au chien.

Cependant, à mesure qu'ils se rapprochaient de la maison, s'appesantissait, entre eux, un autre silence, comme si, l'un et l'autre, ils étaient devenus conscients de quelque inexorable prolongement de leur entente. En disant « Rentrons, maintenant », d'une voix aussi raisonnable, aussi posée que s'il avait prononcé ces mots chaque soir, à un certain moment de leur promenade, Paul suggérait involontairement le retour vers un lieu qui leur était commun, où leur accord continuerait d'exister, plus étroit, peut-être, et à l'abri, en tout cas, des ombres inquiétantes du bois, du vent déjà plus froid. Lena se relevait, le suivait, renforçant ainsi, par son obéissance qui avait toutes les apparences du bonheur quotidien, l'idée qu'ils allaient regagner un vieux refuge.

Paul éprouvait une angoisse grandissante. Le silence, entre Lena et lui, se prolongeait, devenait de plus en plus insolite, de plus en plus difficile à rompre. Pour ouvrir le grand portail du pré qu'elle avait, en sortant, verrouillé derrière elle, Lena avait des gestes nerveux et tâtonna avant de parvenir à engager la clef. Au lieu de l'aider, Paul restait immobile. Ils longèrent la barrière, parvinrent devant la porte du bâtiment.

— J'entre pour vous éclairer.

La voix de Lena était parfaitement calme, n'exprimait rien d'autre qu'une amabilité un peu machinale. Paul fut déconcerté mais quelque chose cependant l'avertissait qu'il ne s'était pas mépris, un peu plus tôt, sur la nature de leur mutisme. Elle avança vers le couloir.

— Au fond, il y a bien une petite pièce, avec un vieux lit de camp, celui du dernier gardien, mais ce serait dangereux, pour vous, d'y dormir. Si quelqu'un m'obligeait à donner la clef et venait ici, vous n'auriez pas le temps de vous échapper.

Elle s'engagea dans l'escalier. Elle avait lâché le chien qui furetait dans la salle. Elle éclaira le tas de foin. Paul restait derrière elle. Il avait posé le lièvre mort sur une caisse. Lena se retourna. Le faisceau de la lampe bougeait un peu sur la poitrine de Paul. Il avança d'un pas. La lampe s'abaissa. Il vit là un assentiment. Il posa ses deux mains sur les épaules de Lena dont il entendait la respiration brève. Les mains de Paul remontèrent et vinrent emprisonner la nuque de la jeune fille. Alors, il posa sa bouche sur la sienne. Elle gardait les lèvres serrées et, bientôt, il relâcha son étreinte. Lena alla vers l'escalier : « Attendez, je vais faire sortir le chien. »

Lorsqu'en bas, Lena eut refermé la porte, Paul la rejoignit. La jeune fille, sans rien dire avança dans le couloir et, en face du lavabo où Paul

s'était lavé, le matin, poussa une porte. C'était la chambre du gardien dont elle avait parlé un peu plus tôt. On y voyait un lit de sangle couvert d'un matelas à la toile çà et là déchirée. Paul enleva son manteau et l'étendit sur le lit, tandis que Lena restait immobile, le faisceau de sa lampe éclairant le lit. Des coups résonnèrent dans le mur : on était contre les chevaux. Ce rappel de la nuit vivante des chevaux entretenait, chez Paul, une légère déception. Il n'avait tenu, dans ses bras, qu'une fille inerte. La froideur des préparatifs auxquels ils se livraient dans cette chambre ajoutait à sa déconvenue. Cependant, elle était là, nue sous sa robe. Il vint près d'elle. Avant qu'il ait pu esquisser un geste, elle lui caressa la joue et se déroba : « Il faudrait allumer du feu. »

Il y avait un poêle de fonte, dans la pièce. Heureux, sans se l'avouer, de cette diversion, Paul alla chercher du papier, de la paille et du bois, dans la salle. Il dut emporter la lampe et laissa Lena seule, dans l'obscurité. Dans la loggia, il ramassa un des sacs vides et, en bas, l'emplit de bouts de planches et de soliveaux qu'on avait amassés dans les coins. Il rentra dans le couloir mais, soudain, il s'arrêta et éteignit la lampe.

Les yeux fermés, il ramenait la nuit sur lui. Les chevaux battaient les murs, de l'autre côté, à intervalles réguliers. Elle était là, tout près. Elle avait dû l'entendre revenir puis s'arrêter et elle ne parlait pas, ne bougeait pas. Et lui, il portait la main à son front, il essayait de faire le point, de se repérer, avant d'aller plus loin, de passer cette crête après laquelle, il le savait, la victoire, la France, ces milliers de visages familiers souriant tous du même côté, un peu comme dans ces photographies montrant les tribunes d'un stade, quand un but vient d'être marqué, s'éteindraient doucement.

Cela allait se faire sans heurt, de la même façon que s'atténue peu à peu, derrière soi, la lumière, la rumeur d'une plaine encore sous le soleil, tandis qu'on redescend le versant opposé déjà envahi par l'ombre, en frôlant, de la main, des plantes singulières. C'était dans la nuit totale, celle qu'il venait de faire autour de lui, qu'il pouvait voir cela, le lire, le comprendre, car le destin ne vit pas au grand jour, toute lueur le brouille, l'efface. Il est du même noir, de la même essence et du même sang que la mort... Il ralluma la lampe, continua son chemin et rentra dans la pièce.

Lena s'était assise sur le lit. Elle semblait inquiète mais, très vite, elle se ressaisit et prit un plaisir enfantin à allumer le poêle. Il commença par dégager une épaisse fumée. Ils toussaient, leurs yeux brûlaient.

— Pour l'amour de Dieu, allez chercher le vin qui reste !

Quand il revint, le poêle ronflait. La chaleur, déjà, se répandait dans la pièce. Lena but deux verres de vin, l'un après l'autre. Elle se mit à marcher dans la chambre, tandis que Paul chargeait le poêle jusqu'à la gueule.

« Parle-moi de toi... » Ce tutoiement le surprit et le mécontenta :

il sautait l'intervalle. Paul haussa les épaules : de lui, il y avait peu à dire : pas encore de métier, plus de parents proches, soldat depuis huit ans... Il but le reste du vin, alla reposer la bouteille et se retourna. Lena enlevait sa blouse et sa jupe. Il alla vers elle, l'embrassa. Elle ouvrit les lèvres. Tandis qu'il la tenait enlacée, il cherchait dans son dos, juste à la hauteur où la combinaison tendait une bordure dentelée, rigide, l'agrafe du soutien-gorge. Il dut porter son autre main pour la défaire. Lena se tenait un peu voûtée. Endurait-elle ? Il se détacha d'elle et alla éteindre la lampe électrique qui était restée sur le lit. La porte, au bas du poêle, répandait, dans la pièce, une lumière dorée, dansante, ranimée lorsque la braise s'effondrait et qu'un éclat de bois venait s'enflammer devant l'ouverture.

Paul revint vers Lena. Au bout d'un moment, il se déplaça encore : le poêle tirant trop, le coude du tuyau était porté à l'incandescence. Paul rabattit à demi la petite porte. La chambre était, désormais, presque obscure. Seule, sur le sol et contre le mur des chevaux, bougeait un peu une large barre de clarté. Paul se rapprocha de Lena, toujours droite. Ils en étaient venus à être presque nus. Ils hésitaient à aller s'allonger sur ce lit douteux et, avec des gestes lents qui, parfois, déplaçaient des ombres sur les murs, ils se caressaient, debout, tourmentés comme des arbres.

III

Bien que les yeux fermés et respirant contre l'épaule nue de Lena, sous le bord d'un manteau, dans cette demi-asphyxie où s'endorment les bêtes, alors même que le pénétrait le sentiment d'avoir enfin regagné sa nuit, cette nuit totale, à la fois souterraine et vivante que, sous le nom du bonheur, chaque être cherche désespérément à travers la lumière des jours, Paul restait lucide.

Et cette clairvoyance qui devait peut-être à l'apaisement du corps d'être plus grande que d'ordinaire s'apparentait à un éloignement. Lena, toute abandon, pesait contre sa bouche et, dans l'espèce de balbutiement muet qui, par moments, faisait bouger ses lèvres, Paul s'en repaissait. Mais, en même temps, il se mouvait en pensée hors de cette ombre. Il avançait sur un chemin de terre, atteignait un bois, le traversait, courant vers la lumière de la clairière. Il retrouvait, délivré de la peur, l'élan de l'évasion qui l'avait porté jusqu'ici et, en fait, le mouvement secret de l'amour dont on feint d'ignorer qu'il nous délivre plus qu'il ne nous attache.

Quelqu'un parlait très fort, dans l'écurie voisine, et, aussitôt, les voix de plusieurs hommes s'élevèrent. Paul ne reconnut que le mot « cheval », car sa lucidité n'était pas aussi grande qu'il l'avait cru d'abord, un mot qui, en allemand, buttait contre la langue, faisait penser aux trébuchements de la soif. Il se dressa brusquement sur son séant.

Lena l'avait imité. Ils ne dormaient donc pas et ils découvraient, au versant de l'amour qui les avait abandonnés, un peu plus tôt, l'un contre l'autre, la petite trahison de la conscience. Ils étaient restés attentifs, au sein de la nuit qui, fût-elle la plus noire, laisse parfois luire, chez les amants enlacés, l'œil un peu tourné et blanc du cheval.

— La lampe ! demanda Lena.

Paul ne la trouvait pas et s'amusait de ses propres tâtonnements. Il se disait que, tout compte fait, il n'avait rien à perdre. Dans la vie, un moment devait bien venir où c'était enfin vrai ! Il allait porter sa main sur le corps de Lena, se laisser retomber en arrière, l'entraîner. Après, des hommes arriveraient, tenant des lampes. Ils auraient à trancher ce nœud, à dénouer cette pêche d'anguilles. Il étendit le bras avec, déjà, plus de volonté que de vrai désir. Lena se déroba. Elle sauta du lit et commença à rajuster ses vêtements, dans l'obscurité. Paul laissa retomber son bras, trouva, sous sa main, la lampe enfouie dans les plis du manteau et l'alluma. De l'autre côté de la cloison, on parlait de plus en plus fort :

— Ce sont des enfantillages, de l'anarchie ! cria quelqu'un. Tu m'as bien entendu ? Tant que tu ne me montreras pas d'ordres venus d'en-haut, je ne te les donnerai pas !

— Mon père, dit Lena qui achevait de se rhabiller. On veut emmener les chevaux. Je ne comprends pas.

— J'ai reçu tous pouvoirs et tu le sais très bien. Il y a eu un décret général, répondit au père de Lena un homme à la voix brève. Va, on te les rendra, tes chevaux ! Tu préfères peut-être les garder pour les Américains ou pour les Russes ?

— Je ne permettrai pas que tu m'insultes ! s'écria le père de Lena.

Il y eut une rumeur de voix. Quelqu'un dit : « Le salut du pays... » Paul ne comprit pas la suite. Il s'était levé. La peur le reprenait, une espèce de haine qui n'épargnait pas Lena soudain obscurément coupable de voix dans la nuit, coupable de tous ces désordres allemands, coupable de chevaux. Il se rechaussa et tira son manteau qui gardait la tiédeur de leurs corps. Lena, déjà prête, s'était emparée de la lampe et, debout, attendait que Paul eût fini de s'équiper. Elle cachait mal son impatience et tournait sans cesse la tête vers le couloir où, à travers la mince porte condamnée donnant sur l'écurie, les voix parvenaient avec plus de netteté.

— Un jour, tu me rendras des comptes, Otto ! Nous nous retrouverons !... Venir ici, en pleine nuit, comme des voleurs !...

— On a vu de la fumée qui montait de la cheminée. Alors, on a pensé qu'on ne dérangerait pas, dit un homme, sur un ton conciliant.

— Ah, vous, Brücker, je vous en prie ! s'écria le père de Lena. N'essayez pas de vous en tirer avec des fables... C'est égal : je ne vous aurais jamais cru capable d'obéir aux ordres d'un aventurier !

— Un aventurier ! Mesure tes mots, Wittgenstein ! Ils pourraient

te coûter cher ! plus cher que tes chevaux... reprit, avec colère, celui qui semblait être le chef de la petite bande. Tu insultes notre uniforme !

— Dis plutôt : un déguisement ! répondit le père de Lena.

De nouveau, la rumeur de voix.

— Du calme ! Ne perdons pas notre temps à discuter avec lui, ordonna celui qu'on nommait Otto. J'informerai qui de droit.

Dès lors, on entendit seulement les hommes s'enquérir des harnais et se lancer des ordres, à propos des chevaux qu'on faisait sortir. Lena se retourna vers Paul :

— Ils sont capables de défoncer la porte pour venir chercher des harnais ici. Mais dépêche-toi donc !

Cette voix sèche, comme dans les premiers instants de leur rencontre... Paul et Lena gagnèrent, par le couloir, l'escalier qui conduisait à la loggia où s'ouvrait une fenêtre. Lena saisit les courroies et enjamba l'appui. Elle devait rejoindre son père, s'informer de ce qui se passait et empêcher les hommes de pénétrer dans cette partie du haras. Paul resterait près de la fenêtre, afin de pouvoir s'enfuir, en cas de danger. Il irait, alors, attendre Lena dans le bois.

Elle se laissa glisser jusqu'au sol et s'éloigna. De la loggia, on n'entendait pas les voix et les bruits de l'écurie. Paul éprouvait un sentiment pénible d'exclusion. Une fois encore, on le rendait à son tas de paille et sa solitude s'apparentait, de plus en plus, à une séquestration. Elle ne laissait pas, désormais, d'être équivoque. On le nourrissait, on le visitait pour l'amour puis, le moment du plaisir passé, on refermait sur lui les portes et il restait là, pensif, au milieu des harnais, rejoignant les bêtes qui, à l'autre bout du bâtiment, remuaient lentement dans une épaisse odeur.

Il décida de sortir par la fenêtre. Invisible, grâce à l'obscurité, et se tenant à distance, il pourrait observer ce qu'il advenait et surtout voir comment, hors de sa compagnie, Lena se comportait. Il savait qu'il ne l'avait pas encore pliée à lui-même, qu'elle lui échappait, que, le dos tourné, elle pouvait parler avec une autre voix, d'autres mots, d'autres intonations dans les mots, qu'elle pouvait redevenir Allemande, droite, dans le vent un peu froid, volubile, complice.

Il prit pied sur le sol. De nouveau, il était libre. Il se demanda s'il n'allait pas s'enfoncer sous les arbres et recommencer à marcher devant lui. Il était temps encore. Et puis cette nuit était fertile. Moins noire qu'il n'y paraissait d'abord. Des ronronnements d'avions parcouraient le ciel. Une rumeur, à peine perceptible, montait de l'horizon, vers l'ouest. Des chevaux — il les entendait, de nouveau — bougeaient, de côté, avec colère, autour du poignet qui maintenait très haut le mors. Tout remuait, s'animait, brillait : les premières feuilles des arbres, le mur et les troncs des arbres s'éclairaient, et les chevaux, à quelques pas de là, sur les pavés, comme ils devaient luire !

L'Allemagne ne dormait plus. La victoire était là, comme un incendie

dont la lueur, faible encore, à cause de la distance, n'entretenait que cette insomnie des arbres, des chevaux, clarté semblable à celle d'une lune un peu blonde qui dessinait le grand carré des cours de ferme, les ombres des bosquets et l'ombre de chaque herbe et qui faisait glapir, un peu partout, les pattes écartées, non plus les chiens de la lune mais, déjà, les premiers chiens du sang... Oui, il était encore temps de partir : il ne partirait pas.

Il longea le mur du bâtiment, à sa gauche, atteignit l'angle derrière lequel s'ouvrait, borné de ce côté par la clôture, l'espace qui séparait la maison d'habitation de l'ancien haras. Les hommes achevaient d'y rassembler les chevaux. Paul s'appuya de l'épaule à la gouttière de fonte qui descendait du toit. On ne pouvait le voir et il aurait, en tout cas, le temps de fuir.

— Ecoute, Otto ! Ce n'est pas une question d'intérêt, mais de sentiment. Ces deux bêtes, celle-ci et celle-là, oui, ces deux bêtes... Tu ne peux pas savoir...

— Laisse-donc ! s'écria Lena. Tu te ridiculises !

Paul ne la distinguait pas. Il n'apercevait qu'une masse confuse de formes humaines et de croupes. Le chien jaune vint près de lui. Paul le flatta.

— Enfin, toi, Fritz, tu fais un peu partie de la maison ! Tu comprends ce que je dis !

C'était toujours le père de Lena. Il semblait être dans le plus grand désarroi. Il devait aller de l'un à l'autre car sa voix, pour Paul, changeait, à chaque instant, de place. Les sabots des chevaux glissaient sans cesse sur les pavés de la cour. « Et je viens d'aimer sa fille... » La fonte de la gouttière qui descendait du toit était un peu froide, grenue. Paul y appuyait sa tempe.

— Fritz, tu devrais, au moins, me soutenir !

Maintenant les chevaux partaient. Les hommes les emmenaient de l'autre côté de la maison d'habitation, vers la colline boisée que Paul distinguait dans la nuit, la nuit plus sombre, depuis quelques instants, peut-être. Les chevaux hennissaient par moments, piaffaient ou trébuchaient dans le chemin et Paul sentait brusquement quelque chose se retirer de lui.

— Je t'en supplie, Otto ! Au moins les deux que je t'ai dit ! Au moins ces deux-là !

La voix était lointaine. Le père de Lena devait courir derrière le groupe des hommes et des bêtes. Paul cherchait Lena du regard et fit quelques pas en avant. L'espace entre la maison et le bâtiment du haras semblait vide. Paul entendait, déjà plus faibles, les hennissements des chevaux emmenés et tout, autour de lui, lui parut froid et sans vie. Là-bas, les chevaux devaient gravir un chemin escarpé : les cris des hommes, les hennissements de moins en moins distincts se situaient maintenant très haut et finissaient par devenir une plainte, la clameur

atténuée d'une bataille déjà partagée de ciel qui jetait, les uns contre les autres, des chevaux et des hommes, les séparait, parfois, ne laissant plus subsister de la fureur commune que ces appels où une immense angoisse se trahissait.

Et puis la rumeur décrut, vers le haut de la colline. Quelqu'un marcha lentement dans la cour et Paul dut reculer. On poussa une porte qui grinça. Une voix s'éleva, indistincte : « Les chiens ! » Quels chiens ? Le silence retombait et Paul retourna vers la fenêtre d'où les courroies pendaient. Il se hissa, contre le mur, avec moins de facilité que Lena le matin même : un amoureux pataud. Il bascula dans la loggia, retrouva, soudain, les dessins des harnais sur les murs un peu éclairés par leur blancheur, les effigies du sépulcre, maintenant que tous les chevaux étaient partis, étaient morts, maintenant que le silence emplissait les écuries, que les rats, délivrés de l'oppression, couraient de toutes parts.

Pourquoi Lena ne revenait-elle pas ? Il avait cru, un peu plus tôt, s'être détaché d'elle, il avait cru qu'il pouvait s'éloigner dans le bois et il découvrait qu'il dépendait désormais tout entier de cette fille. Elle seule pouvait combler cette absence.

Et si Lena avait été emmenée par les hommes ? Paul n'était pas parvenu à deviner qui ils étaient. Ils portaient des armes mais, dans les propos qu'ils échangeaient, les ordres qu'ils se lançaient, rien ne laissait apparaître les conventions militaires, le rappel des grades. Le père de Lena les nommait par leurs prénoms. Peut-être s'agissait-il d'un groupe politique local, d'un parti d'insurgés ? Peut-être l'Allemagne, lasse de la tyrannie et des combats, se révoltait-elle ? Cette pensée l'exalta et lui fit oublier sa solitude. Il aimait assez ce pays, en dépit de tout ce qu'il y avait souffert, pour lui souhaiter un salut de ce genre. Alors, cette espèce de vide que promettait l'avenir disparaîtrait, car Paul découvrait que ce qu'il avait toujours attendu de la victoire, c'étaient ses surenchérissements.

Il s'était assis contre la fenêtre, la tête dans ses mains, épiant les bruits qui pouvaient venir du bois, puis retournant à son rêve de révolte, s'interrogeant sans fin sur le sort de Lena. Le froid l'arracha à la somnolence dans laquelle il avait fini par glisser. Le ciel pâlissait. Où était-elle ? Il s'était mis à marcher, de long en large, en proie à une grande agitation, lorsqu'il entendit le bruit d'un moteur de voiture qu'on faisait tourner sur place. La voiture devait se trouver entre la maison et le bâtiment du haras, à l'endroit où, un peu plus tôt, les hommes avaient rassemblé les chevaux.

Le jour étant venu, Paul ne pouvait aller se poster au coin du mur, comme il l'avait fait dans la nuit, pour observer ce qui se passait. Il se souvint de l'existence d'une lucarne dans la petite pièce où il avait fait sa toilette, la veille. Il suffisait de construire un échafaudage pour l'atteindre. Les caisses qui se trouvaient dans la loggia remplirent cet office. Paul dut appuyer sa tempe contre le carreau à demi brisé et regar-

der de biais pour apercevoir la voiture, un modèle déjà assez ancien, à la carrosserie ternie. Il n'y avait personne. Pendant que Paul transportait les caisses, on avait arrêté le moteur.

Pour la première fois, Paul voyait la maison de Lena, une construction de pierre comprenant deux étages, sans style et devant dater, comme le bâtiment du haras, du milieu du siècle précédent. Derrière, à très peu de distance, s'élevait, d'une façon abrupte, la colline boisée qu'avaient gravie les chevaux et qui s'allongeait vers l'horizon. De l'autre côté du grand pré clôturé que divisait un chemin de terre, un contrefort s'inclinait, également couvert d'arbres, et rejoignait le bois où Paul et Lena s'étaient rencontrés. L'espace que couvrait le pré où se dressaient la maison et le haras constituait ainsi une vaste clairière. Paul en éprouva du plaisir. Il se sentait protégé. Seule, l'absence de Lena l'inquiétait.

Il rejeta la tête en arrière. La porte de la maison venait de s'ouvrir. Sur le seuil, un homme maigre qui tenait deux valises regardait, un instant, le ciel, avant de s'avancer vers la voiture. Il y déposa son chargement, rentra dans la maison et en ressortit bientôt, en compagnie d'un autre homme et d'une femme âgée. Tous tenaient des bagages qu'ils parurent avoir quelque difficulté à placer dans le coffre et à l'intérieur de la voiture. Ils allaient partir. Pourquoi Lena ne paraissait-elle pas ? Était-elle seulement dans la maison ?

Paul sentait le découragement le gagner : il se lassait de sa propre anxiété. Il ne craignait plus d'être repris. Depuis quelques heures, il devinait que la guerre était en train de se résoudre. De nouveau, le ciel, au loin, derrière les arbres mouchetés de jeunes feuilles, paraissait habité par une confuse rumeur. Le départ des chevaux, dans la nuit, avait appris à Paul qu'on était, enfin, entré dans les derniers désordres.

Les deux hommes et la femme âgée prenaient place dans la voiture. Paul aperçut un autre personnage, nu-tête, aux cheveux blancs taillés en brosse, s'apprêter à sortir de la maison puis se retourner vers l'intérieur et faire des gestes qui révélaient la véhémence de ses propos. Au bout d'un moment, il leva les bras, les laissa retomber, fit demi-tour et se dirigea très vite vers la voiture. Il rabattit sur lui la portière. Le moteur ronfla et la voiture commença de rouler lentement vers la porte de la clôture qui donnait accès au chemin. C'est alors que Lena s'avança sur le seuil de la maison vide.

IV

Paul et Lena décidèrent de ne pas s'installer à l'intérieur de la maison mais d'aménager la loggia où, avec la fenêtre, ils disposaient d'une issue cachée. La prudence leur dictait ce choix. Lena avait rejoint Paul, la bouche pleine de nouvelles. Les troupes alliées venaient de percer à moins de cinquante kilomètres, à l'ouest, et débordaient largement par le nord. On se battait dans Berlin. Des avant-gardes soviétiques étaient sur l'Elbe.

Le père de Lena, à la fois désespéré et délivré par la perte de ses chevaux qui l'avaient jusqu'ici retenu de fuir, partait avec son frère et espérait parvenir à gagner la Suisse où une partie de la famille vivait. Il emmenait les deux domestiques qui souhaitaient être déposés dans leur village. En refusant de suivre son père, Lena avait révélé la haine qu'elle nourrissait contre lui, depuis des années. Il ne s'y était pas trompé et avait vu, dans l'attitude de sa fille, un souci de vengeance : elle restait dans la maison pour lui montrer et montrer à tous qu'en partant il cédait à la lâcheté. Ils s'étaient séparés sur des paroles acerbes. D'un geste, Lena, la première, y avait mis fin. On allait, bien sûr, reparler de sa mère et de son frère tombé au début de l'offensive à l'est. Qu'on les laissât en paix ! On avait assez des morts de demain, sans que ceux d'hier se lèvent. La guerre avançait et les vérité qu'on se lançait à la face étaient déjà des vérités posthumes. Sur ces mots, Lena s'était enfermée dans le salon.

Elle parla ensuite à Paul des « Werwolf » qui étaient venus, pendant la nuit, chercher les chevaux. Comme toutes les localités de l'Allemagne, les deux bourgades les plus proches, Mosfeld et Hirschenberg, avaient constitué un groupe de francs-tireurs que le commandement militaire et le Parti avaient armés. Ces groupes étaient formés par des hommes que leur âge avait dispensés de la mobilisation mais qui restaient assez valides pour faire le coup de feu dans des opérations de retardement ou de harcèlement. On ne les leurrait pas de beaucoup d'espoir : la défaite à peu près consommée, leur action ne représentait qu'un ultime recours, une dernière vengeance ou une façon de témoigner de l'honneur irréductible du peuple allemand. On était entré dans la religion du suicide.

Les partisans qui s'étaient présentés pendant la nuit prétendaient que des chevaux leur seraient utiles pour se replier rapidement après avoir tendu une embuscade. Hommes de la campagne, ils savaient presque tous monter. A leur tête, se trouvait un certain Otto Schachenmayer, commerçant important de Mosfeld, qui avait remplacé le père de Lena démissionnaire au poste de responsable de la section locale du Parti. Il avait de sérieuses raisons de suspecter d'opportunisme son prédécesseur qui, de surcroît, se disait en trop mauvaise santé pour prendre les armes. Cette animosité semblait expliquer la réquisition brutale des chevaux.

Cependant, la présence dans le groupe des partisans d'un autre homme nommé Fritz Haas pouvait atténuer la culpabilité d'Otto Schachenmayer dans cette affaire. Placé à la tête d'une des deux métairies du haras mais ayant, en fait, le rang de régisseur, Fritz Haas devait nourrir pas mal de rancœur à l'égard du père de Lena. Wittgenstein était un homme autoritaire, sans bonté. Sa vulgarité à elle seule choquait et, parfois, paraissait même blesser Fritz Haas qu'une éducation manquée avait marqué de deux années de séminaire. Lena connaissait Fritz depuis son enfance et devinait ses ressentiments. Bien que marié, sur le tard, il

est vrai, et sans que cette union lui eût donné des enfants, il restait attaché à une spiritualité assez exaltée et confuse.

Il ne se mêlait guère de politique. Son mysticisme obscur l'y eût rendu inapte et, le sachant, les recruteurs du Parti ne le sollicitaient pas. D'un caractère timide, il s'était toutefois laissé enrôler lorsqu'on avait jugé bon, dans l'urgence, de faire appel à lui.

Lena souffrait du « vol » des chevaux. Paul découvrait, chez elle, des sentiments étroits de propriétaire ou, du moins, d'héritière, et il en éprouvait un peu de déception. Cependant, en revenant sans fin sur cette affaire, en évoquant le passé et le caractère des personnages qui y étaient mêlés, elle révélait à Paul certains aspects de la vie intime de l'Allemagne.

Tenu dans l'état de prisonnier, Paul n'avait connu qu'une Allemagne assez monolithique où jouaient les mécaniques sommaires du totalitarisme. Sans doute, n'ignorait-il pas qu'il existait des oppositions, des antagonismes, mais il ne devinait pas ces conflits de personnes, ces conflits d'intérêts, ces histoires locales qui, à cause même de leur caractère banal, gardaient à ce pays son humanité. Portée au plus haut point de l'intensité historique, l'Allemagne vivait, par le dessous, de traditions et de familiarité villageoises, de rivalités et de querelles de mitoyenneté. La création de groupes de francs-tireurs, bien que se rattachant à la grande Histoire, devenait une de ces affaires de clocher où tout le monde dispute en s'appelant par son prénom.

Lena cependant s'inquiétait. Les partisans pouvaient revenir, afin de remplacer des harnais ou de s'approvisionner en fourrage. Que les hommes aient vu de la fumée sortir de la cheminée du haras ajoutait aux craintes de Lena. Fritz Haas connaissait trop les habitudes de la maison pour n'avoir pas été intrigué par cette fumée montant d'un bâtiment où d'ordinaire personne ne logeait. Aussi, la loggia restait-elle l'endroit le plus sûr. Paul et Lena y transportèrent le lit de la petite pièce. Lena rapporta de la maison un matelas, des draps et des couvertures, ainsi que des vêtements qui avaient appartenu à son frère. Ils étaient à peine trop grands pour Paul qui les endossa avec un sentiment de gêne. L'étoffe lui déplaisait. Depuis six ans, il n'avait pas porté des vêtements civils. Leur légèreté, leur ampleur le surprenaient. Il se sentait nu. Lena lui tendit un miroir afin qu'il vérifiât, au moins, le col de la chemise. Paul se trouva maigre, avec quelque chose d'ingrat : un air de convalescent.

Lena alla chercher ensuite des vivres et du vin. Elle ne voulut pas que Paul l'accompagne : de la colline ou de la lisière du bois, quelqu'un pouvait guetter. Ils nettoyèrent longuement la loggia et dressèrent des caisses qui les dissimuleraient aux regards si on pénétrait dans la salle, après avoir forcé la porte.

— Nous ne pourrons pas avoir de lumière, à cause des fenêtres sans rideaux, dit Lena, lorsqu'ils eurent mis la dernière main à leur instal-

lation. « Dès que la nuit viendra, pour nous, ce sera tout à fait la nuit. »

Elle se trouvait devant Paul. Elle le regardait dans les yeux. « La nuit. » Elle avait donné un certain prolongement à ce mot. Il s'étirait, les enfermait déjà et ils furent l'un contre l'autre, sur le petit lit mal calé qui bougeait. Ils fermaient les yeux, les rouvraient à peine pour se déshabiller, avec des gestes brusques, dans la grande lumière de midi. Après s'être aimés, ils s'endormirent.

Un bruit d'avion les réveilla. Paul regarda sa montre : quatre heures. Le ciel était dégagé et, de l'autre côté de la fenêtre, un soleil jaune éclairait le haut des arbres. Le vrombissement ne cessait pas. Un autre, plus nourri et montant de l'horizon, le couvrit bientôt, atteignit le zénith et y demeura, comme prisonnier d'une lente gravitation. Paul enlaça Lena. Elle sentait le sommeil, le sommeil dont Paul gardait le goût dans sa bouche. L'assoupissement dont ils ne parvenaient pas à émerger tout à fait donnait à leur plaisir commun une identité plus grande et ils s'épousaient mieux à se rejoindre ainsi au fond de leur inconscience.

Une stridulation, d'abord ténue et semblable à celles qui s'élèvent soudain, l'été, d'une prairie sous le soleil, monta, s'amplifia, derrière les cimes des arbres. Un avion de chasse passa, très bas, au-dessus du haras, sabrant l'air, dans un vacarme qui, très vite, décrut et laissa subsister un instant, à l'autre bout du ciel, cette modulation aiguë qui rappelait les ardeurs de l'été, les herbes hautes, la paresse.

La paresse... Paul et Lena reposaient maintenant sur le dos, chacun d'eux une main posée sur le corps de l'autre, attendant que le désir, de nouveau, les visitât et n'attendant rien d'autre. Le bourdonnement des avions qui devaient tourner, assez haut, dans le ciel, ne cessait pas, semblait, au contraire, grossir. Paul et Lena savaient que les combats se rapprochaient. Ils restaient muets, seulement attentifs à eux-mêmes et ne s'étonnant pas plus de la rumeur de la guerre qu'ils ne se seraient étonnés, près d'un rivage, de celle de la mer s'enflant sous une saute de vent.

Lorsqu'on perçut, un peu plus tard, vers l'ouest, le roulement affaibli d'une canonnade ou d'un bombardement, ils se retournèrent, l'un vers l'autre, en souriant, Lena presque sans rouvrir les yeux : leur amour revenait. Peut-être apportaient-ils, malgré tout, plus de hâte à le reconnaître que si, autour d'eux, l'horizon était resté silencieux. Sans se l'avouer, ils interprétaient la menace : ils n'étaient pas sûrs de pouvoir s'aimer demain.

D'autres avions de chasse passèrent, moins bas que le premier. L'un d'eux fit, à un moment, entendre le long miaulement qui indique la descente en piqué et la remontée en chandelle. Cette espèce d'arabesque bruyante se doubla d'une autre semblable qu'accompagna un crépitement. Paul ne se trompa pas sur sa nature : un combat se livrait au-dessus de leurs têtes. Le soleil n'éclairait plus que l'extrême cime des arbres. Six heures. Lena se dressa sur un coude : « J'ai faim. »

Paul se leva et disposa sur le lit les vivres que Lena avait apportés. Il alla ouvrir la fenêtre. On entendait un bruit lointain, régulier, semblable à celui d'un charroi de fer. Des avions tournaient toujours au fond du ciel, vers la gauche, d'où monta l'écho d'une fusillade qui dura quelques secondes, cessa, reprit. De nouvelles détonations secouèrent le sol. En face de la fenêtre, dans un des premiers arbres très droits dont le soleil éclairait la cime, un oiseau gris sautait d'une branche à l'autre. Paul referma la fenêtre et se recoucha près de Lena.

Ils burent du vin au goulot même d'une bouteille : Lena avait oublié les verres. Ils s'en amusaient et buvaient beaucoup. Ils n'étaient pas cependant tout à fait dupes d'eux-mêmes : ils savaient qu'ils accentuaient volontairement le caractère insouciant et un peu veule de leur complicité. Paul se demandait s'il n'y avait pas du désespoir chez cette fille qui, la poitrine nue, riant et parvenant mal à refermer ses lèvres sur le goulot de la bouteille, s'étourdissait de vin.

Les bruits de la bataille se prolongèrent jusqu'à la tombée de la nuit. Il y eut, à ce moment-là, une sorte de paroxysme. Des fumées traînaient dans le ciel que des avions traversèrent en trombe. Un chapelet de bombes explosa juste derrière les arbres puis un avion isolé passa et ce fut le silence. Paul et Lena s'étaient levés et se rhabillaient lorsqu'on gratta à la porte. Un gémissement qu'on percevait à travers le battant les rassura : c'était le chien. Il avait disparu depuis le matin, déconcerté, sans doute, par le départ des habitants de la maison puis par le vacarme des combats. Lena ouvrit la porte. Ils distinguèrent, en face d'eux, derrière la forêt, une lueur d'incendie dans la nuit.

« Mosfeld », dit Lena. La ville devait avoir été dépassée, déjà, par les troupes alliées. Alors que le soir venait, la rumeur de la bataille s'était déplacée vers la gauche, du côté de Hirschenberg. Paul s'enquit de la distance qui les séparait des deux bourgades. Cinq kilomètres pour la première, sept pour l'autre, si l'on coupait à travers bois. Lena avait répondu brièvement et demeura ensuite silencieuse, regardant, devant elle, le reflet de l'incendie qui semblait décroître déjà.

« Ainsi, « ils » étaient là », pensait Paul. Deux heures de marche suffiraient pour qu'il les rejoignît. Ils étaient là, ceux qu'il attendait depuis des années, ceux dont il avait, jour après jour, suivi les progrès, maudit les lenteurs, acclamé les succès, ces hommes aux hanches étroites, nourris de liberté, comme l'était de farine lactée cet enfant, sur une affiche célèbre ; ils étaient là, portant, sur leurs uniformes, sur leurs avions, leurs véhicules, des écussons clairs qui évoquaient moins des symboles militaires que les labels d'une marque, la démocratie étant devenue un produit éprouvé. Ils étaient là, ceux qu'il ne connaissait pas mais qu'il avait appris à aimer, à distance, à travers des films de cinéma, à travers une littérature pleine de violence et d'arbres, à travers, même, un hypocrite catéchisme politique. Ils étaient là, presque à portée de vue, à portée de voix.

Et, derrière eux, derrière leur campement éclairé par la ville en feu, la France, la France soudain rapprochée, avec ses ponts de pierre, ses routes, ses villages gris déjà rendus à la vie quotidienne, avec un homme qui parle à un autre poussant une brouette dont la roue grince dans le soir mouillé. Avec ses villes, avec Paris, l'air curieusement naturel des passants qui se hâtent sur les trottoirs, alors qu'on revient, étourdi de solitude et de ciel, avec ses cafés débordant sur la rue où ils amorcent un silence de sciure, avec la Seine coulant vers un couchant d'usines et d'orage...

La durée du silence de Lena l'inquiéta. Il en devina la cause : Lena craignait qu'il reparte. Il lui prit la main et la serra. Lena tourna son visage vers lui. Il s'obligea à sourire : « Et les collets que nous avons posés, hier soir ? »

Il nota, chez Lena, une brusque détente. Elle fit observer que le soir était mal choisi pour aller relever des collets. Elle semblait, de nouveau, heureuse. Le sommeil les attendait. Derrière eux, la salle du haras était pleine d'ombre. Au loin, la lueur de l'incendie ne se distinguait plus. « Je n'aurais pas aimé qu'on gagne la guerre », dit Lena.

Paul se garda de lui demander pourquoi.

— Nous sommes de mauvais vainqueurs, reprit-elle, au bout d'un moment. La malédiction, c'est notre seule grâce. Nous allons recommencer d'exister.

Paul haussa les épaules : « Nous n'avons même plus besoin d'exister. » « C'est vrai, c'est vrai, répondit Lena avec empressement. Plus besoin d'exister. »

Brusquement, Lena serra très fort le bras de Paul. « Là-bas, de l'autre côté du pré ! »

Il distingua une tache pâle qui se déplaçait, s'effaçait déjà dans l'ombre.

— Un cheval ?

— Un cheval à nous, j'en suis sûre ! s'écria Lena.

Elle se mit à courir vers la porte de la clôture, le cheval se trouvant au-delà, dans le bois. Paul rejoignit Lena et continua de courir près d'elle. Ils ne s'interrogeaient plus sur la raison de cette course qui les arrachait à leur tranquillité, déjà à leur amour. Ce cheval, blanc dans la nuit, d'un blanc incertain, cette forme blafarde vite estompée dans l'obscurité du bois était une raison plus haute que toutes leurs raisons : un rappel, un fantôme venu de plus loin qu'eux-mêmes. Le cheval passait. Il ne se hâtait pas. Il pénétrait dans les buissons, les ployait. Il était la couleur de leur angoisse, l'incertitude de leurs cœurs et tout ce qu'il y avait de fugitif et de lointain dans leur entente. Ils atteignirent la lisière du bois, derrière la clôture, essoufflés, égarés. Lena s'arrêta et porta la main sur son cœur. « Je le vois ! » cria-t-elle.

Elle s'élança à travers les buissons et les arbres. Paul la suivit. Ils trébuchaient dans l'ombre. Paul saisit Lena par le bras et l'immobilisa : « Nous sommes fous. Il ne se laissera jamais prendre. »

Lena passa sa main sur son front :

— Tu as raison. Il reviendra tout seul, sans doute. Nous laisserons la porte de la clôture ouverte.

Elle prit la main de Paul, afin qu'ils pussent se guider mutuellement et ils rebroussèrent chemin. Ils atteignaient la lisière du bois lorsqu'ils entendirent, assez proche d'eux, vers la droite, un bruit de feuilles mortes foulées et de branches froissées par une bête ou un homme faisant sa trouée dans des fourrés. Le cheval était là. Ils se retournèrent mais ils ne parvinrent pas à distinguer la blancheur de sa robe qui, un peu plus tôt, avait attiré leur attention. Le bruit avait cessé. Lena fit claquer sa langue contre ses dents.

— Ce doit être Fittli.

Elle appela le cheval par ce nom. Rien ne bougea. Le cheval venait, sans doute, de l'endroit où les combats avaient eu lieu, dans l'après-midi, et il était mal remis de sa peur. « Je vais encore essayer de m'approcher, dit Lena. Reste là, il ne te connaît pas et c'est peut-être toi qui l'effraies. »

Paul la laissa s'éloigner mais s'appliqua à la suivre, à distance. Il y eut, devant eux, le même bruit qu'un instant plus tôt : le cheval se déplaçait. Non : c'était le bruit que faisait Lena en marchant. Elle semblait s'être dirigée vers la gauche. Brusquement, Paul n'entendit plus rien. Puis le bruit reprit mais venant d'un tout autre endroit, cette fois, presque derrière Paul. Il se retourna : « Lena ! »

Il n'y eut pas de réponse. Paul perçut une espèce de sifflement bref qui déclencha un véritable galop : le cheval s'enfuyait pour de bon. Le bruit de ses sabots, dans les feuilles, décrut au loin, dans les profondeurs du bois. Quelqu'un venait, en courant, vers Paul. C'était Lena :

— Tu as entendu ? Il n'y avait pas que Fittli : ils étaient deux. Mais l'autre, derrière toi, était monté.

Le coup de sifflet l'indiquait : c'était celui du cavalier qui lance sa monture. Ils s'interrogèrent. Il était peu probable que les Américains eussent des chevaux. Quelque Werwolf perdu, alors ? Mais pourquoi ne s'était-il pas montré, puisque Lena et Paul parlaient en allemand ?

Ils regagnèrent le haras et, après avoir fermé sur eux la porte, ils s'employèrent à la consolider, à l'aide d'une poutre fichée dans le sol et formant étai. Ils renforcèrent, de la même façon, la porte condamnée qui les séparait de l'écurie. Ils décidèrent de se coucher tout habillés. Leur insouciance de l'après-midi avait disparu. Ils n'étaient pas seuls. On les guettait. Les chevaux errants les reliaient à la guerre, aux survivants des combats qui, les incendies éteints, retournaient déjà à leurs vieilles convoitises et à leurs vieilles rancunes.

Ils dormirent jusqu'au matin. Le jour ramena un bruit très lointain de canonnade. Quelques avions traversaient, de nouveau, le ciel. Paul et Lena allèrent regarder, par la fenêtre du lavabo, ce qui se passait, de l'autre côté du pré. Un peu de fumée montait au-dessus des arbres, à l'endroit où la veille au soir brûlait Mosfeld. Le cheval blanc demeurait

invisible. Leur toilette achevée, Paul et Lena se recouchèrent. L'amour les ramenait l'un vers l'autre. Ils y connaissaient un plaisir plus vif encore que le jour précédent : ils le guidaient mieux. Cependant, ils n'y trouvaient pas le même aveuglement.

Un instant aboli, le temps recommençait. Il y aurait, après ce jour, un autre jour, puis un autre et un autre, sans fin. La rumeur de la guerre s'éteindrait tout à fait. On ouvrirait les portes. Mais Paul et Lena s'abstenaient de parler de ce qui adviendrait alors. Le père de Lena reparaîtrait-il ? Paul souhaiterait-il rester ? Son cas était-il prévu par les nouvelles autorités ? Lena aimait-elle Paul assez pour vouloir donner une suite à cette aventure ? Et si elle préférait aller vivre avec lui en France ? Il faudrait bien en venir à se poser ces questions à voix haute. Tant que la guerre durait, on était dispensé d'avenir. C'est ce qui, la veille, avait donné à leur amour cette pureté, ce goût de demi-mort. Maintenant, la canonnade s'éloignant, on se reprenait à mesurer le poids de certains silences.

(*A suivre.*)

PIERRE GASCAR

CHRONIQUE DES LIVRES

LA CRÈTE

par Olivier REVERDIN (*Bibliothèque des Arts*)

Ouvrage remarquable évoquant cette brillante civilisation crétoise dont la première révélation archéologique date, on le sait, des fouilles d'Evans (commencées en 1900), fouilles poursuivies depuis lors par les Américains et les Grecs. Olivier Reverdin, professeur de langue et de littérature grecque à l'université de Genève, étayant son étude par les étonnantes photographies de Hœgler, met en lumière la « stupéfiante liberté » et la grâce de cet art qui, quelque dix-huit cents ans avant notre ère, s'affirme souvent si étrangement proche du nôtre.

Ce n'est pas sans raison qu'on a nommé la charmante Crétoise des fresques de Cnossos *la Parisienne*. Il y a dans l'art crétois une gentillesse, une élégance, un mouvement et un individualisme qui font songer souvent aux créations du bord de la Seine ou de la Loire. A propos de cet étonnant palais de Cnossos que les images de Hoegler font revivre devant nous, O. Reverdin, considérant *le plan* de ce monument fameux estime qu'il doit être le prototype du Labyrinthe mythologique. Le mot dériverait même de *labrys*, hache à double tranchant qui apparaît souvent sur les peintures crétoises. On s'arrêtera aussi aux réflexions de l'auteur sur *les Lois* de Platon : elles révèlent l'admiration inspirée au philosophe par les lois de Minos (Minos étant peut-être d'ailleurs moins un nom qu'un titre dynastique). — Quels que soient les ouvrages qu'on ait eus jusqu'ici entre les mains, le texte et l'iconographie de ce livre nous convainquent, mieux que tout autre, de l'originalité et du raffinement de la civilisation crétoise. Par malheur, les farouches Doriens devaient anéantir en quelques jours (vers 1200 semble-t-il) cette oasis de civilisation et de culture.

M.T.

(*Suite de la chronique des livres page 58.*)

LES SOVIETS ET L'ALLEMAGNE OCCIDENTALE

par ROBERT D'HARCOURT

« UN abcès qui suppure et que le bistouri doit vider ; un permanent centre de crises ; un foyer de guerres qui doit être supprimé. » Nous connaissons cette définition de Berlin-Ouest dans la bouche de Khrouchtchev.

Les « crises », quand elles n'existent pas, on s'ingénie à les créer. Le gouvernement de Pankow, télécommandé par Le Kremlin, témoigne sur ce plan d'une remarquable fertilité d'imagination. Citons un exemple tout récent et qui nous donne un avant-goût de la floraison d'incidents et de frictions qui ne manqueraient pas de s'épanouir si le contrôle des communications entre Berlin-Ouest et la République Fédérale venait, à la suite d'un traité de paix conclu entre Le Kremlin et Pankow, à passer des mains des Soviétiques entre celles de leurs dociles valets d'Allemagne Orientale.

Deux camions partis de Berlin-Ouest cheminent tranquillement vers le territoire de la République Fédérale. Ils sont chargés de matériel de construction. L'un, de plaques cimentées grises, du type dit Eternit, l'autre de plaques de même type mais de couleur verte. Arrêtés en chemin par les autorités de Pankow, les camions sont saisis. Cependant les agents soviétiques d'inspection de la route tiennent à administrer aux yeux du public allemand une preuve de leur objectivité en appliquant au matériel arraisonné un traitement différentiel. Indulgents pour les plaques grises qui ne sont retenues que trois jours, ils se montrent intraitables pour les plaques vertes qui sont définitivement confisquées. Leur couleur ne dénonce-t-elle pas clairement les intentions coupables de leurs destinataires ? Le vert n'a-t-il pas toujours été la couleur classique des camouflages d'ouvrages militaires ? Un gouvernement « socialiste » ne peut tout de même pas consentir à favoriser les « desseins bellicistes des impérialistes de l'Ouest ! »

On ne s'arrête pas en si bonne voie. L'un des conducteurs de camions, dûment « travaillé » par les inspecteurs de Pankow, se décide à se mettre sous la protection de la République Démocratique Allemande en invoquant le « droit d'asile ». Cette résolution prise, il

se prête sans tarder au petit jeu de propagande bien connu. On l'installe en face d'un appareil de télévision qui, pour le grand public, va enregistrer, devant les questions qu'on lui pose, ses jeux de physionomie et ses réponses. Celles-ci sont complaisantes, et abondantes. Notre camionneur révèle « les graves secrets militaires » qu'il a été à même de surprendre en Allemagne Fédérale. Il a vu, de ses yeux vu, sous un hangar d'Allemagne Occidentale, plusieurs canons de fort calibre soigneusement recouverts d'une bâche. Six ou huit — il ne peut préciser exactement le nombre, la bâche gênant la vision, mais sur le calibre des pièces il est formel : énorme.

Voilà où nous en sommes aujourd'hui. Que sera-ce demain si la voie des chicanes s'ouvre toute grande devant les hommes de Pankow ? L'histoire des « deux camions » — presque un titre d'apologue ! — nous permet de prévoir des jours difficiles, fertiles en incidents.

L'ASSASSINAT.

Il y a pire que les « chicanes ». Il y a le crime. Et puisque nous en sommes aux histoires de la zone soviétique, nous voudrions en rapporter une autre, récente elle aussi et beaucoup plus grave que celle des « deux camions ». L'homme s'appelait Manfred Smolka. Il était lieutenant dans les cadres de la « police frontalière » *(Grenzpolizei)* du gouvernement de Pankow. Au bout de deux années il quitte le service, mais comme ce départ a fait de lui, aux yeux des gens de Pankow, un suspect, il lui est impossible de trouver un emploi quelconque dans aucune des « entreprises du peuple » *(volkseigen)*. Il est marqué. Aucune des portes auxquelles il frappe ne s'ouvre, ni même ne s'entrouvre. Il est devenu un paria, un lépreux.

Alors il prend son parti, le parti que près de deux millions de ses frères de la zone ont pris avant lui depuis dix ans : sauter le pas, franchir le rideau de fer. En Allemagne Occidentale, très vite il gagne son pain dans une entreprise de laiterie, mais un souci le ronge : sa femme, sa petite fille qu'il a laissées là-bas et dont il ne peut prendre son parti d'être pour toujours séparé. Une idée lui vient. Il a, dans la police frontalière de la zone rouge, un camarade, un ami auquel il sait (ou pense !) pouvoir se confier en toute sûreté. Le plan est vite dressé. Le camarade, qui justement patrouille dans un district de Thuringe tout proche, amènera la femme et la fillette à la ligne de démarcation et se chargera de la leur faire franchir. Le mari attendra de l'autre côté, dans un petit village de Haute-Franconie. Tout se déroule selon le scénario prévu. Le camarade arrive avec la petite famille. Smolka les voit à quelques pas de lui. Son cœur, que l'impatience fait battre, lui fait commettre une faute. Les joies trop grandes sont imprudentes. Il s'avance de quelques pas au devant de ces deux

êtres dont il est séparé depuis deux ans. Il a franchi, en traversant la ligne-frontière, la ligne de son destin. Trente policiers soviétiques embusqués dans une forêt se démasquent brusquement. Comment se trouvent-ils là tout exprès? N'ont-ils pas été prévenus? Le camarade-passeur n'a-t-il pas été un faux frère? Ils ouvrent sur le fugitif le feu de leurs mitraillettes. Le malheureux, sous les yeux de sa femme, s'effondre grièvement atteint d'une balle dans le dos sur le sol de la République Fédérale qu'il a encore eu la force de regagner en se traînant comme une bête blessée.

Cette « exterritorialité » ne gênera pas ses poursuivants. Ceux-ci ne s'embarrassent pas de tels scrupules. Ne se conforment-ils pas d'ailleurs au code de la « chasse »? Le lièvre blessé sur un champ qui vous appartient ne confère-t-il pas au tireur le droit de « suite et de récupération » sur le terrain du voisin? Les policiers franchissent délibérément la ligne de démarcation et s'emparent de leur proie qu'ils jettent toute sanglante dans un camion qui, lui aussi, comme par hasard, est là tout proche. L'expédition punitive prend la route d'Erfurt où Smolka pourrit plus de huit mois dans la prison principale de la ville en attendant que « l'instruction » soit close. La date du verdict arrive enfin. Les délibérations du tribunal prennent quatre jours. L'arrêt est gravement proclamé par l'organe du « juge suprême » *(Oberrichter)* Kubasch : peine capitale motivée par un triple délit : « évasion de la République », « espionnage », « trahison de secrets militaires[1] ».

Le procureur de la Cour d'Erfurt se charge d'annoncer à la mère de Smolka que son fils a été fusillé. Il estime de son devoir d'ajouter un « détail » : « Sur le vœu exprès du condamné, la dépouille mortelle a été incinérée et les cendres ont été dispersées au vent. » L'épouse de Smolka se voit pour « complicité » gratifiée d'une peine de quatre ans de travaux forcés. Quant à la fillette orpheline, qui ne sait rien du sort de son père, le tribunal, dans sa mansuétude, lui accorde le droit de vivre auprès de sa grand-mère dans un village de Thuringe.

Il nous reste à faire connaître le commentaire lapidaire donné au « crime » de Smolka par la presse de Pankow. Voici les quelques lignes sévères de la *Berliner Zeitung :* « Le comportement de Smolka a été celui d'un des plus exécrables traîtres dressés contre la Paix et le Socialisme. Officier de la police frontalière, il avait devant lui les plus belles possibilités d'y faire carrière et de s'y distinguer.

1. Cette caricature de justice a été soulignée par le cynisme du juge quand l'inculpé, à l'audience, tenta d'une voix timide de faire valoir que la police rouge avait dépassé ses droits en se saisissant de lui au-delà de la ligne de démarcation : « Vous ne nous apprenez rien du tout. Nous savons parfaitement que vous avez été arrêté en territoire fédéral. Ne venez donc pas faire ici du théâtre. La République démocratique allemande était, dans votre cas, en état de légitime défense. »

Il a préféré trahir les intérêts de l'Etat des Travailleurs et Paysans *(Arbeiter-und-Bauern-Staat).* »

Les hommes de Pankow n'ont pas laissé passer, sans l'exploiter à fond, une aussi belle occasion de faire du procès du « traître » une de ces pièces à grand spectacle dans le montage desquelles excelle le régime communiste et qui lui paraissent propres à inspirer aux tièdes de salubres réflexions. Trois cents officiers et aspirants de l'Armée du Peuple y ont été nominalement invités.

Nous nous sommes étendus sur un cas particulier parce qu'il nous paraissait assez propre à nous donner une vue concrète à la fois de l'inhumanité d'un régime et de l'atroce parodie de légalité qu'au-delà de l'Elbe on ne rougit pas d'appeler la « justice socialiste » *(sozialistische Gesetzlichkeit).*

« Comment on empoisonne des enfants. »

Nous avons vu ce dont les hommes de la zone rouge d'Allemagne sont capables *chez eux.* Nous voudrions, au cours des pages qui viennent, donner quelque idée de leur effort d'infiltration chez le *voisin,* et par « voisin » c'est le territoire de la République Fédérale que nous entendrons.

Lent travail de sape. Patience ici remplacera violence. Les cheminements devront être préférés aux attaques directes. Les masques seront utiles.

Les communistes de Pankow ne se contentent pas d'envoyer en Allemagne Occidentale leurs espions chargés de surprendre les secrets militaires de la Défense. Ils espèrent y gagner des cœurs. C'est là, pour prendre un exemple, le principal objectif de l'organisation qui porte le titre prometteur : « Joyeuses vacances pour tous les enfants » *(frohe Ferien für alle Kinder).* Quelles réalités se cachent sous ce titre alléchant, c'est ce que nous apprendra le journal *Neues Deutschland,* qui est l'organe officiel du parti socialiste-communiste.

Nous y lisons que le camp-modèle pour les enfants que leurs parents envoient passer de « joyeuses vacances » au-delà du rideau de fer, est celui des « Marins Rouges » *(rote Matrosen).* Que font nos jeunes « marins rouges » après une nuit passée sous la tente ? A peine levés, ils entonnent à pleine gorge dans l'air frais du matin le « Chant des Marins de Kronstadt », qui d'emblée va les mettre en saines dispositions révolutionnaires pour la journée. Chanter, cependant ne suffit pas. L'un des divertissements « actifs » consistera par exemple à se porter, la nuit venue, à l'attaque d'un « nid d'ennemis de la Révolution ». L'expédition réussie, les forces de la réaction pulvérisées, nos jeunes héros abandonnent le champ de bataille, théâtre de leurs

exploits, et regagnent leur quartier général pour prendre sous la tente un repos bien gagné.

Ce genre de divertissement s'insère dans le cadre des jeux propres, selon notre témoin de la zone soviétique, à faire. dans de jeunes esprits, « l'éducation du sentiment politique » *(politische Gefühlserziehung)*. Revenus en Allemagne Occidentale avec de solides mollets et de bonnes joues rondes, « riches de santé et de claires impressions » sur cette République Démocratique Allemande (D.D.R.) qu'on leur a appris, en territoire fédéral, à haïr en la présentant sous les couleurs du mensonge, ces enfants rétabliront la vérité en racontant à leurs parents et à leurs camarades « ce qui se passe réellement », ce qu'ils ont vu de leurs propres yeux au-delà du rideau de fer.

Une feuille allemande de Rhénanie nous paraît dans le vrai quand elle inscrit comme titre, en tête d'un article consacré à ces « vacances rouges » à l'usage des petits Allemands occidentaux : « Comment on empoisonne des cœurs d'enfants. » Nous prendrons une juste mesure de la gravité du péril quand nous saurons l'ampleur de cette entreprise d'intoxication. Le rail achemine tous les ans un grand nombre d'enfants (50 000, il y a deux ans) vers ces « joyeuses vacances » marxistes.

Dans quels milieux familiaux de la République Fédérale s'effectue le recrutement? Sans doute, et d'abord, dans les milieux naturellement perméables, dans les milieux — plus nombreux qu'on ne serait parfois enclin à le penser en France — déjà gagnés au communisme ou, à tout le moins, sympathisants. Mais aussi dans les milieux indifférents, tentés à la fois par une vague curiosité et par les conditions pécuniaires, très favorables, des vacances en zone soviétique. La propagande de Moscou ne lésine pas. Elle sait payer le prix qu'il faut quand l'objectif est intéressant.

Le Gouvernement de Bonn ferme les yeux.

Sur toute cette dangereuse activité se déployant sur son propre sol, le gouvernement fédéral ferme les yeux avec une indulgence dans le libéralisme qui, du dehors, nous paraît très proche de la faiblesse. Il va plus loin en fournissant à ses adversaires les moyens de le combattre lui-même. Par exemple, en mettant spontanément des trains spéciaux à la disposition des organisateurs des « vacances rouges ». Certaines générosités ressemblent à des suicides.

Mais c'est à un Allemand que nous voudrions laisser le soin de conclure. Il commence par nous dire ce qu'il n'est ni dans l'esprit du gouvernement fédéral d'imiter, ni en son pouvoir d'empêcher.

L'Etat socialiste-communiste de Pankow peut prendre toutes les mesures restrictives de la liberté qui lui plairont. Il peut emprisonner les citoyens de la

zone soviétique derrière une barrière de barbelés, fermer à son gré les communications entre la République Fédérale et l'Allemagne Orientale, utiliser les quelques passages qu'il accorde comme autant de canaux pour son travail de sape sur notre territoire. Tout cela ne saurait nous engager à imiter son exemple en restreignant à notre tour la liberté de mouvement et de circulation des Allemands de notre territoire occidental. Il n'est point davantage en notre pouvoir d'empêcher les hommes de Pankow de refuser arbitrairement le visa d'entrée aux Allemands qui voudraient se rendre en zone soviétique, de les expulser selon leur bon plaisir, ou de les faire surveiller à chaque pas par leur police. Tout cela, oui, n'est pas en notre pouvoir. Mais il y a une chose qui l'est. Il n'est pas admissible que notre République tolère, sur le territoire où elle est souveraine, la présence d'agents réglant et dirigeant dans le sens voulu par Pankow les communications entre les deux Allemagnes, recrutant chez nous du « matériel humain » qu'ils utiliseront aux fins d'espionnage ou de désagrégation politique. A quel point est mince la cloison qui sépare l'infiltration politique de l'espionnage qualifié, c'est de la bouche de Walter Ulbricht en personne que nous l'avons appris quand il a dit tout dernièrement : « Il va de soi que le premier devoir de tout Allemand sincèrement ami de la paix, en République Fédérale, est de nous communiquer tous les renseignements qu'il lui aura été possible de recueillir sur l'état des préparatifs militaires en Allemagne Occidentale.

Admirons cet « il va de soi » et le paisible cynisme avec lequel est ici défini le « devoir » de l'Allemand occidental « sincèrement ami de la paix » !

Quiconque, continue notre témoin, *reste passif devant les impudentes menées du parti socialiste-communiste sur le territoire de la République Fédérale, devant le réseau d'espionnage qui patiemment s'y construit, favorise le travail de sape de Moscou. L'indifférence est ici complicité. Que l'on n'invoque pas les droits de la liberté, ce « droit fondamental »* (Grundrecht) *inscrit dans le texte même de la Charte constitutionnelle de notre Allemagne d'après-guerre. Ce qui doit jouer ici, c'est l'impératif de l'instinct de conservation. Impératif auquel s'accorde, d'ailleurs, un droit juridiquement parfaitement fondé. Que dit notre Code pénal allemand? Il interdit aux citoyens de la République Fédérale « tout appui prêté à des activités hostiles à la liberté ». Le paragraphe* 100d *est plus précis et va plus loin. Il prévoit « la peine d'emprisonnement et même les travaux forcés pour la seule prise de contact avec des organisations de l'étranger dirigées contre la sécurité de la République Fédérale ou hostiles à l'esprit de liberté essentiel de la démocratie ».*

Et voici la conclusion de notre témoin :

La loi est donc parfaitement nette et claire. D'où vient qu'elle reste lettre morte? Comment se fait-il que nous n'ayons jusqu'à présent jamais entendu parler d'une intervention active contre les organisateurs de l'envoi de nos enfants en zone soviétique? Est-il possible de croire un instant les agents du communisme chez nous quand ils invoquent le caractère purement « social » d'une entreprise soi-disant dépourvue de toute couleur politique? Comment ne pas voir le camouflage? Si on manque de preuves, l'éditorial du journal officiel du parti socialiste-communiste de la zone soviétique Neues Deutschland, *paru en date du 27 juin de cette année, est là pour les fournir, et amplement. Son auteur se sent à ce degré assuré de la malsaine tolérance du régime prétendu « terroriste » de notre République Fédérale qu'il n'hésite pas à mettre cyniquement cartes sur table. Qu'attend chez nous, pour agir, M. le Procureur Général?*

LA PROPAGANDE SOVIÉTIQUE S'ATTAQUE AU MORAL DE LA BUNDESWEHR.

Les vacances d'enfants attirés dans la zone rouge comme moyen d'infiltration communiste sont déjà un bon exemple de l'ingéniosité déployée par les Soviétiques pour étendre leur action au territoire de la République Fédérale. Les détails que nous venons de donner, nous voudrions maintenant les compléter par d'autres précisions, relatives cette fois à l'action psychologique dirigée contre des adultes. Singulièrement contre les jeunes recrues de la Bundeswehr. Il y a là un terrain de chasse dont il est superflu de souligner l'intérêt pour la propagande rouge. Un terrain que l'excellent hebdomadaire rhénan *Rheinischer Merkur* va se charger d'éclairer pour nous.

Nous apprenons donc l'existence, au sein de « l'Administration politique » du « ministère de la Défense Nationale » (sis à Berlin-Schöneweide au numéro 5 de la Schnellerstr.), d'une subdivision portant le nom de « Section autonome » *(Selbstständige Abteilung)* et ayant à sa tête un officier supérieur, le colonel Mrochen, secondé par une équipe d'une cinquantaine d'officiers et de sous-officiers. A quoi s'occupent ces militaires? Et quelles sont les attributions de l'organisme, au nom assez mystérieux et intentionnellement vague, dont ils assurent le fonctionnement? Nous sommes ici sur le terrain de la stratégie psychologique. Toutes les activités de la « Section autonome » sont centrées sur la Bundeswehr dont on se propose d'attaquer le moral. La « Section autonome » introduit en République Fédérale, par les nombreux canaux d'infiltration dont elle dispose, des millions de tracts de propagande. Elle dispose d'une artillerie plus importante : deux périodiques mensuels dont le tirage dépasse 70 000 exemplaires. L'un de ces périodiques, édité sur 12 pages, porte un titre cordial : « L'Ami du Soldat » *(Soldatenfreund)*. En sous-titre, en caractères gras ; « Pour toi et pour tes camarades. » Le contenu est sans ambiguïté. « L'Ami du Soldat » ne cache pas ses intentions, aussi « amicales » que directes. Celles-ci constituent la plus claire des « incitations de militaires à la désobéissance ». On commence par dénigrer les chefs, on continue par des propos plus « intéressants ». Que l'on juge du ton général par quelques citations cueillies au hasard :

Quelles sont, soldat, les raisons de la crise actuelle de la Bundeswehr? Il te suffit de quelques instants de causerie avec tes camarades pour faire une constatation très simple : ça pue chez nous (es stinkt in unserem Haufen). *Les causes? Commençons par la première en importance. Strauss (le ministre de la Défense), les généraux de malheur d'Adolf Hitler qui continuent à commander chez nous ne cadrent plus avec notre temps. Ils n'ont plus leur place dans le paysage politique du monde. Personne ne croit plus le gros type* (der Dicke — *il s'agit toujours du ministre de la Défense — au physique assez substantiel pour lequel « l'Ami du Soldat » ne nourrit décidément pas de sentiments de sympathie!) quand il vient nous ressasser ses sornettes sur le « péril de l'Est ». A aucun d'entre nous*

n'échappe l'absurdité du rôle que l'on nous fait jouer. La voilà la raison de la mauvaise humeur générale qui règne dans nos rangs.

La critique des chefs trouve son corollaire naturel dans l'invitation directe à la désertion. On ne néglige pas d'indiquer au soldat pour lequel la caserne n'a pas d'attraits la meilleure façon d'assurer à un geste susceptible de lui attirer quelques désagréments le maximum de chances d'impunité.

Tu as reçu ta feuille de route. Bon ! Tu as encore du temps devant toi, tout le temps nécessaire pour couper à la corvée du service militaire. Mais ici attention ! Tu vas commencer par te munir de la petite valise ou du carton ficelé des permissionnaires ou des appelés. Tu la porteras bien ostensiblement au bout du bras. Arrivé à la gare, tu prends un billet pour une autre destination que ton centre. Le tour est joué. Avant qu'il soit découvert, il s'écoulera quelques jours. Largement le temps qu'il te faut pour te mettre à l'abri.

L'abri, nous n'avons vraiment pas besoin d'un effort d'imagination pour le deviner, c'est la République Démocratique Allemande, la « vraie », la pacifique et pure Allemagne (dont l'autre, celle d'Adenauer, celle des « impérialistes, des bellicistes et des charognards », n'est que la hideuse grimace), qui va généreusement s'offrir à notre jeune déserteur en lui ouvrant des bras hospitaliers.

La propagande de « débauchage » spécialement destinée aux jeunes soldats de la Bundeswehr utilise les voies d'accès les plus diverses. Les services de la « Section autonome » se garderont par exemple de négliger l'efficace arsenal de l'érotisme. Ils ont imaginé le tract « ambivalent ». Sur la première page, des nus féminins dans des attitudes jugées spécialement attractives. Au verso, de courts poèmes (il convient de ne pas abuser de la patience de notre jeune militaire dont les instants de pause à l'école de section sont brefs !). Un morceau comme celui que nous reproduisons — en nous excusant de ne pouvoir dans notre traduction donner le sentiment de la richesse de la rime ! — va nous permettre de prendre quelque idée de la qualité littéraire de ce « lyrisme » :

Allons, courage ! fais quelque chose contre tes officiers !
Jamais, tu le sais bien, ils ne furent tes amis.
A peine guéris de la guerre,
Les voilà qui, maintenant, exigent l'arme atomique.
Parents, frères, sœurs, fiancés,
Ne l'entendez-vous pas tinter à vos oreilles l'affreux glas de la mort ?
Allons, sois un homme ! tourne le dos à la Bundeswehr !

Poste restante et périodiques.

A côté du poème, la « lettre ». A la fois personnelle et suggestive. Libellée au nom du jeune soldat, on compte bien qu'elle le fera longtemps rêver. « Lilli », l'auteur, n'oublie pas d'accompagner d'une photo de sa personne en très simple appareil la sentimentale épître que voici : « Te plaît-elle, chéri, ma photo ? Quand, le soir, je me glis-

serai entre les draps de mon divan-lit je lirai tes lettres. Cette seule pensée me ravit. Raconte-moi tout. Tes joies, et aussi tes ennuis. Je veux être ta petite camarade. »

Les « ennuis », on le devine, sont en première ligne, ceux que notre jeune soldat rencontre dans le service. Ses déceptions, ses amertumes à la caserne, seront une bonne documentation à exploiter. La curiosité de la correspondante, si elle est couronnée de succès, recevra son juste salaire des services de la propagande.

Et voici une autre missive. Elle est adressée à un jeune soldat en train de faire son temps de service à Neumünster dans le Schleswig-Holstein.

« Mon cher petit soldat, tu vas être un peu surpris de recevoir ces lignes. « Quel toupet ! » vas-tu peut-être penser. Mais la femme courageuse sait oser. J'ai dix-neuf ans, je suis blonde, j'aime la vie. J'accompagne souvent maman dans notre Volkswagen de Hambourg à ta ville de garnison où nous avons des parents. Généralement pour le week-end, car mon métier (je suis dessinatrice dans un magasin de modes) ne me laisse pas beaucoup de temps... »

Quatre pages de ce tendre style. L'inconnue n'est pas ménagère de son encre. Elle fait des rêves d'avenir : on sortira ensemble, on ira danser, etc. Mais c'est la fin de l'épître, et plus encore la fin de l'idylle, qui nous intéresse : « A partir de tel jour tu trouveras poste restante une lettre pour toi où je t'indiquerai le lieu et l'heure de notre rendez-vous. »

Justement enflammé par de telles perspectives, notre troupier se rend, le jour H, au guichet de la poste restante. L'employé lui tend un courrier dont le volume ne laisse pas de l'étonner. Que découvre-t-il dans le paquet fébrilement ouvert ? Une moisson abondante de tracts communistes accompagnée de photos pornographiques.

A côté du périodique mensuel « l'Ami du Soldat » dont nous venons de parler, paraît dans les officines de la « Section autonome » un magazine illustré intitulé « la Caserne ». Ce titre est suivi d'une sévère déclaration à l'adresse du gouvernement fédéral. « Parlons enfin net aux gens de Bonn. » L'accent sera mis ici plus sur l'image que sur le texte. On spécule sur l'épouvante naturelle, viscérale, qu'inspire la seule évocation du spectre de la guerre et on escompte l'effet d'horreur visuelle qui ne manquera pas de sortir de pages tout entières remplies de visions macabres. Nous sommes ici dans le royaume de la mort atomique : déserts calcinés de la terre brûlée, cercueils alignés à perte de vue, champs de cadavres pourrissants, innombrables croix de bois plantées sur les tombes des victimes offertes à l'insatiable avidité du Moloch de la guerre.

L'épouvante est un bon tremplin pour la propagande du Kremlin, et il est bon de montrer au lecteur d'Allemagne occidentale où le mènera la « politique démentielle des bellicistes de Bonn ». Il convient toutefois de ne pas abuser des meilleures recettes. Ces visions d'enfer

seront donc suivies, selon une formule éprouvée, et que nous avons déjà vue appliquée au cours de ces pages, de suggestifs déshabillés féminins.

Tout cela reste résolument populaire. Le niveau est délibérément maintenu très bas. Le public visé est le lecteur naïf. Il en va tout autrement d'un autre périodique, lui aussi sorti de l'usine, tournant à plein rendement, de la « Section autonome ». Ici c'est au militaire « cultivé », à « l'intellectuel-soldat », que l'on s'attaque avec des articles pseudo-scientifiques de caractère technique, avec des études sur le matérialisme dialectique, etc. Ici encore, pour ne pas lasser l'attention du lecteur de bonne volonté, on assurera la détente au moyen de photographies de caractère très spécial semées entre des pages sévères qu'elles ont mission « d'égayer ».

Nous avons dit l'ingéniosité de la « Section autonome » et la diversité des moyens auxquels elle a recours pour atteindre son but. Si les moyens sont variés, l'objectif, lui, reste invariable : affaiblir, désagréger le moral du soldat. L'un de ces moyens est encore la fausse lettre de service, la convocation truquée pour un conseil de révision ou une période militaire imaginaires. Le « convoqué » répond à l'appel dans un parfait esprit de discipline militaire. Il se met en route sans une hésitation pour la destination indiquée sur le document truqué, se présente avec une exemplaire ponctualité au jour J et à l'heure H. On lui rit au nez quand il arrive, armé de sa seule candeur. Coups d'épingle sans doute, mais coups d'épingle qui aigrissent et qui usent.

Lettres anonymes.

Nous ne voudrions pas clore cette longue revue des moyens employés par la propagande soviétique dans son patient travail d'érosion du moral de la Bundeswehr sans mentionner une forme de « propagande » d'une spéciale bassesse : la lettre anonyme. Il y a quelque temps parviennent en République Fédérale des centaines de plis nominalement adressés à des officiers et des sous-officiers. Il advient, le destinataire étant momentanément absent pour raisons de service, que sa femme décachette la lettre. Celle-ci lui réserve d'amères découvertes. Voici le début d'une de ces missives, signées d'un prénom féminin et tracées sur papier de luxe délicatement parfumé :

« Mon aimé, voici entre tes mains la lettre que je t'avais promise. Je m'en veux de t'avoir déjà trop laissé attendre. Notre dernière rencontre a été si belle ! J'espère que ta femme n'aura rien remarqué. De temps en temps ma conscience ne me laisse pas tranquille. Elle me reproche ma faiblesse, mais c'est toi le coupable ! etc. »

« On peut sans peine, remarque fort judicieusement et non sans une certaine candeur dans la gravité, l'auteur de l'article auquel nous empruntons ces détails, on peut aisément s'imaginer la perturbation

profonde que de pareilles épîtres peuvent jeter dans un foyer ». « Le soldat qui a du souci dans son foyer, ajoute-t-il sentencieusement, n'est pas à son affaire à la caserne. Or c'est tout justement là le but visé par les services psychologiques du Kremlin. » Un moyen plus bas encore d'user le moral de la troupe allemande a été tout récemment employé par les Soviétiques. Durant les manœuvres de l'OTAN qui se sont déroulées dans le Schleswig-Holstein dans la semaine du 18 au 25 septembre, les plus importantes qui aient jusqu'ici été effectuées sur sol allemand, des femmes de militaires ont reçu des avis les informant du décès accidentel de leurs maris au cours des opérations. De rapides vérifications faisaient apparaître le néant de ces funèbres faire-part.

Toute cette offensive dirigée contre le moral de la troupe en République Fédérale suppose, chez les hommes qui la mènent, une documentation étendue et précise sur le climat interne de la Bundeswehr, sur les sujets de mécontentement du militaire, ses récriminations, ses causes de dépression, d'un mot ses points vulnérables. D'où viennent ces informations? De lettres de soldats sympathisants du communisme, de déserteurs passés en zone soviétique, ou même tout simplement de correspondances militaires adressées à des magazines illustrés d'Allemagne Occidentale, correspondances minutieusement relevées et soigneusement sélectionnées au cours d'un patient travail d'archives, quand elles paraissent utilisables pour la propagande rouge.

Comment se fait la diffusion matérielle des tracts et des hebdomadaires issus de l'usine de la « Section autonome »? Des courriers éprouvés, habitués au franchissement clandestin du rideau de fer, apportent en République Fédérale et remettent en des mains sûres les enveloppes contenant le matériel de propagande, enveloppes toutes prêtes, déjà libellées au nom du destinataire et affranchies avec des timbres occidentaux. Mises à la boîte, elles seront acheminées selon la voie postale régulière. Tout se déroule avec le minimum de chances d'incident.

Un aspect latéral de la propagande communiste auprès du militaire d'Allemagne Occidentale n'aura pas échappé : l'accompagnement régulier du tract ou de la brochure par l'image licencieuse. Sévère à la pornographie chez elle-même, l'U.R.S.S. ne néglige pas de l'utiliser comme article d'exportation servant son dessein général d'affaiblissement systématique de l'adversaire.

*
* *

Le témoin auquel nous devons la matière des pages qui précèdent a tenu, dans un souci d'exactitude, à s'informer à la source même, c'est-à-dire auprès des personnalités militaires les mieux à même de

le renseigner. Il a été trouver à Kiel les deux officiers supérieurs spécialement chargés de la « Défense psychologique » de la République Fédérale, un colonel, un capitaine de corvette. Ces officiers, sans minimiser le péril, lui ont donné l'assurance qu'il n'existait pas jusqu'à présent, à leur connaissance, de cellules communistes organisées au sein de la Bundeswehr. Plus que des activités de la « Section autonome », d'une propagande vraiment trop épaisse et laissant trop voir le fil blanc, le danger de contamination viendrait des émissions plus adroites et plus efficaces du poste « Radio Allemande de la Liberté » *(Deutscher Freiheitssender)*.

Les précisions qu'un témoignage allemand nous a permis d'apporter ici suffiront toutefois pour éclairer sur la valeur des accusations portées contre la République Fédérale par les hommes de Moscou et leurs séides de Pankow. En dénonçant avec l'indignation que l'on connaît les « nids d'espionnage » de Berlin-Ouest et le « travail de sape » mené dans l'ombre contre le gouvernement de Pankow, ils intervertissent en vérité trop grossièrement les rôles.

ROBERT D'HARCOURT,
de l'Académie française.

CHRONIQUE DES LIVRES

UN LYS DE SAVOIE

par Maurice ZERMATTEN *(Desclée de Brouwer)*

Attaché avec la ferveur que l'on sait aux souvenirs de son pays romand et spécialement attentif aux valeurs de la vie religieuse, Maurice Zermatten consacre à Loyse de Savoie un livre attachant. Fille d'une fille de France, nièce de Louis XI et femme d'un cadet de Bourgogne qui fut le lieutenant du Téméraire, Loyse a traversé l'une des époques les plus troublées, les plus brillantes mais aussi les plus corrompues de l'histoire d'Occident : la crise et la catastrophe de la puissance bourguignonne et l'élévation de la monarchie française sur ses ruines.

Fiancée à quatorze ans, mariée à dix-sept, veuve à vingt-huit, elle fut une fleur de pureté dans cet âge de la violence et de la ruse — fille tendre, épouse dévouée et de bon conseil, princesse sage et bienfaisante — et elle mourut en 1503 à l'âge de quarante et un ans, en odeur de sainteté, sous la bure d'une clarisse du couvent d'Orbe. L'Église l'a faite bienheureuse et la Savoie lui a voué un culte — cette Savoie où un siècle avant qu'y vécût l'auteur de la *Vie dévote*, elle donna déjà l'exemple de la perfection des vertus chrétiennes accomplie dans les divertissements et les orages du monde.

P.-H. SIMON

(Suite de la chronique des livres page 84.)

MARIE BASHKIRTSEFF

par Simone André-Maurois

Marie Bashkirtseff est née en Petite-Russie, à Gavronski, domaine situé dans le district de Poltava (Ukraine), le 11 novembre 1860.

Déracinée, étrangère aux siens, elle s'attacha si passionnément à la France qu'elle voulut être enterrée « aux environs des Champs-Elysées ». La chapelle byzantine à coupole qui, selon son vœu testamentaire, fut bâtie au cimetière de Passy, domine la place du Trocadéro, le monument de Foch et le palais de Chaillot.

A Nice, dans mon adolescence, j'ai vu sous les palmiers la villa Bashkirtseff dont le jardin tropical planté d'eucalyptus, de magnolias blancs, d'arbres de Judée roses, s'étendait de la promenade des Anglais jusqu'à la rue de France. Le souvenir de cet espace vert, clos de grilles, s'incarne aujourd'hui en un seul pin, au tronc duquel une plaque commémorative rappelle que le *Journal de Marie Bashkirtseff* fut commencé là, en janvier 1873... La ville de Nice, où une salle de musée lui est consacrée, a pris, cette année, l'initiative de célébrer son centenaire.

Ah ! que n'a-t-elle eu, vivante, la réconfortante certitude que de tels hommages seraient rendus à sa mémoire ! Son désespoir de mourir à vingt-quatre ans, « au seuil de tout », eût été moins cruel.

Un brûlant désir de gloire la consumait. Quelle gloire ? Elle n'avait pas le temps de choisir. A douze ans, Marie souhaitait épouser un prince, devenir une cantatrice illustre, un grand peintre, un écrivain célèbre. En fait elle a réussi à se survivre parce qu'elle tenait un journal intime, travail quotidien entrepris dès l'enfance et poursuivi sans défaillance jusqu'à l'agonie. On lit encore avec émotion ces mémoires où s'étalent avec impétuosité, puis avec tristesse, les impres-

— Portrait de Marie Bashkirtseff par elle-même. Ce tableau a reçu une balle. Un déséquilibré, amoureux de Marie Bashkirtseff qui l'avait plusieurs fois repoussé, ayant réussi en son absence à s'introduire dans l'atelier de la jeune fille, tira un coup de revolver sur son effigie.

sions d'une jeune fille merveilleusement douée. Marie s'exprime avec une naïve spontanéité, qui est l'art même. Elle devait à sa Russie natale le surprenant pouvoir d'évoquer des personnages qui sont ceux de Tchekhov ou de Tolstoï. Si nous possédions le journal de Natacha Rostow, exquise héroïne de *Guerre et Paix*, je crois qu'il ressemblerait beaucoup à celui de Marie Bashkirtseff.

I

L'enfant prodige n'avait plus que six mois à vivre quand elle rédigea, pour son *Journal*, une préface candide et déchirante :

« *A quoi bon mentir et poser? Oui, il est évident que j'ai le désir, sinon l'espoir de* rester *sur cette terre par quelque moyen que ce soit... Si je meurs jeune, je veux laisser publier mon journal... J'ai écrit très longtemps sans songer à être lue, et ensuite c'est justement parce que j'espère être lue que je suis absolument sincère... Quand je serai morte, on lira ma vie que je trouve, moi, très remarquable... C'est toujours curieux, la vie d'une femme... et je dis tout, tout, tout...* »

Sur quoi notre jeune mémorialiste se présente et remonte aux origines. Son aïeul paternel, le général Paul Gregorievitch Bashkirtseff, appartenait à la petite noblesse de province. Il était « brave, tenace, dur et même féroce ». Marie avait pour mère une Babanine, de souche tartare, dont la famille, très cultivée, lisait Byron, Pouchkine et Lermontov. Unie à un prodigue inconstant, la jeune femme de Constantin Bashkirtseff ne divorça pas, mais quitta ce mari volage pour rentrer chez ses parents. De ses deux brèves années de vie conjugale, elle rapportait un fils nommé Paul et la petite Marie qu'on appelait *Moussia*. La famille résidait habituellement à Tcherniakow, sur ses terres, au milieu de l'océan des blés ukrainiens qu'a décrit Balzac. Marie se souvenait avec ravissement de son enfance russe passée dans une grande maison de campagne, remplie de parents, d'amis, de serviteurs et d'institutrices. Selon l'usage du temps dans cette caste privilégiée, Marie eut *deux* institutrices, l'une française, l'autre russe.

Au mois de mai 1870, Marie ayant perdu sa grand-mère, toute la famille partit pour l'étranger. La caravane était nombreuse : Stepane Babanine, le patriarche ; Mme Bashkirtseff, mère de Marie ; Sophie Romanoff, née Babanine (sœur de la précédente) ; Paul Constantinovitch (douze ans), frère de Marie ; Dina Georgievna Babanine (treize ans), sa cousine ; des gouvernantes, des femmes de chambre et même un médecin, le docteur Walitzky, « Polonais sans patriotisme exagéré ».

On séjourna à Bade, puis à Genève. Marie qui, en ce temps-là, devait réciter en famille et à haute voix les prières du soir, avoue qu'elle y ajoutait, tout bas, sa petite oraison personnelle : « *Mon Dieu, faites que je n'aie jamais la petite vérole, que je sois jolie, que j'aie une belle*

voix, que je sois heureuse en ménage et que Maman vive longtemps !... »
Nice fut son paradis terrestre. C'est là qu'elle commença à tenir registre de ses pensées. Étonnant journal pour une petite fille de douze ans :

« *La Tante Sophie joue toujours ; les sons arrivent vers moi par intervalles et ils me pénètrent l'âme. Je n'apprends pas de leçons pour demain ; c'est la fête de Sophie. O mon Dieu ! donne-moi le duc de H... ! Je l'aimerai et je le rendrai heureux ; je ferai du bien aux pauvres. C'est un péché de croire qu'on peut acheter les grâces de Dieu avec les bonnes œuvres, mais je ne sais comment m'exprimer. J'aime le duc de H..., je ne puis lui dire que je l'aime et, si je le lui disais, il n'y ferait pas attention... Mon Dieu ! soulage ma peine, entends ma prière. Ta grâce est infinie ; ta miséricorde est si grande ; tu as fait tant de choses pour moi ! Cela me fait de la peine de ne pas le voir à la promenade...* »

Qui était le duc de H... ? William-Alexander-Stephen (1845-1895), douzième duc de Hamilton, premier pair d'Écosse, gardien héréditaire de Holyrood et (par sa mère, la princesse Marie de Bade) petit-fils d'un grand duc régnant. Moussia ne le connaissait pas. Ce haut et puissant seigneur ne se douta jamais de la passion qu'il avait inspirée à une enfant géniale. Amour désincarné, diffus et tout d'imagination. Marie se demandait comment elle pourrait arriver jusqu'au duc quand, soudain, elle eut une idée. Sa famille entière s'extasiait lorsqu'elle chantait *Santa Lucia*. C'était la solution idéale du problème.

« *Le mieux que j'aie à faire, c'est de me faire cantatrice. Si le Bon Dieu veut me conserver, fortifier et agrandir la voix, là je puis avoir le triomphe dont j'ai soif. Là je puis avoir la satisfaction d'être célèbre, connue, admirée. A rester comme je suis, j'ai peu d'espoir qu'il m'aime. Il ignore mon existence. Mais quand il me verra entourée de gloire !... Voilà ce que je rêve, voilà ma vie, voilà mon bonheur... Monseigneur le duc de Hamilton viendra se prosterner à mes pieds... Je suis extrêmement bien faite, comme une statue. J'ai d'assez beaux cheveux... Je suis honnête et jamais je ne donnerai un baiser à un autre homme que mon mari... Alors une vraie jeune fille, qu'il verra au plus haut point de la gloire que peut obtenir une femme, étant honnête et pure, cela l'étonnera. Il voudra m'avoir à tout prix et m'épousera...* »

Le ressort de ce caractère, c'est l'ambition. L'inaccessible duc de Hamilton n'est que le support auquel une enfant insatiable accroche son exaltation. Il entretient à Nice une maîtresse, Amélie Gioia, femme de mœurs légères mais d'une surprenante distinction. Marie observe de loin, avec curiosité, cette créature d'une autre espèce : « A la promenade, j'ai vu plusieurs fois Gioia, en noir. Elle est belle. Son entourage est parfait. Vraiment, on la prendrait pour une grande dame... O mon Dieu ! je meurs de douleur... Il ne pense pas plus à moi qu'à la neige de l'an dernier... » Pourtant Moussia, fillette avertie, cherche à se rassurer : elle sait que les courtisanes, compagnes temporaires, objets d'utilité publique, ne sont bonnes à prendre qu'en location. Elle sait aussi qu'un duc et pair du Royaume-Uni ne *peut pas* épouser une cocotte. La vierge sage invoque avec ferveur son Dieu

tout-puissant : un petit miracle, dont elle se croit digne, peut la rapprocher du duc. Mais que la Providence daigne intervenir le plus tôt possible ! « *Les mères* » (c'est-à-dire Mme Bashkirtseff et sa sœur Sophie Romanoff) ne parlent-elles pas de rentrer dans leur Sainte Russie ?

Chaque fois que le nom de Hamilton est prononcé devant Marie, elle rougit, baisse les yeux et s'enfuit. C'est vraiment Natacha. Puis, un jour, en lisant le *Galignani's Messenger*, elle apprend les fiançailles du duc. Irréparable catastrophe.

La nouvelle qu'annonce la presse de Londres est exacte. Le douzième duc de Hamilton (vingt-huit ans) va épouser lady Mary Montagu (dix-neuf ans), fille du septième duc de Manchester. Ce que les journaux ne disent pas, c'est que la duchesse douairière (née princesse de Bade), inquiète de voir son fils aîné vivre dans le péché, à Nice, et y cohabiter publiquement avec la Gioia, a remué ciel et terre pour mettre fin à ce scandale. Elle a provoqué l'intervention de son souverain gendre, le prince Albert de Monaco qui, de la principauté voisine, a fait pression sur William. Dûment chapitré par cet auguste beau-frère, Hamilton vient de rompre sa liaison et de consentir à son propre mariage. C'est le 10 décembre 1873 que, rentré dans ses foyers, le duc repenti prendra lady Mary pour femme.

Les fiançailles d'un étranger font, du *Journal* de Marie Bashkirtseff, un hymne au désespoir :

« *O charité divine ! qu'ai-je lu ? Mon Dieu ! qu'ai-je lu ?... Je me jette à genoux et je pleure. Maman entre et, pour qu'elle ne me voie pas ainsi, je feins d'aller voir si le thé est prêt. Et je dois prendre une leçon de latin ! O torture ! O supplice ! La jalousie me déchire, me rend enragée, folle !... Je ne peux pas penser à autre chose. Il ne* se *marie pas ; on* le *marie. Ce sont des machineries de sa mère... Tout ça pour un monsieur que j'ai vu une dizaine de fois, dans la rue ; que je ne connais pas et qui ne sait même pas que j'existe !...* »

Sept ans plus tard, Marie relira son journal d'octobre 1873 et écrira en marge : « *Relu tout cela en 1880 ; cela ne me fait plus rien.* » Une note qui pourrait être de Stendhal.

Le goût pour le chant durera un peu plus longtemps que l'amour pour le duc, mais pas beaucoup plus. Marie, folle de culture, éprouvera, en 1874, l'irrésistible besoin de s'instruire. Nous la verrons brûler d'une surhumaine ardeur intellectuelle. Semblable à une enfant perdue, mourante de faim, elle veut dévorer tous les fruits de l'arbre de la connaissance. C'est avec angoisse qu'elle s'écrie : « *J'ai treize ans déjà ! Si je perds mon temps, que deviendrai-je ?* » Elle gourmande ses professeurs, qui ne la font pas assez travailler. Elle apprend, en six mois, autant de latin que les élèves du lycée de Nice en trois ans. Outre le russe et le français, elle parle quatre langues vivantes. Elle lit les auteurs classiques : Homère, Virgile, Horace, La Bruyère. Dans La Rochefoucauld elle retrouve, non sans une légitime fierté,

quelques-unes des pensées qu'elle avait tenté de formuler dans son journal.

Marie ne veut pas être semblable à ces oies blanches, élevées au couvent dans l'ignorance des réalités ; pauvres sottes qui, dès leur premier bal, s'amourachent d'un coureur de dot ! Marie veut apprendre la vie en étudiant les romanciers et les poètes ; ceux-ci la rendront habile à juger les prétendants. Saura-t-elle plaire ? Est-elle jolie ? Oui, très jolie. Lucide observatrice, elle méprise le genre humain.

En 1876, la famille s'installe à Rome. « Vivre dans une autre ville que Nice, est-ce possible ? se demande Marie. Je suis ici comme une pauvre plante transplantée... » Mais très vite, elle est sensible aux beautés de l'antiquité. Puis elle prend des leçons de musique et de dessin, qui l'enchantent : « Aujourd'hui Facciotti m'a fait chanter toutes mes notes : j'ai *trois octaves*, moins deux notes. Il a été émerveillé... Je ne me sens pas de joie. »

Elle a quinze ans et déjà les Romains la traitent en femme. Un garçon dangereusement beau reste planté, cinq heures de suite, devant l'hôtel Bristol, pour voir sortir Marie et sa cousine Dina. C'est le neveu d'un prélat, le cardinal Antonelli, « pape de fait, ressort qui fait mouvoir toute la machine pontificale ». Des amis italiens disent à Mme Bashkirtseff que Pietro Antonelli, « léger, fou, plein d'esprit », s'est enfui de chez ses parents à dix-sept ans pour entrer dans l'armée. C'est une canaille, mais une gentille petite canaille.

Dans un bal travesti, au Capitole, Marie s'amuse à l'intriguer. Elle porte une robe de Worth, collante, à longue traîne. Sous son masque de velours noir et de dentelle, Pietro la reconnaît et s'attache à ses pas. Au bal masqué, tout le monde se tutoie.

— Tu as l'air d'un prêtre, dit Marie. Mon cher, tu es un ambitieux et tu aimeras qu'on te baise la pantoufle.

— Quelle adorable petite main ! s'écrie Pietro. Donne-moi une fleur.

Avant la fin de la soirée, Marie aura laissé voler la rose de son corsage et baiser sa main minuscule, gantée de blanc, un grand nombre de fois. « Alors la conversation change, écrit-elle. Nous parlons de saint Augustin et de l'abbé Prévost... Antonelli ne me plaît pas tout à fait, et pourtant... »

Après quelques jours, le « cardinalino » demande à Marie de l'épouser. Il est épris d'elle, mais craint que son projet de mariage ne soit combattu par les siens. Pietro est catholique romain ; Marie, schismatique orthodoxe. Cadet de famille, le jeune Antonelli est sans ressources et ses parents, eux-mêmes fort dépourvus, ne lui donnent point d'argent. En vérité, ni l'obstacle confessionnel, ni les difficultés économiques ne seraient insurmontables si Marie éprouvait un sentiment profond. Mais elle ne veut pas être dupe de son imagination : « Je cherche, je trouve, *j'invente* un homme, écrit-elle. J'aime à l'en-

tendre dire qu'il m'aime... Quand il sera bien entré dans ma tête ouverte à tous les vents, j'aurai des ennuis, peut-être des chagrins... » Pietro est agréable, inconsistant et chimérique. Pourtant Marie joue, pendant quelques mois, avec l'idée d'épouser son beau page. L'année suivante, dégrisée, elle écrira en marge du chapitre romain : « *Je ne pensais pas ce que j'écrivais d'Antonelli. Je l'embellissais, pour créer un roman...* »

Le roman se referma la veille du retour à Nice. Marie a décrit la scène avec humour. Antonelli étant venu passer la soirée à l'hôtel Bristol, pour prendre congé de la tante Sophie, Marie écrivit au crayon dans un livre : « *Partez à minuit. Je vous parlerai en bas* », et lui fit lire cette phrase avant de l'effacer soigneusement. A minuit, Pietro se leva et fit ses adieux à Mme Romanoff.

— Bonsoir, monsieur, lui dit Marie... Eh bien ! ma tante, nous partons demain de bonne heure ! Rentrez chez vous. Je vous enfermerai. Comme ça, vous ne m'empêcherez pas d'écrire et je me coucherai plus tôt...

— Tu le promets ?

— Certainement.

Après avoir enfermé sa tante, Marie descendit s'asseoir sur la dernière marche d'un petit escalier, au fond du couloir. C'est là que Pietro l'attendait. Il s'agenouilla, pour mieux faire sa cour, et dit mille folies. Quand il eut parlé suicide, enlèvement et fuite, Marie, tout effrayée, dut lui interdire de venir la rejoindre à Nice. Leur interminable discussion venait de se terminer par un baiser (le premier et le seul que Moussia eût laissé prendre) quand la voix courroucée de Mme Romanoff se fit entendre :

— Marie ! Marie ! criait d'en haut la tante Sophie. Il est deux heures... Il faut dormir.

— Mais je dors... Oui... Laissez-moi écrire.

— Couche-toi !

Pietro s'était caché sous l'escalier. Il vint reprendre sa place et continuer l'entretien interrompu. L'attendrissement fugitif de Marie ne venait-il pas de sceller leurs fiançailles ?

— Parlons de l'avenir, dit Pietro. Où vivrons-nous ? Aimez-vous Rome ?

— Oui.

— Alors nous vivrons à Rome... Nous y achèterons une petite maison.

— J'aimerais mieux une *grande* maison, dit Marie.

— Eh bien ! soit : une grande maison...

Le duo repris à l'unisson, se prolongea. Mme Romanoff, voyant toujours de la lumière chez sa nièce, perdit patience :

— Il est quatre heures du matin ! cria la tante Sophie. C'est affreux ! Tu mourras en veillant si tard.

— Vous entendez ? dit Marie à Pietro... Il est temps de partir.

Une bien jolie scène de comédie italienne. « *Nous nous sommes embrassés*, écrit Marie, *et je me suis enfuie sans me retourner... Je voudrais bien pourtant me rendre compte d'une chose : j'aime ou je n'aime pas tout à fait* ... » A cette question, la réponse est : quand on n'aime pas « *tout à fait* » on n'aime pas du tout. Rentrée à Nice, loin de ce jeune fou qui d'ailleurs ne donnera plus de ses nouvelles, elle s'analysera avec lucidité : « Eh bien ! non, ce n'est pas cela que je veux. »

La Providence arrangea les choses en obligeant Marie à partir pour la Russie. Son père, qu'elle n'avait pas vu depuis six ans, la réclamait. Elle fut d'abord très contrariée parce qu'elle eût voulu reprendre ses études, trop longtemps interrompues par le séjour en Italie. La brièveté de la jeunesse humaine était, chez elle, une idée fixe : « *La femme vit de seize à quarante ans. Je tremble à la pensée de pouvoir perdre un mois de ma vie.* » Mais, à y mieux réfléchir, elle comprit que voyager c'est s'instruire. Née en Russie, elle ne connaissait que l'Ukraine et la Crimée. Ce déplacement, imposé par l'autorité paternelle, lui ferait voir du pays. En particulier, elle souhaitait visiter quatre villes qui, tant par la richesse de leurs musées que par leur prestige historique étaient, à son avis, les hauts lieux de l'Europe. A l'aller, elle verrait Berlin, Saint-Pétersbourg et Moscou. Au retour, elle s'arrêterait à Vienne. Projet intelligent de petite fille savante.

Si jeune, elle se voyait chargée d'une mission délicate. Depuis que Mme Bashkirtseff s'était séparée (de fait, mais non judiciairement) d'un conjoint infidèle, Stepane Babanine pourvoyait à l'entretien de sa fille et de ses petits-enfants. Constantin Bashkirtseff, qu'aucun tribunal russe n'eût condamné à fournir aux exilés volontaires les moyens de vivre à l'étranger, s'abstenait de leur servir la moindre pension alimentaire. Mais l'avenir de Moussia, courtisée, recherchée en mariage, allait poser d'urgentes questions. Il s'agissait d'obtenir du *barine* de Gavronski, Pavlovsk et autres lieux, qu'il vendît un village ou fît couper une forêt pour doter sa fille.

Elle partit le 27 juillet 1876, escortée de l'inévitable tante Sophie, d'une femme de chambre italienne (Amalia) et d'un négrillon en livrée (Fortuné, dit Chocolat) auquel, pendant le trajet, elle enseigna l'Histoire romaine et l'Histoire de France. Le retour à la patrie excita son enthousiasme :

« *Ici tout est russe : l'architecture, les wagons, les maisons ; le paysan qui, sur le rebord de la route, regarde passer le train ; le petit pont en bois jeté à travers une espèce de rivière ; la boue sur le chemin, tout est russe ; tout est cordial, simple, religieux, loyal...* »

Elle avait complètement oublié son père et c'est avec « une noble lenteur » qu'elle se jeta dans les bras de cet inconnu. Très sensible à la beauté des femmes, il fut enchanté d'elle. A quarante-trois ans,

Constantin était un géant athlétique, débonnaire et jovial. Marie lui en voulait d'être arrivé en retard à la gare pour l'accueillir.

— Comme tu es grande ! lui dit-il. Je ne m'y attendais pas... Et jolie !

— Avez-vous reçu ma lettre ?

— Non, mais je viens de recevoir le télégramme et je suis accouru. J'espérais arriver pour le train. Je suis tout en poussière. Pour venir plus vite, je suis monté dans la troïka.

— Pas même en voiture ? Et je vous avais écrit une si jolie lettre !... Je suis exigeante, mon père : on me sert.

— Ah ! ça n'ira pas de la sorte avec moi... Je suis capricieux comme un diable.

— Et moi comme deux... Mon père, c'est à prendre ou à laisser.

— Pourquoi me traiter de *mon père ?* Je suis un homme jeune, un bon vivant.

Deux cousins germains de Moussia, fils de la princesse Natalie Eristoff (née Bashkirtseff) se tenaient dans la pièce voisine. Constantin les fit entrer pour les présenter à la voyageuse :

— Hein ? leur dit-il avec fierté... Comme elle est grande !

« *Mon genitor est ravi, écrit Marie ; ma taille l'enchante... On m'attendait avec une immense curiosité. [A Gavronski], un intendant et d'autres vinrent me féliciter de mon heureuse arrivée... Je change de logement, de parents, de connaissances, sans le moindre étonnement... Les bâtiments sont tenus parfaitement, le jardin soigné. La maison a été refaite et remeublée cet hiver. On mène grand train. Du champagne à déjeuner... Des portraits d'ancêtres, des preuves d'ancienneté qui me sont très agréables. De beaux bronzes, des porcelaines de Sèvres, de Saxe. En vérité, je ne m'attendais pas à cela ici.* »

Bashkirtseff s'exprimait en mari inconsolable, abandonné par sa femme. Il accusait ses beaux-parents d'avoir fait son malheur.

« *Ce matin, écrit Marie, nous avons eu une escarmouche. En voiture, mon père s'est permis d'insulter les Babanine, au nom de son bonheur perdu... Je lui dis durement de laisser les morts dans leur tombeau :*

» — *Taisez-vous, mon père... Vous n'avez rien à faire avec les Babanine. Mêlez-vous des affaires de* votre femme *et de* vos enfants. *Quant aux autres, n'en parlez pas, comme je ne parle pas de vos parents à vous. Appréciez mon savoir-vivre et faites-en autant.*

» — *Comment peux-tu me dire de pareilles choses ?*

» — *Je les dis. Je les répète... Je regrette d'être ici.* »

Grand dignitaire en sa province, Constantin Bashkirtseff y est « maréchal de la noblesse ». Marie écrit, avec une condescendance ironique : « A Poltava, mon père est roi, mais quel affreux royaume ! » Elle prend un plaisir extrême à l'éblouir par son élégance : « Je suis loin de regretter d'avoir apporté trente robes ; mon père doit être pris par la vanité. » Ce somptueux trousseau est bientôt jugé insuffisant ; trois mois après son arrivée en Russie, Moussia note : « J'ai reçu des

robes de Paris. » Elle s'amuse à mesurer l'étendue de son pouvoir sur le *genitor*.

Ce père, trop jeune, est insupportable mais Marie, encore mineure, dépend de lui. Elle sait aussi que, pour raisons de bienséance, Mme Bashkirtseff souhaite raccommoder son ménage brisé. A Paris, où maintenant la caravane planterait volontiers sa tente, une femme séparée de son mari se voit mise au ban de la société bien pensante. Constantin ne l'ignore pas. Cette Moussia, qui prend sur lui un réel ascendant, atteindra bientôt l'âge auquel toute jeune fille civilisée doit faire ses débuts dans le monde. Un jour, elle l'entend avec surprise demander « combien coûterait, à Nice, un grand appartement ou une villa, pour y donner des fêtes » ?

— Tu sais, dit-il, que si je venais là-bas et si je m'y installais pendant un hiver, ta position serait tout autre.

— Eh bien ! quand je repartirai pour l'étranger, vous viendrez avec moi.

Mais, avant de prendre le train pour Vienne, elle tient à faire, avec son frère Paul, un pèlerinage à Tcherniakow : « Je n'ai pas eu d'enfance, dit-elle, mais la maison où j'ai vécu toute petite m'est sympathique... Là je connais tout le monde et toutes choses. Les serviteurs, vieillis à notre service de pères en fils, s'étonnent de me voir si grande... » A Tcherniakow, fief ancestral des Babanine, la maison est occupée par un vieux couple : l'oncle Alexandre et la tante Nadine. Marie, excellente amazone, monte à cheval. Le soir, elle fait de la musique et porte, avec un évident plaisir, ses jolies toilettes de Paris : « Ma robe *Agrippine* a un grand succès, écrit-elle. J'ai chanté... Pourquoi écrire ? Pourquoi chanter ? Je dois ennuyer les gens à périr. »

Marie fait l'inventaire du « vieux nid ». Dans la bibliothèque de Stepane Babanine, elle choisit quelques livres que son grand-père (frappé de paralysie en France, à la suite d'une attaque, et désormais intransportable) sera content de revoir. Puis elle décroche les icônes de son ancienne chambre d'enfant, pieuses images rehaussées d'or dont elle veut faire les ornements de son atelier. « Une fois en train, j'aurais voulu *tout* emporter, avoue-t-elle, mais l'oncle Alexandre semblait mécontent. »

Bashkirtseff, furieux de voir Marie s'attarder en milieu Babanine, lui écrit lettres sur lettres et exige qu'elle le rejoigne. « C'est crevant, la Russie, telle que les circonstances me la font, note Moussia avec impertinence. Mon père m'appelle télégraphiquement... Il est probable que je ne reverrai plus Tcherniakow... »

Naturellement, elle a fait en Russie d'innombrables conquêtes ; naturellement aussi, elle est restée indifférente aux passions inspirées par sa coquetterie. Quand, suivie d'un père asservi, elle monte en wagon-lit, son départ pour Vienne est un triomphe. A Paris, le

18 novembre, Moussia réconcilie ses parents au Grand Hôtel : « Je n'ai jamais été aussi embarrassée, écrit-elle. Papa *et* Maman ! Je ne savais où me mettre... Nous sommes sortis : ma mère, mon père, moi et Dina. On dîna ensemble et on alla au théâtre... » Pendant une semaine entière, Mme Bashkirtseff essaiera de convaincre son époux qu'une fille trop belle a besoin d'un chaperon mâle. Peines d'amour maternel perdues ! Un maréchal de la noblesse aime mieux être le premier à Poltava que le dernier touriste venu à Paris. Bref c'est avec soulagement que Marie s'écriera : « Mon père est parti ! Je respire enfin, pour la première fois depuis quatre mois. »

Enrouée, souffrante, elle perd sa voix divine. Le docteur Fauvel diagnostique une laryngite chronique. Il voudrait qu'elle suivît « un traitement énergique », mais elle ne pense qu'à renouveler sa garde-robe. L'enfant gâtée court chez le bon faiseur ; de là, chez la modiste en renom ; puis, tout de neuf habillée, regagne Nice. *1er décembre 1876 :* « Hier, nous avons quitté Paris. Maman, avec ses trente-six paquets, me réduisait au désespoir. Ses cris, ses alarmes, ses boîtes sont d'une bourgeoisie écœurante. » Et Marie définit rageusement son genre de vie : « Emballer, déballer, essayer, acheter, voyager. Et c'est toujours ainsi !... »

Hélas ! le temps fuit, irremplaçable... En 1877, la caravane se déplace encore de Nice à Rome, de Rome à Naples, de Naples à Florence, puis c'est le retour à Nice. Marie a l'impression de gâcher les dons que la nature lui a prodigués. « On a trop peu de deux yeux ! » soupire-t-elle. Lecture et dessin lui fatiguent la vue ; le soir, quand vient l'heure d'écrire son journal intime, elle tombe de sommeil. « Comme je me souviendrais avec bonheur de ces journées d'étude et d'art, si je faisais ainsi toute l'année ! Mais travailler un jour, une semaine, par hasard... Je tâche de me calmer en pensant que, cet hiver, je me mettrai au travail. Presque dix-sept ans et qu'ai-je fait ? Rien. Cela m'anéantit... » Pour se consoler elle cherche, parmi les hommes illustres, ceux dont la vocation fut enrayée ou la célébrité posthume.

A dix-sept ans, Marie se sent *vieille*. Sans doute est-elle déjà malade sans le savoir. Quand des cures thermales lui sont prescrites, ses mères la traînent de Schlangenbad en Wiesbaden. Alors, dans un sursaut de révolte, elle prend la ferme résolution d'interrompre cette course hallucinante qui ne la mène à rien. C'est un ordre impérieux qu'elle se donne : « Je suis décidée à rester à Paris, où j'étudierai... Ce n'est pas une décision éphémère, comme tant d'autres, mais définitive... » Kant, Épictète et Spinoza deviennent les maîtres de sa pensée.

Prématurément dégoûtée de tout, elle pleure sa voix perdue et sa vie saccagée. A treize ans, elle courait après le duc de Hamilton ; à quinze, après le « cardinalino ». En quoi ces folles amourettes ont-elles fait son bonheur ? « Et moi qui voulais avaler le monde ! » dit-elle tristement.

*
* *

Donc elle veut s'installer à Paris-capitale, pour mieux s'orienter. Le chant, avec cette affection chronique des voix respiratoires, il ne peut plus en être question. Reste la peinture, espoir suprême. Marie s'inscrit à l'Académie Julian, passage des Panoramas, pour y prendre séance un mercredi (son jour favorable) et elle choisit le *mercredi* 3 octobre, parce qu'elle croit bénéfiques certains nombres impairs. Le jeudi 4 lui eût été néfaste. Pour être philosophe, on n'en est pas moins fétichiste.

La journée passe vite chez Julian, dont les élèves dessinent de huit heures à midi, puis d'une heure à cinq. Mais l'apaisement est lent à venir. Marie n'est pas certaine d'avoir trouvé sa voie. « Que faire? Que désirer? écrit-elle dans un lancinant besoin d'y voir clair. Être millionnaire? Retrouver ma voix? Obtenir le Prix de Rome en me présentant sous un nom d'homme? Épouser Napoléon IV?... *Je désire le prompt retour de ma voix...* » Hélas! elle ne chantera plus jamais.

Julian, qui passe pour sévère, examine son travail : une tête et une académie d'homme nu :

— Vous avez fait ça seule? demande-t-il.

— Oui, monsieur, répond Marie toute rougissante.

— Eh bien! je suis content de vous, très content... Si cela continue, dans trois mois vos dessins pourront être présentés au Salon.

Vers ce temps-là Marie, traversant un jour les Champs-Élysées, voit passer en voiture « un gros Anglais très rouge ». C'est le duc de Hamilton. *Sic transit gloria Ducis.*

Le samedi suivant, Tony Robert-Fleury, peintre alors fameux qui a l'État pour client principal, vient inspecter l'Académie Julian :

— Où avez-vous dessiné avant? demande-t-il à Marie.

— J'ai pris trente-deux leçons pour m'amuser, comme une petite fille... C'est tout. Je ne suis ici que depuis dix jours.

— Ce n'est pas possible!

— Je vous en donne ma parole d'honneur.

— Eh bien! vous avez des dispositions tout à fait extraordinaires. Je vous conseille de persévérer.

Cette attention particulière du maître excita de sombres jalousies. L'élève-vedette de l'atelier était une Zurichoise de vingt ans, Louise Breslau, qui avait du métier. Mais Marie ne désespérait pas de l'égaler. Après six semaines d'un travail acharné, quotidien, mécanique, elle osa prendre part à un concours jugé par trois peintres célèbres. Julian lui dit : « Vous pouvez être mal placée, parce que vous luttez contre des filles qui ont trois ou quatre ans d'atelier, mais ce que vous faites est phénoménal... » En fait si, comme il fallait s'y attendre, la médaille fut attribuée à Madeleine del Sarte, Marie se vit classée sixième. Tout le monde vint la féliciter. C'était un charmant succès.

Moussia eût alors éprouvé quelque euphorie si elle n'avait pas su que « le mariage est la seule carrière ouverte aux femmes » et que la réussite ne vaut pas le bonheur. Dévorée d'impatience, ivre d'espoir, elle vivait en réalité dans l'attente nostalgique de la passion.

Au sortir de l'enfance, elle s'était fabriqué un Prince Charmant auquel son imagination avait donné le nom et prêté les traits de Hamilton. Puis Antonelli était venu, avec ses manières félines et sa gracieuse hypocrisie, lui donner le premier baiser de sa vie, dans un escalier dérobé. Après cela, d'aimables cousins russes (étoiles filantes dans un système lunaire aux astres changeants, personnages de légende cosmopolite) avaient courtisé leur cousine Maria Constantinovna, sans réussir à la fixer. Notre-Dame du Sleeping-Car s'était enfuie.

Il lui restait à faire l'apprentissage du pire. De dix-huit à vingt-quatre ans, Marie Bashkirtseff va souffrir et enfin se dépasser. Tout est vanité, fors l'amour. L'histoire de son cœur sera celle d'une tentative de rédemption par l'art et d'une mort prématurée. Chacun fait son salut éternel comme il le peut.

II

Quand Mme Bashkirtseff, respectueuse du testament de sa fille, décida de faire paraître le *Journal* en librairie, elle chargea le romancier André Theuriet d'étudier le texte manuscrit et d'en préparer une version expurgée, bonne à tirer après coupures. Il s'agissait de supprimer toute allusion à l'échec sentimental qui avait fait le désespoir de Marie.

Nous savons aujourd'hui que Paul Granier de Cassagnac (1843-1904) fut son plus grand et, en vérité, son unique amour. Or, il est totalement absent des deux volumes qui, publiés en 1887, eurent un tel succès qu'ils allèrent de réimpression en réimpression. La Marie Bashkirtseff légendaire est une héroïne d'André Theuriet. La Marie des *Cahiers intimes*, restés inédits pendant quarante ans, ne fut révélée que par les travaux et recherches d'un érudit niçois. Aux quatre tomes que M. Pierre Borel fit imprimer en 1925 [1], nous devons la tardive connaissance de celle que Maurice Barrès appelait : *Notre-Dame qui n'êtes jamais satisfaite.*

Mme Bashkirtseff ne supportait pas l'idée que Marie eût été secrètement éprise d'un bellâtre qui, après lui avoir fait la cour, s'était montré moins sensible aux valeurs spirituelles qu'aux biens terrestres d'une demoiselle Julia Acard. Entre la fille sublime et le parti avan-

1. L'année suivante, il y ajouta les *Confessions* et le *Dernier Voyage de Marie Bashkirtseff* fut tiré à 208 exemplaires hors commerce en 1928, dans la collection des « Amis d'Edouard ». Ces textes, tous épuisés, sont devenus introuvables en librairie, tandis que le *Journal* (version Theuriet) a reparu chez Fasquelle, en 1955.

tageux, Cassagnac n'avait pas hésité. Marie lui plaisait, certes, mais Julia présentait de solides avantages mobiliers et immobiliers. A la vaporeuse fée des steppes, il avait préféré la bourgeoise richement dotée.

Dans la France du XIXe siècle, aucun mariage n'était conclu sans que chacun des deux « partis » en cause ne fît prendre des renseignements sur le parti adverse. Or, sur le marché matrimonial, Marie Bashkirtseff présentait deux tares évidentes : ressources incertaines et santé déplorable. N'oublions pas qu'elle allait mourir, tuberculeuse, à vingt-quatre ans.

La fortune Bashkirtseff avait son assiette en Petite-Russie et, les envois de fonds n'étant jamais faits avec régularité, il arrivait à ces dames de manquer d'argent. Le *Journal* fourmille d'allusions aux « mandats qui n'arrivent pas » et aux démarches affolées de la tante Romanoff, obligée d'engager ses diamants pour régler les gages des domestiques. Luxe et désordre ; factures impayées ; vie de bohème ; adresses changeantes ; tout cela formait un mélange typiquement slave. Une fortune en terres, à l'étranger, n'apporte pas les sécurités matérielles dont Cassagnac, député bonapartiste du Gers, était avide. Après « un petit flirt » avec Marie, il demanda la main de Julia et l'obtint.

Quel homme était ce Cassagnac ? Un Don Juan à la mode. Un parlementaire assez médiocre. Un fougueux journaliste. L'escrime était son fort. Pour des raisons tantôt politiques, tantôt privées, il se battait au sabre plusieurs fois par an. A l'époque où Marie écrit dans son journal : « *Je crois que P. C. sera la grande passion de ma vie* », il totalise seize duels. Sous le Second Empire, il s'était proclamé : le Mousquetaire de l'Impératrice. Sous la Troisième République, il était devenu l'amant de la Castiglione. Beau cavalier, il plaisait aux femmes et s'était fait une réputation de séducteur irrésistible. C'est probablement le seul homme qui ait réussi à se faire aimer à la folie par « la divine comtesse ». Rédacteur en chef du journal *Le Pays*, il l'appelait : *Ma Payse*. Leur liaison orageuse dura plusieurs années. La ci-devant « dame de cœur de l'Europe » avait pris coutume d'asservir les hommes. Conscient de son pouvoir sur elle, Cassagnac traita cette orgueilleuse avec désinvolture, puis avec dureté. En 1874, il l'abandonna.

Bretteur, polémiste et dandy, Cassagnac avait, en amour, des goûts cosmopolites, puisque (si l'on en croit la jalouse Marie) « *une Suédoise, une Polonaise, une Chinoise, une Hollandaise* » succédèrent à l'Italienne Virginia de Castiglione. Ce qui est certain, c'est qu'à l'époque où elle-même fut attirée vers lui, Cassagnac était l'amant d'une femme mariée, « *la Hongroise* ».

Paul et Marie se rencontrèrent dans le monde quand la famille Bashkirtseff, après un nouveau voyage de six mois en Italie (Rome, Naples et Florence), décida de se fixer à Paris. Marie avait choisi la

peinture. Ne voulant pas être qualifiée d'*amateur*, elle se promettait de travailler sérieusement, en atelier, sous la tutelle des meilleurs maîtres, comme un « rapin » de métier.

Il fallait élire un domicile. En 1877, les appartements vides et les maisons à louer ne manquaient pas, mais « les mères » se montraient difficiles et les deux jeunes filles étaient capricieuses. Leur exigeante tribu prit l'habitude ruineuse du déménagement perpétuel. En sept ans, que d'adresses successives ! 27, boulevard Haussmann ; 71, avenue des Champs-Élysées ; 67, avenue de l'Alma ; 34, avenue Montaigne ; et enfin le joli hôtel de la rue Ampère, n° 30, qui sera la maison mortuaire de Marie.

Madame mère prit bientôt l'habitude de donner un dîner hebdomadaire suivi d'une réception, pour attirer, comme elle disait, « les célébrités, le monde connu ». Ne fallait-il pas que Marie tînt un salon digne de sa gloire naissante ? Paul de Cassagnac fut invité à ce que les hôtesses ukrainiennes appelaient « nos petits samedis ».

1er janvier 1878 : « *J'ai rarement ou, pour mieux dire, jamais commencé si bien l'année ! Le matin, j'ai dessiné. Après-midi, nous sommes allés nous promener à pied dans les Champs-Elysées (moi, Dina et mon frère)... Nous rentrons et* qui *est-ce que je trouve chez nous? Paul de Cassagnac ! Il dit qu'après avoir déjeuné chez ses parents, il est venu chez* ses meilleurs amis ! *nous !*

» *Il est resté longtemps et j'ai trouvé que c'était encore trop peu. Il a eu quelques mots drôles. Par exemple il a dit que, dans les conversations, je suis* « absolument comme une lunatique qui se lève la nuit et marche sur les rebords des toits, sans se douter à quelle hauteur elle se trouve ». *C'est vrai.*

» *J'ai... NOUS avons été charmants.* »

6 janvier 1878 : « *Paul* [*Bashkirtseff*] *est allé porter à Popaul* [*de Cassagnac*] *sa carte de visite. J'ai ajouté, de ma main :* et sa sœur, *puis l'adresse.* »

Une coïncidence de prénoms entre le frère de Marie et l'homme de ses pensées vaut à P. C. (jusqu'au départ de P. B. pour la Russie où son père le rappelle) le ridicule sobriquet de *Popaul*.

La fatuité de Cassagnac, qui faisait volontiers étalage de ses bonnes fortunes, agaçait Dina Babanine (cousine de Marie) et trois Anglaises de leurs amies. Pour faire « une blague » au bourreau des cœurs, elles décidèrent de lui écrire, sous le couvert de l'anonymat, une lettre collective à laquelle il serait prié de répondre par la voie des petites annonces du *Figaro*. Quel que fût le résultat de cette plaisanterie, il serait amusant de voir jusqu'où l'on peut aller trop loin. Pour ne pas se trahir, Marie dut prendre part au tour qui allait être joué à l'objet de sa tendresse, mais, mécontente d'elle-même, Moussia était toute triste. Dans une chambre voisine du salon où des évaporées prenaient plaisir à faire leur farce, le docteur Walitzky se mourait ! C'était le médecin particulier qui, depuis huit ans, accompagnait en tous lieux la caravane itinérante. Marie l'aimait beaucoup ; elle avait du chagrin ; pourtant elle se réjouissait d'aller, avec son frère et Cassagnac, assister à une séance du Parlement.

Le 12 janvier 1878, la confession haletante de Marie illumine les multiples facettes de cet esprit brillant qui, comme un diamant noir, émet de sombres clartés entre deux feux de joie. Il est intéressant de rapprocher les extraits choisis par Theuriet, pour l'édition de 1887, d'un fragment complémentaire qui, daté du même jour, ne fut publié qu'en 1925. La confrontation du texte auquel Mme Bashkirtseff donna son *imprimatur* avec les pages condamnées, dont elle exigea l'omission, montre exactement dans quelle mesure le saisissant portrait de Marie par elle-même fut retouché. A l'image douloureuse d'une créature de chair, que ronge un amour dédaigné, la forme pétrifiée d'une sainte de portail fut arbitrairement substituée.

Texte présenté par Theuriet : « 12 janvier. — *Walitzky est mort cette nuit... Peut-être était-ce la première fois de ma vie que j'ai versé des larmes exemptes d'égoïsme et de colère?... Walitzky est mort! C'est une perte irréparable. On ne se fera jamais à l'idée qu'il puisse exister, dans la vie réelle, un pareil caractère. C'était un être inoffensif, entièrement bon. Attaché comme un chien à toute notre famille. Oh! mon Dieu, oui. On voit des gens comme ça dans les livres...* »

Texte complémentaire, publié par M. Pierre Borel : « Samedi 12 janvier 1878. — *Je mets une robe noire, des manchettes de guipure et un ravissant feutre gris. Pauvre Walitzky!... J'étais assez endormie avant l'arrivée de Cassagnac... Il sait déjà la mort de Walitzky, mais nous n'en disons que quelques mots. Comme il est païen et moi une fille sans cœur, nous changeons de conversation. Seule avec les deux Paul, je me sentais le droit de dire des bêtises... C'est un péché. Comme je me suis amusée!... Et dire que j'écris toutes ces choses quand Walitzky est en bas, dans sa chambre, et* mort!... »

Paul badine avec l'amour. Il convertit Marie au bonapartisme. Elle commande, pour lui plaire, des robes innombrables chez Laferrière, Worth et Doucet, qui sont les hauts couturiers de l'époque. Il la taquine et veut absolument lire le mystérieux journal intime qu'elle tient sous clef, dans un coffret gainé de cuir blanc. Elle dépérit et sa voix splendide s'est tue. Quel jeu cruel joue Cassagnac? Il baise goulûment la main de Marie, mais se garde bien d'aller demander cette main, si petite, à Mme Bashkirtseff. Inquiète, Moussia veut faire quelques pas en arrière et se dérober au fatal envoûtement.

15 janvier 1878 : « *Je ne suis pas allée hier à la messe pour le repos de l'âme de Napoléon III... On a rendu hommage, à l'homme et au parti, d'une façon si saisissante que je suis presque contente de n'y avoir pas été. J'en aurais été affolée!...* « Au moment, *dit le* Figaro, où M. de Cassagnac descendait les marches du temple, la majeure partie des assistants s'est découverte. Il y avait là près de cinq mille personnes... » *Je suis énervée, chagrinée, ennuyée...* »

Quelques jours plus tard, Cassagnac dîne chez les Bashkirtseff :

« *A sept heures, Popaul est arrivé avec désinvolture ; quelques instants après Berthe* [*Boyd*] *et sa sœur. Excepté Maman et ma tante, nous sommes toutes en blanc. Je suis jolie et habillée de façon à ne laisser dans l'ombre aucun de mes avantages physiques... Cassagnac a ouvert la boîte blanche et il a fallu livrer bataille pour l'empêcher de me lire : avoir les poignets chiffonnés, les mains baisées... Il y tenait, ou avait l'air d'y tenir.* »

Marie consacre ensuite la moitié d'un *Cahier intime* à deux épisodes du Carnaval 1878 qui eurent, sur le dénouement de l'histoire, une influence désastreuse. Ces chapitres de sa monographie pourraient être intitulés : *La Garçonnière* et *Le Bal de l'Opéra*. Les amies anglaises de Marie (deux filles de son âge, les sœurs Boyd, et une jeune mariée en vacances conjugales, Mrs York) continuaient à correspondre avec Cassagnac qui leur répondait, poste restante. Ces effrontées osèrent proposer à Popaul d'aller passer une soirée chez lui, à la condition qu'il promît de ne pas leur arracher les masques sous lesquels cinq visages fripons seraient dissimulés. Quand le jour et l'heure du rendez-vous eurent été fixés, elles firent le menu d'une collation sans alcool : « un thé soigné, des pralines de chez Siraudin, des oranges en tranches glacées et des bonbons de chez Boissier ».

Moussia et Dina prirent part à l'expédition. Comme il fallait s'y attendre, les intruses furent identifiées quand la plus hardie des cinq, B. B. [Berthe Boyd], ôta son loup de velours. Un obscur sentiment de malaise empêcha Marie de s'amuser autant que ses futiles compagnes. Très gênée, elle laissa échapper un flot de paroles maladroites et, tout de suite, regretta ce qu'elle avait dit. Cassagnac était surpris et choqué de la voir chez lui, en pleine nuit. Elle-même se jugeait complice d'une violation de domicile tout à fait contraire aux usages du monde. Bref elle rapporta de ce souper l'affligeante certitude d'avoir commis une erreur — ce qui, d'ailleurs, ne l'empêcha pas de pécher, une deuxième fois, contre la bienséance et les idées reçues.

Cassagnac, chef d'un parti politique et joli garçon par surcroît, devait remporter un succès flatteur s'il se présentait, à visage découvert, au bal de l'Opéra. Marie voulut absolument être de la fête. A l'insu de sa mère, avec l'aide d'une soubrette complaisante, elle mit un domino et se fit conduire à l'Opéra par un ami de Cassagnac : le capitaine de frégate Antoine Blanc. Ils y retrouvèrent naturellement les trois Anglaises écervelées. Popaul, traînant tous les cœurs après soi, se promenait dans les couloirs, suivi d'un essaim de femmes excitées. Il finit par être obligé de se barricader dans une loge, pour fuir le peuple de ses admiratrices.

Marie Bashkirtseff s'était sagement abstenue de l'intriguer, mais Blanc raconta qu'une jeune fille du monde, amoureuse de Cassagnac, l'avait traîné, lui simple comparse, au bal de l'Opéra pour y apercevoir l'objet de sa passion. La liberté d'allures n'était alors tolérée qu'après le mariage. Imagine-t-on une fille de dix-huit ans, cette Marie parfaitement chaste et fière de sa virginité, s'aventurant au bras d'un officier de marine, dans un bal public ? Mesure-t-on l'inconséquence des sœurs Boyd, Anglaises bien nées, en rupture d'austérité victorienne, venues là s'égarer parmi les demi-mondaines et tout heureuses d'intriguer (sous leurs dominos vénitiens) les petits commerçants du Sentier ?... A cette époque et dans leur caste, cela paraît inconcevable. De telles

excentricités devaient coûter, à l'imprudente Moussia, le respect et l'estime de l'homme qu'elle souhaitait épouser.

Pour être libertin, on n'en est pas moins timoré lorsqu'il s'agit de prendre une femme légitime et de lui faire porter, sa vie durant, un nom honorable. Si ce n'est au bal de l'Opéra, c'est dans la garçonnière envahie par cinq folles masquées que Marie Bashkirtseff fut mise en jugement et reconnue *inépousable*.

Quand les résultats du concours furent enfin proclamés, Marie s'attendait à recevoir la médaille ou à être classée parmi les toutes dernières. Elle ne connut ni cet excès d'honneur, ni cette indignité et nota rageusement : « Je suis restée à la même place qu'il y a deux mois. Par conséquent, c'est un four... Si je n'ai pas monté, c'est la faute à Cassagnac !... » Deux jours plus tard, Marie avouera : « *Il m'empêche de travailler.* »

Moussia, jeune fille russe, est superstitieuse. En toute glace cassée, elle voit un funeste présage et fait remonter l'origine de sa maladie à la chute d'un miroir fendu. Elle croit aussi que certaines robes lui portent malheur et les donne à sa femme de chambre, pour conjurer le mauvais sort. Elle se fait dire la bonne aventure par des pythonisses de salon et va consulter « le Mage Alexis » dont raffolent beaucoup de Parisiennes crédules. Celui-ci déclare que « *l'homme brun, très beau,* auquel pense sa cliente, *est amoureux d'elle mais qu'il ne veut pas l'épouser, parce qu'elle lui fait peur* ». Alors Marie, bouleversée, passe à l'indiscrétion. Paul a un confident intime : Antoine Blanc. Moussia le harcèle de questions. Elle veut *savoir :*

— Je suis mécontente de Cassagnac, dit-elle. J'ai fait trop de frais et il ne me rend pas ma monnaie.

Sur quoi Blanc répond que Cassagnac, excédé de la Hongroise, veut rompre cette liaison pour fonder un foyer. L'*union idéale* serait, dit Blanc, celle de Paul avec Marie. « Union idéale ? écrit-elle après cet entretien. Non, car j'aurais si peur de lui que je ferais, de ma peau, un tapis pour ses pieds... »

Ce que Marie ne sait pas, c'est que Mme Adolphe de Cassagnac, mère de Paul, détourne celui-ci d'un projet de mariage qu'elle désapprouve. Aux yeux de cette grande bourgeoise xénophobe, les Bashkirtseff, mère et fille, sont des *métèques* et des *rastaquouères*. Marie ne possède rien, sinon des « espérances » aléatoires, et il n'est pas possible d'obtenir des renseignements sur les biens hypothétiques d'un père invisible. « Ah ! si j'étais riche ! soupire Moussia. Non, mais conçoit-on Cassagnac, ce grand homme, cherchant une dot ? Si cela arrivait, ce serait hideux, horrible ! »

Bientôt la rumeur publique fait entendre un autre son de cloche qui, naturellement, retentit dans le *Journal :*

« *Breslau parle souvent de Cassagnac à une espèce de journaliste, qui lui a dit hier :* « Cassagnac est fiancé à une jeune fille polonaise, qui n'a pas le sou. »

J'espère que Cassagnac ne me fera pas cette saleté. Une Polonaise! Et pauvre! Il faut donc qu'il l'aime... Et où l'aurait-il vue? J'ignore absolument son genre de vie... Il épouse une jeune fille pauvre et inconnue. Pourquoi n'est-ce pas moi? »

Autant en emporte le vent. La nouvelle ne fut pas confirmée. Peut-être le journaliste, mal informé, avait-il fait allusion à Marie Bashkirtseff elle-même? Une *Russe* de Poltava peut être confondue avec une *Polonaise*, et toute famille dont les factures restent impayées se voit qualifiée de besogneuse par les fournisseurs mécontents.

Le roman d'amour manqué se lit entre les lignes des *Cahiers intimes*. Cassagnac, d'abord assidu aux dîners hebdomadaires, cherche soudain à les espacer. Il se décommande, tantôt parce que sa sœur vient d'accoucher, tantôt pour aller dîner au palais de Castille, chez Isabelle II, reine d'Espagne en exil qui tient sa cour avenue Kléber.

Le recours à Dieu est, en pareil cas, une tentative de consolation : « Demain je vais communier, écrit Marie le 19 avril 1878. Eh bien! il me semble qu'en ce moment suprême, si je demandais quelque chose à Dieu, il me l'accorderait. » Le lendemain, elle avoue : « J'ai demandé au bon Dieu d'épouser Cassagnac. » Les événements vont se précipiter puisqu'à la date du 22 avril, il est écrit dans le Livre LXXIX :

« *Je trouve à la maison Blanc qui dit que Cassagnac épouse la fille de la baronne Achard* (sic)... *Elle n'a que vingt à trente mille francs de rente. Moi, j'en aurai de quarante à cinquante mille le jour du mariage! Mais, avant Blanc, Maman et Dina ont rencontré le grand homme qui leur a demandé à venir dîner ici jeudi... Serait-ce la gratification que j'attendais du ciel?...* »

Cassagnac ne veut ni épouser Marie, ni se brouiller avec elle. Les négociations préparatoires à un mariage de raison pure sont commencées mais, jusqu'aux fiançailles officielles, le prétendant reste un homme libre. Il s'invite à dîner, cavalièrement, chez les Bashkirtseff pour le 25 avril et, une heure avant le repas, fait savoir qu'il viendra en tenue de ville quoique, dans cette maison, habit noir et cravate blanche soient de rigueur. *Journal de Marie* : « J'ai perdu quelques illusions ce soir. J'ai découvert que Cassagnac ment. Mais Blanc s'est conduit comme une perle, disant du bien de moi et de façon adroite. » Puis elle confesse qu'elle pourrait « le plus naturellement du monde » mettre ses bras autour du cou de Paul et appuyer sa tête sur l'épaule du tribun. Si elle n'alla pas jusque-là, Marie voulut pourtant lui faire ses adieux en l'embrassant à la russe : « Mais, ajoute-t-elle pudiquement, j'ai à peine effleuré, et c'était la première fois, et devant Dina, et en Russie cela se fait très bien... »

Paul échappe à la Mal-Aimée. Il donne tant de contre-ordres et profite si peu des occasions de voir Marie que celle-ci pressent le pire. Le 6 mai, elle travaille toute la journée, prend un bain et voit arriver Blanc, messager du malheur : « Paul ne lui a rien dit, mais Blanc est convaincu qu'il va se marier. Chaque fois qu'on lui en parle, il a l'air ennuyé. L'origine de la famille Achard (*sic*) n'est pas aussi nette

qu'on l'aurait désiré. » Plus tard, il sera fait allusion à d'étranges et ténébreux mystères : « Blanc dit que le mariage se fera dans des conditions assez délicates et seulement au bout d'un certain temps. Il y a des complications, et le monsieur n'aime pas à en parler... Blanc dit aussi que Paul, très ennuyé de ces questions matrimoniales, ne reviendra plus nous voir !... »

Le fait est que Marie ne devait plus revoir Cassagnac de sa vie, sinon de loin, à la Chambre des Députés, perdu dans la foule des autres parlementaires.

Au temps de ces fiançailles « dont la seule nouvelle lui pénétra le cœur comme un stylet », Marie fit de touchants efforts d'héroïsme et chercha, dans Épictète, des leçons de fermeté stoïcienne. Dans son aumônière blanche, M. Pierre Borel a pourtant découvert le brouillon d'une humble lettre écrite à Cassagnac la veille du mariage, lettre qui sans doute ne fut jamais envoyée.

« *S'il est vrai*, dit la délaissée, *que vous ne faites qu'un mariage de raison, sachez qu'une femme plus riche que votre fiancée vous aime plus qu'aucune autre femme au monde... Alors pourquoi celle-ci, quand il y en a une plus jeune qui, sur un mot de vous, viendrait se coucher à vos pieds, soumise et dévouée?...* »

III

Marie Bashkirtseff ne se remit pas d'un tel choc. A partir du mariage de Paul, le ton du *Journal* change. C'est désormais une femme aigrie et dure qui le rédige. Elle prend en grippe Louise Breslau, sa camarade d'atelier, qui est en quelque sorte le major de la promotion tandis que Marie n'est que sa brillante seconde. Comme il fallait s'y attendre, Mme Paul de Cassagnac lui fait horreur. Pour décrire cette chétive et noiraude créature, elle a des mots féroces : « *Je sais qu'il trompe sa cuisinière maigre* », écrit-elle avec satisfaction. Nuit après nuit, elle rêve que Julia est morte et que Cassagnac lui revient, prêt à l'épouser.

L'inconcevable grossièreté avec laquelle Paul, sitôt fiancé, a rompu toutes relations mondaines avec les Bashkirtseff laisse Marie stupéfaite. Vaincue et trahie, elle veut au moins prendre soin de sa gloire. A partir du Livre LXX, il est écrit de sa main, en tête de chaque *Cahier intime* : « *Dubium*, *Illusio*, *Deceptio*, *Oppressio* GLORIAE CUPIDITATE... Doute, illusion, déception, oppression par l'avidité de la gloire. » C'est pour éblouir l'inconstant que Marie veut devenir un peintre célèbre.

— Quand vous vous sentirez supérieure à lui, il ne vous dominera plus, dit Julian qui, dans cette tragédie racinienne, tient l'emploi de confident.

— Est-ce que ce n'est pas l'idée d'avoir *son* portrait à faire qui m'a poussée à travailler ? soupire Marie.

Ivre de travail, elle peint dix heures par jour (souvent en plein air, par mauvais temps) et rentre épuisée, frissonnante. Ses rancunes sont tenaces et ses haines vigoureuses. Elle court après les récompenses pour triompher de Breslau. Son premier amour d'enfant déçue a laissé en elle des traces ineffaçables. Elle prend un plaisir mélancolique à noter : « Ce que j'ai désiré avec tant d'ardeur est à portée de ma main : un portrait du duc de Hamilton. Berthe a au moins dix de ses photographies dans son album... » Puis elle ajoute, avec une évidente satisfaction : « Il paraît que la jeune duchesse de Hamilton est, depuis deux ans, clouée à sa chaise-longue. »

Marie, ulcérée, fait des lectures sérieuses : Tite-Live, Plutarque, Stendhal et Michelet. Elle se sent étrangère sur la terre et Dieu seul la rassure. La récitation des psaumes comble ses insomnies. Mais, malgré ses élans religieux, le centre de sa vie est à l'atelier Julian. Apaiser l'hostilité des camarades, qui ne voient en sa vocation qu'un caprice d'enfant gâtée ; être autorisée à peindre après avoir dessiné ; être admise au Salon ; plus tard y mériter des mentions honorables et des médailles, voilà les buts qu'elle se propose. Ils peuvent sembler médiocres ; ce ne sont pas les aspirations des très grands artistes. Mais, avant de juger Marie, souvenons-nous que cette enfant prodige a dix-huit ans quand elle s'écrie : « Vivre caché, ne voir personne d'intéressant, ne pas pouvoir échanger une idée, ne pas connaître les hommes célèbres, voilà la mort, voilà l'Enfer ! » Sous la présidence de Jules Grévy, une froide peinture académique gardait son prestige ; le jury de la Société des Artistes Français était composé d'hommes puissants et respectés. Nous savons que Marie Bashkirtseff évoluera vers un émouvant amour de son art. S'adressant aux lecteurs futurs de son *Journal*, au public de 1960, à nous tous, elle dit :

« *J'espère que vous vous êtes aperçus du grand changement qui se fait en moi, petit à petit. Je suis devenue sérieuse et raisonnable. Je comprends des choses que je ne comprenais pas et dont je parlais sans conviction. J'ai saisi aujourd'hui, par exemple, que l'on peut avoir un grand sentiment pour une idée...* »

Ici naît la pure artiste. Marie commence même à avoir des goûts tout contraires à ceux de ses professeurs. Meissonier est le dieu de l'époque. Marie le qualifie de « *prestidigitateur* » ; elle voit en lui un technicien méticuleux du genre microscopique : « *Dès qu'il sort de ce format minuscule, dès que ses têtes ont plus d'un centimètre, cela devient dur et ordinaire.* » Elle raille avec humour les tableaux historiques de Paul Delaroche. Manet n'est pas du tout à la mode ; Marie l'admire infiniment.

Les médecins soignent sa tuberculose, mais il n'existe point de remèdes contre la passion. « *L'amour véritable est éternel, même lorsqu'il n'est pas partagé* », constate Moussia. Tout ce qui, dans ses *Cahiers intimes*, se rapporte à Paul marié rend un son déchirant.

27 mars 1881 : « *J'ai la tête remplie de Cassagnac. Est-ce extraordinaire?*

Il y a trois ans que je ne lui ai pas adressé la parole. Et je ne crois d'amour possible qu'en lui. Il a trente-sept ans. Je l'ai connu quand il en avait trente-deux et voilà cinq ans qu'il m'occupe, plus ou moins, toujours... Quand je l'ai connu, je ne me rendais compte ni de sa situation, ni de rien de politique ; tout cela était comme une révélation... Maintenant je me compose des histoires, les yeux fermés... »

16 avril 1881 : « *N'est-ce pas humiliant d'en revenir toujours à cet homme qui ne sait peut-être plus si j'existe, qui a mauvaise opinion de moi et que j'ai connu quand j'étais à moitié formée d'esprit, disant des maladresses, des folies?... Tout ça, tout ça, tout ça... Vous savez ce qu'il est pour moi et moi, je ne suis rien pour lui... C'est fou, c'est idiot, c'est crétin, c'est province, c'est concierge, c'est bourgeois, c'est vieille fille de s'accrocher ainsi à la mémoire d'un indifférent. C'est au milieu de Paris, avec la peinture en plein mouvement, que je suis la même idée depuis près de trois ans qu'il est marié !...* »

L'été suivant, Marie fait son avant-dernier séjour en Russie. Ni les distractions, ni les fatigues du voyage ne guérissent l'incurable obsession.

Poltava, 3 juillet 1881 : « *Est-ce donc possible que Cassagnac soit le vrai amour de ma vie? Voilà bien quatre ans que je n'ai pensé à un autre et surtout que je n'ai cessé de penser à lui...* » 25 août 1881 : « *J'ai, toute la nuit, rêvé de Cassagnac. Nous étions en société assez nombreuse, je ne sais chez qui. Je savais qu'il était marié, mais je savais qu'il m'aimait aussi. Et j'étais complètement heureuse. Il m'arrive souvent, en rêve, de nous aimer ainsi, de ressentir un bonheur incomparable, et cela sans rien de terrestre, pas même un baiser...* »

Après une fiévreuse saison à Biarritz, Marie visite l'Espagne. Elle y peint son meilleur tableau : *Le Forçat*, au bagne de Grenade. Mais l'idée fixe la suit en tous lieux.

Séville, 22 octobre 1881 : « *Je repense à Paul de Cassagnac. Je me demande s'il est possible que j'en sois occupée toute ma vie et que je ne sois pour lui que la petite fille qu'il a parfaitement oubliée... Pendant que je vis avec sa pensée, pendant que toutes mes actions, tous mes rêves se rapportent à lui, moi, je lui suis tout à fait étrangère. Ce monsieur avec qui je ne me suis jamais trouvée seule dix minutes de suite, est tellement entré dans ma vie fictive qu'il arriverait à l'instant, et m'appellerait* Marie, *que je trouverais cela tout simple... Je n'ai jamais vécu si intimement avec personne qu'avec lui, depuis que nous ne nous voyons plus. Son mariage ne se présente pas comme un obstacle. Je pense à lui, comme je pensais à ma médaille, dans l'impossible, le rêve, une sorte de ciel où tout se fait selon ma fantaisie, où j'épouse des rois, où je deviens veuve, où le jeune député du Gers m'aime à la folie...* »

Rentrée à Paris, elle y apprend que Popaul s'ennuie, entre sa femme laide et son fils nouveau-né. Elle voudrait qu'il fût presque vieux, et battu aux élections et trahi par des amis ingrats parce que de tels revers lui donneraient, à elle Marie, sa dernière chance de dévouement. Paul étant indissolublement lié à Julia, Marie ne saurait le perdre davantage ; mais en cas de malheur, peut-être accepterait-il qu'elle lui consacrât tout de même sa vie brisée? Faute de mieux, elle jouerait un rôle de consolatrice.

Dans ce touchant Cantique des Cantiques grince une seule note dis-

cordante. Au cours d'un débat parlementaire Marie, ayant de loin aperçu Cassagnac, a senti renaître ses regrets et exhalé sa douleur. Mais elle s'est ensuite maîtrisée. 11 *décembre* 1881 : « Le sentiment qu'avait réveillé la vue de Cassagnac, à la Chambre, il y a un mois, s'est affaibli... Le mari de la fille Acard (Julia) est rentré dans son nuage... »

Lentement, traîtreusement, la phtisie pulmonaire s'empare de Marie. Elle affirme, dix fois par jour, qu'elle veut mourir et refuse d'aller soigner une toux suspecte à Ems ou à Allevard ; mais, dans son journal secret, elle fait le point : « On pense : *je veux mourir*, et ce n'est pas vrai. C'est une façon de dire que la vie est horrible, mais on veut vivre quand même, surtout à mon âge... » De nos jours, la tuberculose n'est plus une maladie incurable. L'altitude, le pneumothorax, les antibiotiques font des miracles. Mais au XIXe siècle, une jeune fille « poitrinaire » était une condamnée en sursis que l'on envoyait, sans autre forme de traitement curatif, finir ses jours sur la Riviera. Quand, selon l'usage du temps, les médecins ordonnent à Marie de partir pour Nice, elle leur désobéit. L'atelier l'attache au rivage de la Seine, le Salon de Peinture lui importe plus que la vie et surtout, elle s'est enfin trouvé un maître. Jules Bastien-Lepage, disciple de Courbet et de Manet, est l'objet de son admiration.

Elle a raison de l'estimer. Ce maigre Lorrain, au visage inspiré, peint sans concessions ni complaisances. Le prince de Galles, Sarah Bernhardt et Juliette Drouet ont posé pour lui ; il a fait d'eux des portraits d'une vérité hallucinante. Marie ayant fait la connaissance d'Émile Bastien-Lepage, architecte, celui-ci la rapproche de son jeune frère. Elle propose de le soigner, car Jules est un grand malade, comme elle tuberculeux... Est-ce un amour ? Plutôt une dévotion mêlée de tendresse. Les jaloux, irrités de voir les tableaux d'une fille riche reçus, deux ans de suite, au Salon, prétendent qu'elle ne les fait pas seule. On l'accuse d'être « dirigée » par Bastien-Lepage. Ces malveillances exaspèrent Marie car Jules est son ami, non son professeur ; il ne monte jamais à son atelier.

En 1883, Mme Bashkirtseff est en Russie où Constantin se meurt. « Il fallait partir avec Maman », se dit Marie. Le 11 juin, elle écrit :

« *Mon père est mort. On a reçu la dépêche ce matin... Je suis très émue. Il n'avait que cinquante ans. Tant souffrir ! et n'avoir, en somme, fait de mal à personne. Très aimé chez lui, parfaitement honorable, ennemi de tout tripotage et bon garçon... Ai-je eu des torts envers lui ? Je ne crois pas. J'ai toujours tâché d'être convenable...* »

Manet aussi est mort. Moussia court à l'École des Beaux-Arts où ses œuvres principales sont groupées, pour un hommage rétrospectif. « L'ensemble de cette exposition est saisissant, note Marie en rentrant chez elle. C'est incohérent et grandiose. Il y a là des impressions splendides. C'est comme l'enfance d'un génie. »

Marie est irritable, mécontente, enragée. C'est peut-être parce qu'elle est malade et qu'un médecin de quartier, consulté incognito dans une robe empruntée à sa femme de chambre, pour savoir toute la vérité, lui dit : « Mademoiselle, vous ne guérirez jamais. » A quoi elle répond : « Je mettrai tous les vésicatoires qu'on voudra mais je veux travailler ! »

Cet insatiable désir de brûler les étapes l'a dévorée. Elle n'a pas eu de vraie jeunesse. Anatole France a très bien senti cela : « Elle ne connut jamais, dit-il dans la *Vie Littéraire*, l'ineffable douceur d'être humble et petite. A quinze ans, elle eut des ailes sans le souvenir du nid. Ce qui lui manqua toujours, c'est l'allégresse naïve et la simplicité. » En revanche, elle ne manque pas de courage. La fureur de vivre va faire place à la résignation. Marie essaie de se convaincre qu'elle est à l'âge « où l'on trouve de l'ivresse, même à mourir »... Et elle ajoute bravement : « Mourir puisqu'il le faut, mourir avec extase pour expérimenter ce dernier mystère, cette fin de tout ou ce commencement divin. »

En plein air, dans une rue de banlieue, elle a peint un tableau dont elle est satisfaite : *Le Meeting*. C'est une assemblée de six gamins, en grave discussion devant une palissade. Elle l'a envoyé au Salon où elle espère être reçue « avec un numéro 2 ». Puis la mauvaise nouvelle arrive : Mlle Bashkirtseff est reçue, mais sa toile sera mal placée parce qu'elle n'a obtenu que la note 3. Elle bondit chez Tony Robert-Fleury, pour savoir ce qui s'est passé.

— Eh bien ! dit-il, un groupe de membres du jury avait dit : « *Tiens ! c'est bon, ça : un numéro deux.* » Alors on a voté et si, ce jour-là, le président n'avait pas été un ahuri, vous auriez eu le numéro 2... Votre tableau a été accueilli avec sympathie.

— Et j'ai le numéro 3 !... Que lui reproche-t-on, au tableau ?

— Rien... C'est un malheur et voilà tout.

Et voilà tout, c'est facile à dire quand on est un peintre arrivé, célèbre et bien portant. Enfin le désastre n'est pas complet. Les critiques sont très élogieux. Au Salon, il y a beaucoup de monde devant le *Meeting*. « Un vrai et grand succès d'artiste », dit Bastien-Lepage à Marie. Un amateur connu, Hayem, demande à voir ses œuvres et en achète deux. Peut-être aura-t-elle une médaille au Salon ?... Non.

Mardi 27 mai 1884 : « *C'est fini. Je n'ai rien... Si mon tableau est bien, pourquoi n'est-il pas récompensé?... Il me semble qu'étant donnée une bonne chose... J'ai des yeux, même pour moi. Et puis les quarante journaux !* »

Pour s'étourdir, elle lit Taine, Renan, s'habille à ravir et recherche la société des écrivains. Elle ose même écrire à Maupassant, sous le pseudonyme de *Miss Hastings*, des lettres auxquelles ce romancier répond poste restante, au bureau de la Madeleine. A Zola, naturaliste jusqu'à l'impudeur, Marie propose une amitié par correspondance. En 1884, Edmont de Goncourt, ayant publié *Chérie*, reçoit une réfutation de son livre dont l'auteur lui reproche sa totale incompétence en

fait de psychologie virginale. Elle propose de lui léguer un *vrai* journal intime de jeune fille, le sien. Car elle est perdue et elle le sait.

Bastien-Lepage, atteint d'un cancer à l'estomac, est encore plus malade qu'elle. Elle va le voir dans son atelier, rue Legendre. Duo de moribonds. Plusieurs fois par semaine, Marie est auscultée par un grand spécialiste, le professeur Potain, ou par l'assistant de ce médecin, qu'elle appelle *le sous-Potain*. « Ils sont si optimistes, dit-elle, que je dois être bien bas ! » Elle lit *Guerre et Paix* et, comme tous les grands malades, regrette de ne pas être dans son pays natal qu'elle n'a pas revu depuis deux ans.

« *Misérable ! tu vis en France ; tu aimes mieux y être une* étrangère *que de rester chez toi ! Puisque tu aimes ta grande, ta belle, ta sublime Russie, vas-y et travaille pour elle... Si je n'avais pas ma peinture, j'irais ! Parole d'honneur ; j'irais. Mais mon travail absorbe mes facultés.* »

Elle ne reprend quelques forces que pour aller chez Bastien-Lepage. Dès qu'elle reste trois jours sans venir le voir, elle est accueillie par des reproches :

— Eh quoi ! plus d'amitié ? C'est donc fini ? crie Emile.

— Vous me lâchez donc ? murmure le gisant. Ah ! ce n'est pas bien.

Le 21 août, Jules subit une opération chirurgicale. Le diagnostic est confirmé : cancer en pleine évolution. Aucun espoir. Marie, bouleversée, apprend cette nouvelle atroce : « C'est un sentiment nouveau, écrit-elle. Voir un homme condamné à mort... Et je vais penser d'avance, tous les jours, qu'il va mourir. Mais c'est abominable ! » Elle-même d'ailleurs se sent glisser vers la tombe : « Tant d'aspirations, tant de désirs, tant de projets... pour mourir à vingt-quatre ans, au seuil de tout ! »

Bastien-Lepage essaie d'apaiser son amie. Il lui dit qu'elle a tort de se décourager, qu'elle devrait au contraire s'estimer heureuse :

— Aucune femme n'a eu, en si peu d'années de travail, un succès comparable au vôtre... Vous êtes connue. On dit : « *Un tableau de Bashkirtseff...* » Mais voilà, on voudrait deux Salons par an, arriver plus vite. On est ambitieux. C'est naturel du reste. J'ai passé par là.

L'état de Jules s'aggrave avec une effrayante rapidité. Toute une famille nombreuse est à son chevet : le frère, la mère, les sœurs. « De bonnes femmes très bavardes, note Marie ; elles resteront là jusqu'à la fin. »

Moussia amaigrie, exsangue, épuisée se traîne jusqu'à la voiture qui la conduit chez son ami, mais elle n'appartient déjà plus au monde des vivants. Ses pinceaux lui tombent des doigts ; elle se cramponne à son porte-plume et, chaque soir, tient résolument son journal d'agonie. Avec l'acharnement lyrique qu'elle mettait jadis à vivre sa vie, elle s'efforce de faire une jolie mort. Son testament est une suprême et solennelle affirmation de virginité : « *Je meurs absolument pure de cœur, d'esprit et de corps* », écrit celle qui, trop libre d'allures, fut

parfois calomniée. Dernier trait de coquetterie : Mme Valleid, essayeuse chez Doucet, est priée de venir parer sa feue cliente pour le cercueil : robe de laine blanche très fine, cheveux épars, pieds nus. Un Prix Bashkirtseff sera fondé pour être attribué, chaque année, à un peintre « homme ou femme, âgé de moins de vingt-cinq ans ». Au-dessus de la crypte où Marie veut reposer, une chapelle-musée de style byzantin sera construite par Émile Bastien-Lepage, architecte. On y mettra des portraits d'elle, ses icônes, les bustes de ses parents, et les *Saintes Femmes au Tombeau du Christ*, immense tableau inachevé qu'elle comptait exposer au Salon de 1885.

Dans leur course à la mort, Jules et Marie ont au moins l'amère douceur de parcourir ensemble la dernière étape du chemin sans retour.

1er octobre 1884 : « *Bastien-Lepage va de mal en pis, et je ne peux pas travailler. Mon tableau ne sera pas fait. Voilà, voilà, voilà ! Il s'en va et il souffre beaucoup. Enfin il meurt. Je n'y vais que par habitude : c'est son ombre. Moi, je suis ombre à demi. A quoi bon? Il ne sent pas ma présence ; je suis inutile ; je n'ai pas le don de ranimer ses yeux... Oui, il meurt et cela m'est égal, je ne me rends pas compte. C'est quelque chose qui s'en va... Tout est fini...* » Dimanche 12 octobre : « *Je n'ai pas pu sortir. Je suis tout à fait malade. Le médecin vient tous les deux jours... Oh ! mon Dieu ! mon tableau, mon tableau, mon tableau !...* »

Marie ne sortira pas vivante de la maison où « quatre femmes sans maris » s'étaient enfin trouvées satisfaites de leur commun foyer. Le jardin, où Marie aimait peindre, et le petit hôtel ont disparu en 1937. C'est, de nos jours, un immeuble de huit étages qui porte, rue Ampère, le numéro 30.

Le *Journal de Marie Bashkirtseff* cesse à la date du 20 octobre et s'interrompt sur une plainte d'agonisante : « Depuis deux jours, mon lit est au salon... Il m'est trop difficile de monter l'escalier... » A ce moment Moussia n'avait plus que onze jours à vivre. Onze jours pendant lesquels Bastien-Lepage, qui lui-même ne pouvait plus marcher, se fit porter rue Ampère et resta près de son amie, dans un fauteuil, les jambes allongées sur des coussins. Ainsi finit la tragédie de ces deux êtres exceptionnels. Elle mourut le 31 octobre ; lui, le 10 décembre.

La gloire que Marie attendait de ses toiles et de ses marbres, ce sont ses écrits, et eux seuls, qui la lui ont donnée — trop tard !... Oui, trop tard parce que l'auteur de cette monumentale autobiographie n'avait jamais rien fait imprimer de son vivant et que sa réussite fut un succès posthume. Ses confessions sont dans toutes les bibliothèques, mais elle est morte désespérée.

Amoureuse, elle avait par sa faute, en commettant mille folies, gâché toutes ses chances d'épouser Cassagnac. Au Salon de Peinture, les médailles d'honneur lui avaient échappé ; son talent naïf et son exceptionnelle puissance de travail méritaient certes mieux que ces

rebuffades. Mais le temps lui manqua pour remettre, vingt fois et plus, son ouvrage sur le chevalet. Ses œuvres peintes exprimaient encore les premiers balbutiements d'un art qui se cherche quand « le petit médecin de la rue de l'Échiquier », interrogé par une visiteuse inconnue, ausculta les poumons creusés de lésions meurtrières et rendit l'arrêt de mort, sans appel ni recours.

SIMONE ANDRÉ-MAUROIS

CHRONIQUE DES LIVRES

SOUVENIRS D'UN MARIN

Par Hector de BÉARN *(La Palatine)*

HECTOR DE BÉARN, entré dans la Marine à l'époque heureuse qui précéda la grande guerre, commence son livre par une description pittoresque du Toulon des années 1907-1913, le Toulon des « Petites alliées » et de « Consolata, fille du soleil ».

On y lit avec une surprise amusée les intrigues qui amenèrent le déplacement de l'amiral Germinet, coupable d'avoir violé une tradition établie, en laissant l'escadre hors de Toulon un jour de solde, au grand scandale des patrons de bistrots et autres mauvais lieux. Puis ce sont des souvenirs plus sérieux. L'entraînement en escadre, l'école de canonnage. Deux ans d'hydrographie en Indochine, une campagne en Turquie à l'époque de la guerre des Balkans, et bientôt la grande guerre... Béarn s'inscrit comme volontaire pour la brigade des fusiliers-marins, mais devra être évacué le 9 mai 1915, à la suite d'une grave blessure reçue sur l'Yser.

On le retrouve un peu plus tard adjoint au chef de la mission navale en Grèce sous les ordres du capitaine de frégate de Roquefeuil qui devait jouer un rôle prépondérant dans la préparation de l'expédition d'Orient. Si l'on ne parlait pas encore du « ventre mou de l'Europe », on n'en avait pas moins, dès cette époque, pensé à attaquer les empires centraux par le sud, mais ce n'étaient pas les Anglais, c'était Venizelos qui avait suggéré à l'Entente de débarquer à Salonique, ce qui fut fait le 5 octobre 1915.

Comme on le sait, le roi Constantin était farouchement pro-allemand, et une crise aiguë n'allait pas tarder à l'opposer à son premier ministre. Les intrigues et les incidents se succédèrent jusqu'au jour où Paris et Londres décidèrent de régler une bonne fois l'imbroglio grec en débarquant au Pirée la division française du général Gérôme. L'affaire, fixée au 21 juin 1916, fut remise sur l'ordre de l'amiral Dartige du Fournet interprétant les instructions du ministère des Affaires étrangères dans un sens que l'auteur estime regrettable. Quelques semaines plus tard, Venizelos s'enfuyait d'Athènes pour aller former à Salonique un « gouvernement national », et c'est seulement le 2 décembre que l'opération eut lieu. Les compagnies de débarquement de l'escadre tombèrent dans un véritable guet-apens : 62 morts, 262 blessés, l'amiral lui-même, prisonnier des Grecs au Zappeion ; Athènes fut bombardée, et le roi prenant peur fit libérer Dartige. Encore, l'affaire ne devait-elle être réglée définitivement que lorsque le cabinet Ribot, succédant au cabinet Briand, exigea au printemps 1917 l'abdication de Constantin.

L'auteur raconte *ce qu'il a vu*. Ce n'est pas une histoire exhaustive, mais un témoignage fort intéressant qui éclaire maints épisodes de cette campagne.

JACQUES MORDAL

(Suite de la chronique des livres page 133.)

QUE RESTE-T-IL DE LA COMMUNAUTÉ ?

par ROBERT DELAVIGNETTE

FIN D'UN GRAND ESPOIR.

IL est rare qu'un publiciste — je veux dire un juriste de droit public — descende en pirogue les rapides d'un fleuve africain. Si j'évoque ce sport que certains coloniaux d'une époque révolue ont pratiqué, c'est pour montrer que la Communauté, juridiquement équipée en 1958, saute en 1960 comme une pirogue dans les remous d'une tourbillonnante réalité. Etait-ce bien une pirogue ou plutôt un lourd bateau, tout en superstructures d'une luxueuse fragilité, avec son Sénat, ses ministres conseillers, son conseil exécutif, sa cour arbitrale dont les bons offices de conciliation ne semblent pas avoir été recherchés par le Sénégal et le Soudan lors de l'éclatement du Mali ? On avait cru que le bateau battant pavillon de Communauté voguerait dans un canal majestueux et, deux ans après son lancement, le voilà précipité dans de grandes chutes. Que s'est-il donc passé ? Vice de construction ? Fautes de navigation ? Peut-être, mais sans doute, à l'origine, erreur sur la nature des choses en ce continent où les cours d'eau et les courants politiques, après avoir figuré de gigantesques bras morts, bondissent soudain en rapides périlleux.

Les neuf millions d'écoliers français qui viennent d'acheter, pour la rentrée, leurs manuels d'histoire y trouveront encore une Communauté mais qui risque fort de n'être plus qu'un moment historique dépassé.

— Ci-dessus vue de Dakar.

Seront-ils interrogés sur des « compétences communautaires » qui ont été, en juillet dernier, « transférées » de la manière que nous indiquerons bientôt ? Si les livres de classe sont en retard sur l'actualité africaine, celle-ci se moque également du chroniqueur qui s'essouffle à la suivre. A peine avait-il énuméré les Etats-membres africains de la Communauté qu'ils acquièrent chacun leur totale souveraineté et quittent l'organisation communautaire, les uns avec discrétion, mais le Soudan avec fracas.

Quelle est la situation des Républiques africaines par rapport à la République française, à la date d'octobre où cet article est écrit ? Distinguons entre deux groupes. Le premier comprend les Républiques de Côte-d'Ivoire, du Dahomey, de Haute-Volta et du Niger qui forment une « entente ». En juillet dernier, chacune d'elles, agissant en Etat souverain, a signé avec la République française un accord particulier, aux termes duquel les compétences communautaires, relatives à la Diplomatie, l'Armée, l'Economie, etc. [1], étaient « transférées » à la République africaine signataire. Dans ce transfert, la Communauté de 1958 s'est dissoute. Instituées pour être communes à treize républiques qui, en 1958, composaient la Communauté, des compétences essentielles sont devenues particulières à des Républiques africaines qui, par là-même, sortirent de la Communauté pour être souveraines en ce qui les concernait [2]. Cela est si vrai que ces quatre Etats africains décidèrent d'attendre leur admission à l'O.N.U. — qui eut lieu en septembre — pour contracter avec la République française de nouveaux accords mais qui ne seraient plus que de coopération. Que contiendront ces accords de coopération ? Nous ne le savons pas encore à l'heure où nous écrivons.

Le deuxième groupe d'Etats africains a une position un peu différente. Il réunit ou essaie de réunir quatre républiques issues de l'ancienne A.-E.F. : Gabon, Congo, Centre Afrique, Tchad. Là, nous retrouvons la procédure de transfert des compétences, mais avec des modalités qui n'avaient pas été utilisées dans le cas du premier groupe. Les accords de transfert sont bilatéraux en ce sens qu'ils sont signés entre la République française d'une part et chacune des Républiques — gabonaise, congolaise, centrafricaine, tchadienne — d'autre part. Contrairement à ce qui s'est produit pour le premier groupe, les accords de coopération ont suivi rapidement les accords de transfert. Ces accords de coopération sont les uns bipartites (République française et Gabon), les autres quadripartites (République française, Congo, Centrafrique et Tchad). Ils comportent des clauses d'assistance militaire, d'aide économique, financière et technique, et de collaboration culturelle. Répétons qu'ils ont été

1. Voir dans la *Revue de Paris* de juin 1960 notre article : « Où va la Communauté ? »

2. Ce fut également le cas de Madagascar, dont il ne sera pas question dans cet article consacré à la Communauté franco-africaine.

faits avant l'admission de ces quatre Républiques Equatoriales à l'O.N.U. — admission qui date de septembre dernier.

En résumé, par une opération en deux temps, baptisée transfert de compétences dans le premier temps et accords de coopération, négociés ou à négocier, dans le deuxième temps, les huit Républiques africaines précitées ont substitué la notion de coopération à la Communauté, quatre d'entre elles se réservant de définir ladite coopération. Elles possèdent toutes les huit leur souveraineté propre, qui débouche sur l'O.N.U. Elles voulaient que leur souveraineté fût en quelque sorte authentifiée par l'admission à l'O. N. U. Sous le parrainage de la France, c'est fait[1].

Qu'il s'agisse de quatre Républiques issues de l'ex-A.-O.F. ou des quatre issues de l'ex-A.-E.F., le transfert des compétences s'est accompagné de protestations d'amitié franco-africaine. Ce n'est pas douter de cette amitié que de constater le décès de la Communauté en tant que système politique rassemblant dans des liens organiques le peuple français et les peuples africains. Avec la même chaleur qu'ils célèbrent l'amitié pour la France et la coopération avec la France, les chefs de gouvernement africains insistent sur l'indépendance nationale de leur pays et sur sa souveraineté en droit international. L'accès à l'O.N.U. était leur but. Il est atteint. Ils en remercient la France. L'expression de leur gratitude a été souvent émouvante. Il n'empêche que sur le plan international, dans la perspective africaine, la Communauté s'évanouit maintenant devant l'O.N.U.

Mais venons-en au point capital qui est — on l'a deviné — l'éclatement du Mali, par le divorce le 19 août 1960 entre Sénégal et Soudan. Il en est résulté la constitution d'un nouveau Mali, uniquement soudanais celui-là. Sénégal et Soudan sont deux Républiques indépendantes que ne lie plus aucun lien fédéral. Toutes deux, en septembre, sont entrées à l'O.N.U. Mais le délégué du Mali a récusé le parrainage français. Essayons d'analyser la situation créée par l'événement du 19 août qui qui est de nature à retentir sur toute l'Afrique occidentale.

L'ÉCLATEMENT DU MALI.

Selon certains observateurs, la cause principale du divorce serait due à des rivalités de personnes, qui seraient devenues inconciliables sur des questions au nombre desquelles on a cité l'Algérie. Que tel leader sénégalais, Senghor par exemple, ait été avec le chef soudanais Modibo Kéita en divergence de vues et en incompatibilité d'humeur, cela est possible, voire probable, mais cela aurait-il suffi à provoquer la cassure de cette fédération malienne que Léopold Sedar Senghor, aujourd'hui

1. Nous ne mentionnons pas ici la République Islamique de Mauritanie, dont l'indépendance est prévue pour le 28 novembre 1960.

Président de la République sénégalaise, qualifiait hier de « symbole et instrument de l'Afrique nouvelle » ? Que des élites sénégalaises, rompues aux jeux du parlementarisme, aient été en opposition avec de jeunes générations soudanaises, férues de commandement quasi dictatorial, imbues d'un marxisme peu accommodant, cela certes n'est pas négligeable, mais n'allons pas croire que le Sénégal était le champion du libéralisme économique en face d'un Soudan socialiste. Le Sénégal n'ignore ni les ressources du Parti unique ni les impératifs de la planification. Quels mobiles profonds ont donc amené la séparation brutale de deux pays africains qui n'étaient pas sans se connaître avant de s'unir ? Par dizaines de milliers, les *navetanes* soudanais, ouvriers agricoles saisonniers, descendaient chaque année au Sénégal pour cultiver l'arachide et nouer avec leurs employeurs ouolofs et sérères des accords de travail qui les faisaient pénétrer dans la vie familiale et sociale sénégalaise. Pense-t-on que cette migration, l'une des plus importantes de l'Afrique occidentale, n'ait pas tissé de liens individuels et collectifs entre les deux pays ? Et pourtant Sénégal et Soudan, après s'être fédérés le 20 juin 1960, et avoir constitué ainsi la première fédération autonome de l'ouest africain, ont fait le 19 août de la même année voler en éclats le grand ensemble qu'ils proposaient à la méditation des autres Républiques africaines et notamment aux quatre de « l'entente ».

Pour comprendre la rupture de ce Mali sénégalo-soudanais, examinons d'abord les conditions dans lesquelles il était né. A mon avis, elles ont été marquées par la Guinée. Oui, au commencement du Mali, il y eut bien une volonté sénégalaise et une volonté soudanaise, mais il y eut aussi la Guinée, le refus guinéen à la Communauté présentée par le général de Gaulle à Conakry en 1958. Quand Sénégal et Soudan convinrent de ne faire ensemble qu'un Mali et qu'ils y furent encouragés par le discours du général de Gaulle à Dakar le 13 décembre 1959, la Guinée n'était pas absente des esprits sénégalais et soudanais. *Le Mali leur apparaissait comme un moyen de se mettre à égalité avec la Guinée dans la course à la souveraineté.* Le « Oui » sénégalo-soudanais au Mali équivalait en résultats au « Non » guinéen à la Communauté. Le Mali serait entre les mains sénégalaises et soudanaises un instrument de souveraineté, supérieur à l'isolement guinéen. Et qui sait si le Mali ne réussirait pas à convaincre la Guinée de se fédérer avec lui ? La Guinée avait été la première à rejeter la Communauté. Mais le Mali avait été le premier à « rénover » cette Communauté, c'est-à-dire à la vider de la substance que la Constitution de 1958 avait cru y déposer. Le Mali se comportait en Etat souverain au sein d'une Communauté dite rénovée. Il avait eu la promesse de la France d'être parrainé à l'O.N.U. Il était entré à l'O.N.U. — tout comme la Guinée. Mali et Guinée, en suivant des voies différentes, n'étaient-ils pas sur le point de converger ? A la fin de l'époque coloniale, dans les projets de découpage du gouvernement général de l'A.-O.F., il avait été question d'une fédération entre Sénégal, Soudan et Guinée.

L'indépendance africaine reprendrait ce projet et le ferait vivre par l'adhésion guinéenne au Mali.

Si l'on part de cette hypothèse, on est alors conduit à l'idée que le Sénégal se serait cabré, moins devant les excès de l'ingérence soudanaise dans l'administration du Mali que devant une éventuelle orientation malienne vers les prolongements guinéens. Etre avec la Guinée en relations de bon voisinage, c'est une chose, mais agrandir le Mali en le fédérant avec la Guinée, c'est une autre affaire que la prudence sénégalaise a dû peser et où elle n'a pas voulu mettre le doigt.

Ce ne sont là que des hypothèses. Ce qui nous intéresse, nous Français, ce n'est plus tellement de les vérifier, mais de savoir pourquoi et comment la rupture du Mali a été consommée, et c'est d'envisager les conséquences de cette rupture quant *à nous* ; c'est de prévoir l'évolution du Mali qui n'est plus la fédération sénégalo-soudanaise mais qui est le nouveau nom de la République du Soudan.

Il est nécessaire ici de préciser l'importance géo-politique du Mali — ou si l'on veut de la région soudanaise où s'élève l'Etat malien. C'était la clé de voûte de l'ancienne A.-O.F. Faidherbe, il y a un siècle, avait eu la claire perception de la valeur que revêtait, dans les Afriques occidentales, ce Haut-Sénégal Niger qui s'étendait jusqu'au Sahara et qui devait lier la côte africaine de l'Atlantique à la côte africaine de la Méditerranée. Roume, il y a un demi-siècle, avait développé le dessein de Faidherbe et fondé le gouvernement général de l'A.-O.F. sur la pierre angulaire soudanaise. Dira-t-on que ce sont là de vieilles lunes colonialistes ? Non, la géographie africaine de l'ouest n'a pas varié. Il est impossible d'y édifier un grand ensemble politique sans tenir compte du Soudan qui surplombe le Sahara au nord, la Mauritanie et le Sénégal à l'ouest, la Guinée et la Côte-d'Ivoire au sud, le Niger et la Haute-Volta à l'est. Il est inconcevable d'admettre que les peuples soudanais, les Mandingues, les Bambaras, les Songhaï, « ceux du Mali » selon l'expression du général de Gaulle, puissent être bloqués dans leur habitat sans participer à une vie africaine plus large qui déroule ses migrations du golfe de Guinée jusqu'aux abords algériens. Ni aux temps précoloniaux, ni à l'époque coloniale, le Soudan ne s'est enfermé chez lui. Pourquoi imaginer qu'il en userait autrement dans l'Afrique indépendante ? Elle ne se fera pas sans lui. L'homme d'Etat ivoirien Houphouët-Boigny le sait bien et c'est à Bamako, capitale du Soudan, qu'il ouvrit en 1946 le premier congrès du Rassemblement Démocratique Africain.

De quel côté se dirigera le Soudan ou, pour lui donner son nom, le Mali ? Du côté de la Guinée et de Sekou-Touré ou bien du côté de la Côte-d'Ivoire, de « l'entente » ivoirienne, voltaïque, dahoméenne et nigérienne, animée par Houphouët-Boigny ? Tout pronostic serait hasardeux. Notons aussi que tous les ponts ne sont pas coupés entre Sénégal et Soudan et que les leaders sénégalais, Senghor et Mamadou Dia, se gardent d'envenimer les choses.

Importance du Soudan, du Mali ! Considérable dans l'ouest africain, elle ne l'est pas moins dans les confins sahariens et elle concerne aussi l'Algérie. Lors de l'entrée de la République du Mali à l'O.N.U. le 28 septembre dernier [1] (le même jour que celle de la République du Sénégal), le délégué malien Mamadou Aw, récusant le parrainage français, s'écria : « Notre position à l'égard de la question algérienne est une cause directe de l'éclatement de la Fédération du Mali. La guerre d'Algérie est à elle seule une raison suffisante pour la rupture entre la France et les Etats africains. » Cette déclaration n'a pas été entérinée par le Sénégal qui attribue à d'autres causes que l'Algérie l'éclatement du Mali fédéral. Mais il serait vain de nous dissimuler que la guerre d'Algérie retentit de plus en plus sur tous les Etats africains d'expression française et qu'elle a miné leur Communauté avec nous. Officiellement il n'y a pas de guerre d'Algérie. Une justice militaire a même proscrit ce terme de guerre que le général de Gaulle n'a pourtant pas hésité à employer. Seule une Cour d'Appel jugeant un procès d'assurances a pu parler de guerre en la qualifiant de guerre civile, ce qui, hélas, semble exact. En fait, 400 000 jeunes soldats français du contingent montent la garde dans les djebels autour d'une politique oscillant entre l'Algérie Française et l'Algérie Algérienne. Comment les Etats africains seraient-ils indifférents aux incidences du drame algérien sur l'Afrique et au malaise croissant qu'il nourrit en France où il détériore la vie publique et la politique étrangère ? Il bouche, selon les propres paroles du général de Gaulle, l'horizon français. Il obscurcit aussi l'horizon africain.

L'Inconnue nigérienne.

Il n'est pas que l'Algérie pour constituer une grave inconnue dans les rapports entre la France et l'Afrique Noire francophone. Le 1er octobre 1960, la Nigeria a fêté son indépendance. Etabli de toute sa carrure entre les Afriques de l'ouest et celles du centre et de l'équateur, un nouvel Etat surgit, le plus puissant du continent noir, par la population et par l'économie. Il abrite 35 millions d'habitants, plus que l'ex-A.-O.F., l'ex-A.-E.F. et le Cameroun réunis. Il est mitoyen avec le Cameroun, la République du Niger, la République du Dahomey. Ses pêcheurs remontent le fleuve Niger jusqu'au Mali. Ses grandes villes, Lagos, Abéokutan, Ibadan, Zaria, Kaduna, Kano, Sokoto, Katséna, Argungou, attirent des Africains de toutes les Afriques. Nombreux furent les haoussas de l'ancien Niger français qui s'enrôlèrent dans ses milices.

Que deviendra la Nigeria indépendante ? Sans doute un membre du Commonwealth et un membre de l'O.N.U. Mais réussira-t-elle à main-

1. Rappelons que la *Fédération* du Mali avait déjà été admise à l'O. N. U. La Fédération du Mali ayant éclaté, il fallut une nouvelle procédure pour admettre séparément à l'O. N. U., le Sénégal et le nouveau Mali, ancien Soudan.

tenir la fédération qu'elle compose actuellement entre les trois grands groupements humains qui avaient été juxtaposés par la colonisation britannique, le groupement haoussa des Emirats du Nord, le groupement Yoruba de l'ouest et le groupement Ibo de l'est ? Un éclatement de la Nigeria serait l'échec majeur de l'idée fédérale en Afrique. Le maintien d'une Nigeria fédérée dans l'indépendance constituerait un pôle d'attraction politique dont le rayonnement s'étendrait loin. Ici, encore, ne nous risquons pas à pronostiquer. La seule prévision raisonnable qu'on puisse avancer repose sur la longue préparation aux affaires que la Nigeria a reçue avant d'être maîtresse de ses destinées. On est porté à espérer qu'elle ne tombera pas dans un chaos analogue à celui où sombre le Congo ex-belge.

Nous en arrivons au Congo de Léopoldville, au Congo du Katanga, au Congo du Kasaï, au Congo où M. K et M. H. se sont heurtés et où l'O.N.U. a envoyé la première armée qui fût à la fois africaine et internationale. Armée petite par le nombre mais qui sera peut-être grande par la signification. On sait le rôle qu'y joua un général marocain, Kettani, formé par quarante ans de services dans l'armée française.

La répercussion des événements congolais sur l'esprit de certains officiers français ne saurait être trop prise au sérieux. Dans *la Revue de Défense Nationale* d'octobre dernier, commentant l'évolution de l'est africain, sous le titre « Un aspect du drame africain », le général Jean Marchand écrit : « Les jeunes Etats ne pourront que verser dans le camp communiste et retourner au chaos, les Soviétiques n'ayant pas la possibilité de tenir à bout de bras, à la fois l'Asie, leurs satellites européens et l'Afrique. L'Amérique et l'Europe, par manque d'esprit de solidarité, seront, comme elles l'ont été en Asie, impuissantes à enrayer le mouvement. L'Union Sud-Africaine, à domination blanche, deviendra alors sur le continent noir, le seul havre d'ordre, de puissance, de prospérité et de civilisation. »

De cette vue pessimiste de l'avenir africain, voici un autre témoignage qui a trait, celui-là, à l'Algérie et qui établit une corrélation entre Algérie et Congo. Un lecteur de la revue *Signes du Temps* lui écrit la lettre publiée dans le numéro août-septembre 1960 dont nous extrayons les passages suivants : « Il n'y a plus de place en Algérie que pour le désespoir de la force. Il ne saurait être question, en effet, d'espérer sauver ou promouvoir l'harmonie entre les deux communautés, l'européenne et la musulmane. Il ne reste que d'arracher par la force le droit à une survie périlleuse. L'exemple du Congo belge est une claire prémonition de ce qui atteindrait les Européens en Algérie si la Métropole lui reconnaissait l'indépendance sous la pression du F.L.N. »

Je dirai tout à l'heure qu'il y a mieux à faire dans toute l'Afrique, y compris le Congo, y compris l'Algérie que de rechercher uniquement une survie européenne. Mais par les citations qui précèdent, j'ai voulu montrer combien le chaos congolais a compliqué encore les questions afri-

caines et combien il a frappé les Français. La communauté entre la France et ses anciens territoires négro-africains avait suscité un très grand espoir qui s'était manifesté concrètement par la massive majorité des *Oui* au référendum de septembre 1958. Européens de la Métropole et Africains de nos Territoires d'Outre-Mer, *tous étant alors citoyens de la même République française,* avaient voté ensemble et pour la plupart voté *Oui.* Le *Oui* des Africains s'adressait à l'indépendance au sein d'une Communauté avec la France, le *Oui* des Français d'Europe s'adressait aussi à cette Communauté autant qu'à un nouvel Etat français capable d'écarter la guerre civile et de créer les conditions de la paix en Algérie. Deux ans après, nous voyons ce qui reste de la Communauté en tant qu'édifice politique, dans une Afrique où rien ne paraît fixe et où tous les problèmes comportent au moins quatre inconnues : l'inconnue algérienne, l'inconnue malienne, l'inconnue de la Nigeria et l'inconnue du Congo.

Comment sauver la coopération.

Dans un roman récent, intitulé *Survivants* [1], l'auteur, Raymond Gauthereau, fait dire à un administrateur colonial — un « survivant » : *Par quel bout faut-il donc prendre ce pays aujourd'hui ?* Il s'agit d'un des pays africains décolonisés mais cette question, nous pourrions la poser au sujet de l'Afrique en général. Je ne crois pas que la réponse puisse consister en recettes, en formules, fussent-elles enrobées dans un juridisme d'occasion. Par quel bout prendre l'Afrique ? Elle n'est plus à prendre, au sens politico-administratif. Mais elle est toujours à comprendre. Si je ne m'abuse, c'est bien ce qu'a voulu dire le romancier des *Survivants.*

Pour comprendre l'Afrique de notre temps, il me paraît utile de suivre deux fils conducteurs qui ne sont contradictoires qu'en apparence mais qui s'entrecroisent dans la réalité. L'un vous fait entendre une Afrique qui bourdonne comme une énorme caisse de résonance du Mali au Congo et qui vous donne la sensation d'une sorte d'ensemble où tout ce qui touche un membre du corps africain vibre dans ce corps tout entier et déclenche des réactions de solidarité africaine. L'autre fil vous fait percevoir des Afriques, très localisées dans leur coin de continent ou dans leur portion côtière. Il y a l'Afrique en bloc et il y a aussi les Afriques, l'Afrique qui peut faire bloc devant toute ingérence extérieure et les Afriques qui muent en nouvelles nations et en essais de fédérations.

Du point de vue qui nous intéresse, nous Français, les accords de coopération entre notre République et les Républiques africaines issues de l'ex-A.-O.F. et de l'ex-A.-E.F. ne constituent pas une mauvaise méthode d'action, s'ils sont bien interprétés et appliqués dans l'esprit qui convient.

1. Grasset, éditeur, 1960.

Ils ne sont pas mauvais, justement parce qu'ils pourront épouser la diversité africaine et aider des nations en travail de gestation. Ils ne seront pas frappés de suspicion africaine parce qu'ils ne se présentent pas à chaque Afrique comme une machine d'intervention doctrinaire que toute l'Afrique aurait à accepter ou à rejeter en bloc. Ils peuvent non seulement ménager mais préparer un avenir où *la France aura en Afrique bien mieux qu'une survie mais une vitalité,* la vitalité de sa culture et de sa technique. Faut-il ajouter que dans la technique, il y a la recherche scientifique et dans la culture, le Droit, et que la recherche scientifique et le Droit ne respirent que dans un climat de liberté ?

La condition du succès réside dans l'interprétation et l'application des accords de coopération. C'est là qu'il faut cesser de penser unilatéralement, à l'européenne, les problèmes spécifiques africains. Nous Européens, et plus particulièrement nous Français, nous croyons que l'Afrique indépendante a emprunté à l'Europe et à l'Amérique des institutions démocratiques dont la proclamation suffit à régler les problèmes. Nous croyons que ces institutions engendrent automatiquement l'adoption des principes juridiques, la stabilité politique, l'établissement d'une administration qualifiée. *Nous avons une tendance innée à considérer la décolonisation comme une sorte d'assimilation à notre civilisation que nous croyons toujours universelle.* Mais cette foi que nous avons en nous ne doit pas exclure notre lucidité en matière africaine. Oui, c'est au moment où l'Afrique indépendante se forme en républiques que nous devons, plus encore qu'à l'époque coloniale, connaître la psychologie et la sociologie des Africains et comprendre la manière dont ils entendent leur régime républicain. Ils sont en République, mais à leur manière. Si nous avons l'arrière-pensée que leurs institutions ne sont qu'une façade ou une copie, ils le sentiront vite et nos relations avec eux seront empoisonnées et la coopération sera compromise. Aucune coopération n'est possible sans confiance et sans lucidité.

L'on dira quelque jour comment la démagogie — une démagogie dont les Africains n'étaient pas dupes — a ruiné les efforts que nous faisions avec eux pour transformer tous ensemble l'Empire en Communauté. Mais ne regardons pas en arrière. Le drame actuel, ce n'est plus d'avoir perdu l'Empire, ce serait de rater la coopération.

ROBERT DELAVIGNETTE

ENTRE TROIS ET QUATRE HEURES

par François Nourissier

M. de Lubeyrac a entendu Vicomte aboyer. Vicomte, c'est son titre et c'est son chien ; il a donné le titre au chien, et, depuis plusieurs années, l'idée qu'il se fait du monde en a été simplifiée.

Entre tous les chiens du village, il reconnaît le sien ; s'il aboie, c'est qu'un visiteur est là. Mais M. de Lubeyrac n'a pas ouvert l'œil. Il feint si fort de dormir qu'il dort presque. L'heure est molle. Les siestes pèsent lourd sur le corps, comme l'amour à de mauvais moments. Les yeux clos, donc, et la respiration lente, M. de Lubeyrac organise le monde autour de sa feinte. Ce qu'il en perçoit, ce qu'il en connaît, du monde, ce que le faux sommeil l'aide à fuir n'encourage guère, reconnaissons-le, une autre attitude. Les persiennes sont tirées sur les fenêtres ouvertes et l'on entend des mouches. La moiteur, ce ne serait rien, mais il y a la blancheur. M. de Lubeyrac sent ses épaules humides et il les sait livides. Au ras du dos le col l'a décapité : en haut la brique paysanne ; en bas une peau laiteuse de vieux citadin. On ne s'éveille pas volontiers un dimanche, à quatre heures, avec ce cou-là, et sur le torse un gilet cellular. (Cellular : c'est dans un livre que M. de Lubeyrac a découvert le mot ; il a ainsi baptisé les tricots de corps qu'il porte pour travailler le bois, décharger des meubles et dormir. Ils lui donnent l'air d'un cantonnier souffreteux. M. de Lubeyrac a cinquante-deux ans.)

Germaine, à l'autre bord du lit, dort également. Ou feint de dormir : les deux hypothèses sont permises. Sa respiration est égale et ample, mais ce n'est pas une preuve ; passé trente ans, tous les humains ont appris à simuler le sommeil : une part de leur paix est à ce prix. Germaine est en pantalons couleur de rouille et chemisier bleu. Ses cheveux courts doivent être parfois décolorés. Le visage : une multitude de petites rides, mais pas l'apparence de l'âge ; souriante, elle ne serait pas laide (les alentours de trente-cinq ans, plutôt trente-huit) mais on verra que Germaine, si elle rit parfois — et même assez vigoureusement — ne sourit jamais. Pour le moment un peu de sueur

a perlé sur son front et les ailes de son nez ; sa main gauche est ouverte sur le vide dans un mouvement plein de grâce : elle dort donc vraiment, car jamais on n'oserait simuler la grâce.

Sur la table de chevet coincée entre le lit et un mur en lambris, on peut voir deux livres — *La Peste* et un roman policier intitulé *La Mare aux Diams* — un paquet de Gauloises, un paquet de Gitanes, un verre, une montre de femme privée de son bracelet, des boules de cire, un briquet de soldat, du coton hydrophile et une petite brosse destinée à poser le « rimmel » sur les cils. Le verre est vide, les cotons maculés, la montre arrêtée, les paquets de cigarettes éventrés. Parfois, dans son sommeil, Germaine gémit ou ronfle légèrement, un instant.

M. de Lubeyrac, précautionneusement, se soulève et s'asseoit au bord du lit. Il n'avait pas retiré son treillis. Vicomte, là-bas, aboie encore, gronde, puis se tait. « Foutu le camp... » Les pieds de M. de Lubeyrac tâtonnent à la recherche de leurs espadrilles ; une de ses mains passe sur son front, ses cheveux. Germaine gémit et l'homme la regarde ; son visage n'exprime rien, absolument rien.

Les mouches attirent son regard vers la fenêtre. Une épaisse poussière dans les rais de soleil. Les meubles ne sont pas laids, à l'exception d'un fauteuil « rustique » enduit de brou de noix. Un assez beau secrétaire Louis-Philippe occupe même un angle de la pièce. Aux murs, non pas encadrés mais placés sous verre par des soins amateurs, une chaise jaune de Van Gogh, un profil de jeune homme, et aussi un tableau noir couvert de mentions incompréhensibles, une couverture de *L'Œil* fixée par quatre punaises. Debout, M. de Lubeyrac montre une silhouette maigre, des bras noueux de vieil ouvrier. Ses yeux sont gris et l'on découvre que le regard posé tout à l'heure sur la jeune femme — ce regard qui n'exprimait rien — doit lui être naturel. Il a enfilé sur son tricot la veste de son « bleu » et s'est donné un coup de peigne devant la glace du lavabo. Tout cela sans bruit. Puis il ouvre la porte en la soulevant à deux mains et sort.

*
* *

On voudrait ne commettre aucune erreur en interprétant les gestes de M. de Lubeyrac, en sondant ses pensées. A s'en tenir à l'extérieur des choses, il aurait plutôt l'air d'un automate ou d'un somnambule. Il a quitté silencieusement la maison de Germaine après s'être versé un verre de bière dans la cuisine. A peine dehors, il sue. Il remonte la rue déserte. Par les fenêtres on entend les appareils de radio. Vicomte n'aboie plus. De loin M. de Lubeyrac aperçoit sa maison, s'arrête, hausse les épaules et entre au café. On l'y accueille avec amitié et la serveuse lui apporte un verre de vin sans qu'il l'ait demandé ; c'est un habitué. Un assez long moment passe ainsi. M. de Lubeyrac est allé

prendre sur le comptoir un exemplaire du *Figaro*. Il a levé ses yeux pâles sur le poste de radio et aussitôt on en a modéré les vociférations. La voix que l'on entend est douloureuse ; elle parle de football. Un homme à mollets nus et casquette jaune est entré. Il a demandé son chemin ; un Parisien. « On peut visiter ? » a-t-il dit, l'air anxieux. On lui a répondu que non. Sans doute parle-t-il du Vaudray ?

— Monsieur de Lubeyrac, vous savez que Mlle Kahn est venue chez vous, tout à l'heure ?

Il remercie, paie le vin et le *Figaro* et s'en va.

On le voit, on n'apprendra pas grand-chose sur M. de Lubeyrac en s'en tenant aux seules apparences. Il était pourtant nécessaire de s'y étendre, le personnage étant peu expansif et ces apparences faisant à peu près la somme de ce que le monde connaît, de science certaine, sur M. de Lubeyrac. Pour les suppositions, c'est une autre affaire. « C'est un homme qui a des secrets », dit-on. Ce n'est pas si faux.

*
* *

Au fond, l'unique secret de M. de Lubeyrac... Ou plutôt, non : « Au fond, l'unique secret de mon père, dit parfois Lulu, c'est qu'il est con. Oui : con, piteux, miteux, loupé. Il avait la trouille. Il l'a toujours eue ; il s'est planqué ; et maintenant voilà : la mouise. La cambrousse et la mouise. Et collé avec cette peau... Le vicomte du village. Le charpentier du village, oui ! Vicomte de mes deux... »

... Car Xavier de Lubeyrac, surnommé Lulu entre la rue Bonaparte et la Pergola, pense à son père, on le voit, sans affection ni respect. Lulu est âgé de vingt ans ; il a le cheveu romain. Il est beau, mais les femmes s'avisent peu de cette beauté. Ce sont des messieurs, au passage, qui s'en émeuvent boulevard Saint-Germain. Attirés par le visage, c'est sur les reins qu'ils se retournent. Ces sortes de sentiments glissent vite aux faits divers. Lulu est blond, très blond, blond jusqu'au rose. Il cède aux désirs des hommes comblés ; c'est une voie sans issue pour les jeunes loups. Au reste il n'est point loup ; c'est un agneau ; un agneau cruel et satisfait, sa jolie tête pleine de jalousies et d'avidités, mais une vocation de giflé, de page, de petite dame masculine aux fesses dures. Mais c'en est trop, déjà, sur Xavier, sur ce Lulu nocturne aux yeux qui fuient.

*
* *

Non, M. de Lubeyrac ne se soucie pas que « Mlle Kahn » soit venue lui rendre visite. Il se souvient d'une enfançonne gracieuse qui se taisait. Sans doute est-ce là Mlle Kahn ? Elle reviendra. Les gens reviennent presque toujours. La chaleur et le vin glissent un optimisme goguenard dans les réflexions de M. de Lubeyrac. En fait, il sait d'expérience

que les gens se lassent de revenir. Ils se lassent aussi d'écrire, d'attendre, d'aimer, d'aider. Personne ne sauve personne ; il ne fait pas bon être un homme à sauver. L'amertume et l'indifférence se partagent exactement la mémoire et la tête du vieil homme. (Pas si vieux que ça, bien sûr, mais ce sont les apparences, les circonstances, qui vieillissent l'antiquaire. Il est pauvre, sans doute, et ses cheveux sont d'un gris jaune ; il n'en faut pas plus au village pour qu'on le trouve vieux, « drôle », fou peut-être. Bref, M. de Lubeyrac est exilé de l'aventure du monde telle qu'on la conçoit à Mareuil-du-Vaudray. Les cinquante-deux ans n'y font rien.) L'amertume et l'indifférence : ce sont de ces mots que l'on hasarde, comme on chatouillerait un mort. Allez savoir ce qui frémit encore dans cette carcasse immobile !

M. de Lubeyrac est arrivé au village en octobre 1944. Il n'en a plus bougé. Parfois on le rencontre à des ventes à Conches, à Rouen, et jusqu'à Lisieux, mais ce n'est pas ce qui s'appelle bouger. Paris, par exemple : on dit que M. de Lubeyrac n'y est pas retourné. Il y possédait un appartement, peut-être une maison, on ne sait pas au juste, et des biens en Dordogne, qu'il a vendus de loin, sans se déranger. Mais un propriétaire qui vend des pierres et des champs, il est riche, on sent remuer l'argent, il ne vit pas comme un bûcheron. Peut-être la présence de Germaine — qu'à Mareuil on appelle « Mme Patoisin » — explique-t-elle les mystères? Au fond l'on s'en moque et les questions sont rentrées dans les gorges. Mme Patoisin a été professeur, dit-on, ou actrice. Ces deux états font bon ménage. On les lui attribue au présent, un présent éternel, comme leur titre aux ministres. Les paysans de Mareuil ne se soucient pas tant de leur prochain. La postière était curieuse, mais elle est morte. Sa remplaçante se moque des ragots ; son ami est représentant à Rouen (il possède une voiture noire et jaune, avec une marque d'apéritif peinte en bleu canard), elle ne s'occupe que de lui.

L'antiquaire a redescendu la rue. C'est au moment où il aperçoit sa maison que la Bentley grise le dépasse ; elle va s'arrêter devant les planches et les poutres du verger. Une jeune fille en sort et M. de Lubeyrac interrompt le geste esquissé, une main en l'air. Il attend. Mlle Kahn tient une enveloppe qu'elle glisse sous la porte. Vicomte supplie et frémit plus qu'il n'aboie. Lorsque Noëlle se retourne, M. de Lubeyrac, à vingt pas d'elle, voit, reçoit, mesure d'un seul regard ce qu'est Noëlle. Cela ne dure pas. Un remous ancien se lève en lui. La voiture grise démarre. « Elle a dénoué ses cheveux... » pense seulement M. de Lubeyrac, lui qui ne sait rien de la coiffure ancienne de la jeune fille. Mais cela ne lui fait aucun doute : « Elle a dénoué ses cheveux... » Il se remet en marche. La chaleur est la même, Vicomte gémit, le bourdonnant dimanche de juin éclate de blancheur. Rien ne s'est passé. Sinon ceci : un homme vient de voir une enfant très belle aux cheveux défaits. Il ne le sait pas encore, il accueille en lui cette grâce avec ses

images, ses rumeurs, ses silences. Un fantôme s'éveille, un vieil homme, une ombre d'homme capable — comme ils sont tous — de se raconter des histoires pour un visage entrevu.

*
* *

Germaine Patoisin ne feignait pas, elle dormait. Ses gémissements soulignaient les colères ou les peurs qui traversent parfois un rêve. Voici qu'elle s'éveille lentement, de la chaleur au visage. Au bout d'un moment elle ouvre les yeux — ils sont rougis — et reprend possession de son monde. L'heure qu'il est, les mouches, Lubeyrac parti sans bruit : une vieille sensation, jamais apprivoisée, attaque Germaine. La blessure est toujours vive et profonde. Voilà, le monde est là, le monde est ainsi, et rien de plus, la chaleur, les mouches, la fuite furtive d'un vieil homme, un dimanche de juin entre trois et quatre heures, et sur l'étagère de l'antichambre une cinquantaine de livres — cinquante-huit exactement, que Germaine a comptés le jour où Mme Mottebois lui a dit : « Vous en avez des livres, vous ! » — dans l'armoire quatre jupes, l'odeur indécise de la campagne prisonnière de la maison, un fort parfum de luzerne ou de foin, les miroirs avec leurs pièges, la psyché offerte l'année dernière par Lubeyrac et son ovale détesté, son ovale romantique, 1830, dans lequel Germaine encadre avec dégoût — cette grimace des lèvres — une silhouette de purgatoire, une absence de poids qui n'est pas la minceur, une absence de laideur qui n'est pas la grâce, l'éternelle jupe-et-tricot, l'éternelle jupe-et-chemisier, le visage plat et les yeux noisette, cinquante-huit livres ! voyez-vous ça ! le bas-bleu du village, l'abonnée des cabinets de lecture de Rouen, la Parisienne, la dame aux chevilles fragiles en hiver, dans la boue ou sur la terre gelée, l'actrice, la rentière, la « liaison » de l'antiquaire, Mme Patoisin qui achète plus de fruits que de beurre, une vie finie en son milieu, une mémoire attentive à se fermer, une tête qui a chassé ses images secrètes et qui est venue à bout — presque venue à bout de ce passé plein de ruptures, de rôles, de chambres meublées, d'histoires de clinique et de comptes non approvisionnés — ce passé qui ne regarde personne. Ainsi, qui croirait à Mareuil que Mme Patoisin pleure parfois? Pleure et secoue la tête, rit bêtement, roule en boule son mouchoir humide, prononce à voix machinale et basse de gros mots, allume une Gauloise, dresse l'oreiller et s'y adosse, soupire en ouvrant *La Peste*, commence à lire avec ses yeux gonflés... Qui le croirait?

*
* *

M. de Lubeyrac entre dans l'enchaînement des gestes comme on se glisse au lit. Ces gestes sont sa paix, son assoupissement. Voilà quatorze années qu'il se drogue d'habitudes et de gestes. Une certaine

façon de pousser, en forçant du genou, la porte de l'atelier ; une certaine façon d'ouvrir trois fenêtres afin d'établir un courant d'air ; la tasse que l'on rince et l'eau qu'on met à chauffer pour le café ; la familiarité avec les objets, leur poids, leur place ; ce que l'on supporte sur eux de crasse ; l'exact degré de crasse et de désordre qui n'empêche pas mais permet de vivre, ce rêve éveillé que devient une vie d'homme seul, quand la tête est occupée de pensées vagues et que le corps va d'un geste à l'autre, d'une heure à l'autre, dans une sûreté engourdie, un confort de tanière ou de nuit. La tête, qu'y a-t-il dans la tête ? Les mains savent les doses convenables de café en poudre, de sucre, d'eau. M. de Lubeyrac boit toute la journée du café. Il a pris l'habitude de boire en marchant, le bol tenu d'une main, ou de poser le bol sur l'établi, sur la table, le même bol, qu'il ne lave que tous les deux jours, de sorte qu'un peu de sucre et de poudre brune fait au fond un cristal poisseux sur lequel bute la cuiller. Détail qui paraît superflu, mais qui donne la couleur du tableau. Il existe de nombreuses familles d'hommes solitaires, bien des styles. Presque tous ont en commun certains traits. D'autres traits au contraire sont si particuliers, étranges, sordides ou extravagants, qu'à eux seuls ils pourraient tenir lieu de portrait. L'homme qui depuis tant d'années accepte de boire dans de la faïence un peu poisseuse et tachée d'auréoles, l'homme veule à ce point dirait-on, et qui a même imposé à sa veulerie un certain rythme — la tasse lavée tous les deux jours — le voilà dessiné, dénoncé. Les esprits vifs et les caractères déterminés peuvent se moquer. Mais se moquer de quoi ? Quel humain supporterait qu'on l'observe une fois sa porte refermée ? Dans les maisons, derrière leurs rideaux tirés, dans la nuit des chambres, on ne voit que des fous. M. de Lubeyrac est un homme à la vie retournée : sa folie se voit, elle court la rue. Tout le village connaît ses habitudes et les juge. Pourquoi ne le condamne-t-on pas ? M. de Lubeyrac se tait ; peut-être respecte-t-on ce silence ? Et puis il y a le travail. L'antiquaire fabrique des tables et des bancs ; il donne au charpentier des poutres à débiter, des billots à dégrossir ; il répare des meubles, achète des lits où sont morts des gens qu'on a connus. Il traite mal les Parisiens à voitures blanches qui viennent le voir le dimanche. Il leur vend du Louis XIII sorti de ses mains, des statues au bois rongé, des vieilleries de fer qu'il a repeintes. Cet artisanat, cette filouterie étonnent, mais en rassurant. Un homme qui taille et rabote, un homme qui filoute, ce n'est jamais le diable.

Avec les heures la chaleur s'apaisera. M. de Lubeyrac s'est mis au travail, en tricot blanc, essuyant souvent son visage humide. Il achève une table basse, ponce le bois, l'enduit ensuite d'un vernis sombre. Il a ouvert les trois fenêtres dès que l'air a été moins lourd. Ainsi passe l'après-midi, avec au loin des voix et le passage rapide des voitures.

FRANÇOIS NOURISSIER

AU TEMPS DU ROI LOUIS-PHILIPPE

Souvenirs inédits de Charles de Rémusat

Nous avons déjà publié (avril 1958 et avril 1959) plusieurs chapitres des mémoires de Charles de Rémusat. Sa mère était l'auteur des célèbres mémoires. Charles de Rémusat fut à la fois un homme politique et un écrivain. Il fit partie du cabinet Molé en 1836, du cabinet Thiers en 1840. Il fut élu à l'Académie française en 1846. Né en 1797, il est mort en 1875.

MADAME DOSNE.

Mme DOSNE était la fille d'un négociant de Lyon. Mariée à un agent de change de Paris qui fit fortune sous la Restauration, elle s'était établie dans la société de la Chaussée-d'Antin, non pas dans la plus brillante, mais dans la plus animée. Nourrie dans les idées du bonapartisme lyonnais, elle en avait fait son libéralisme et détestait cordialement les salons de la Restauration. Ces haines instinctives de société faisaient le fonds de ses idées politiques. C'était une petite femme assez fraîche et potelée, d'une figure commune presque laide, vive, courante, médisante, obligeante et généreuse par moments, mais irritable et vindicative au besoin, sans autres préjugés que ceux que sa société et son temps appelaient des lumières, et suffisamment pourvue de cette philosophie positive qui enseigne à mener avec sagesse les plaisirs et les intérêts. Assez passionnée pour commettre quelques imprudences, surtout dans ses paroles, elle ne manquait pourtant pas d'esprit de conduite, et la facilité de ses principes ne lui avait pas enlevé la faculté de s'attacher réellement. Dans son monde, on lui trouvait de l'esprit, parce qu'elle causait volontiers du prochain et que la médisance est aisément piquante. Mais cet esprit, quel qu'il fût, était offusqué de mille petitesses, et, si ce n'est en affaires, je me défierais de son jugement.

Dosne, probe et loyal, était sans prétention, sans esprit, de bonnes manières, tranquille, accommodant, silencieux. Il ne gênait personne, pas même sa femme ; je crois que dans cette maison et tout son entourage,

— Ci-dessus portrait de Louis-Philippe (Roger Viollet).

une liberté conjugale à peu près absolue était regardée comme une des premières bienséances de la société, et l'on ne manquait pas aux bienséances. Mme Dosne ayant rencontré des jeunes gens qui s'occupaient d'autre chose que la Bourse et le Bois de Boulogne, les avait plus distingués que de plus beaux et de plus élégants. Elle faisait profession de ne pas fuir l'esprit dans un monde où l'on ne savait guère ce que c'était. Des journalistes de l'opposition s'étaient trouvés sur son chemin, et parmi eux Thiers qui n'allait presque dans aucun salon ; ils s'étaient rencontrés dans celui de M. Laffitte ou dans celui de M. Ternaux. Thiers a sur les femmes les idées les plus vulgaires ; il prenait avec elles, surtout à ses débuts, le ton d'un étudiant provençal. Mme Dosne, qu'il amusa, lui donna la réplique. Il la trouva animée, commode, mordante. Elle eut assez d'esprit pour voir qu'il en avait beaucoup et pour priser assez haut la conquête de ce petit homme, laid et inconnu, dans un temps où bien des sottes l'auraient traité de mal appris, s'il se fût émancipé avec elles. Thiers est bon, facile, soigneux pour la personne qui l'écoute avec complaisance. Il était isolé dans Paris. Il n'allait pas dans le monde ; il n'avait jamais eu de famille ; il ne s'était attaché à aucune femme. Il s'attacha à celle-là, qui se dévoua à lui avec passion. Il trouva en elle une amie, une bonne, une mère. Il aime les soins, il est esclave de ses habitudes. La maison Dosne devint la sienne. Il se crut une famille ; il n'en a jamais eu d'autre.

En 1830, il fit nommer Dosne receveur général à Brest. C'était un choix convenable. Rien ne manquait à Dosne pour faire un parfait financier : une tenue irréprochable, une perruque soignée, un grand luxe de tabatières, une fortune suffisante, sagement conduite. Après avoir été la protectrice du jeune journaliste, sa femme fut enchantée d'être l'Egérie de l'homme d'Etat naissant. Elle épousa sa vanité et son ambition plus encore que sa politique, et bientôt, par un calcul dans lequel il entrait peut-être encore plus d'affection que de personnalité, elle imagina de le marier à sa fille aînée. Elle lui assurait ainsi un intérieur et une fortune, et le retenait dans un milieu que très sincèrement, elle regardait comme le meilleur pour lui. Dans la carrière hasardeuse qu'il suivait, il continuerait ainsi d'être entouré d'amis sûrs, de cœurs à lui. Je suis très convaincu qu'en agissant ainsi, elle a cru faire acte de dévouement. Le côté répugnant d'une pareille union ne la touchait pas. Elle n'avait point de ces préjugés. Résolue à n'être désormais que la mère de son gendre, n'était-ce pas elle, après tout, qui faisait le sacrifice ? Elle ne s'apercevait pas qu'avant elle, c'était sa fille qu'elle sacrifiait.

Thiers, avec une vraie délicatesse d'âme en certaines matières, n'en a guère dans les questions où ce qu'on peut appeler le sentiment joue un rôle, et dès qu'il s'agit des femmes, ce qui n'est que moral se confond pour lui avec ce qui est romanesque, et pour lui le romanesque n'existe pas. Le mariage qu'on lui offrait lui était avantageux, commode surtout.

C'était celui qui devait prendre le moins sur son repos, le moins gêner sa liberté d'action. Point de nouvelles connaissances à faire, point de lien nouveau à former, point de caractère à assouplir, point de dévouement à gagner. Il ne sortait pas de sa propre famille. Par son pouvoir, il augmentait la fortune qu'il recevait, car son beau-père lui devait carrière et avancement. L'extrême jeunesse de sa femme le rassurait au lieu de l'effrayer. C'était un enfant qui restait près de sa mère, et que sa mère formerait. Quant au passé, il était passé, et qui considère les relations avec les femmes comme une chose aussi simple qu'elle est naturelle, ne voit pas comment ce qui ne donne avant aucun scrupule pourrait causer le moindre embarras après. D'ailleurs, il n'avait jamais eu d'illusion sur le mariage, et, bien des années auparavant, je lui avais entendu dire que puisque Molière et Napoléon avaient été cocus, tout le monde devait s'attendre à l'être.

Mme Dosne n'avait que deux filles. Quand l'aînée eut quinze ans, elle la maria. C'était dans l'automne de 1833. Elise Dosne était alors une jeune fille charmante, quoiqu'elle eût encore à gagner en taille et en élégance. Elle avait de la fraîcheur, un air de santé qu'elle devait perdre d'assez bonne heure, quelques jolis traits quoique sans beauté, un front bombé, des yeux sans expression, peu de distinction dans la physionomie, aucune dans la voix et le parler, beaucoup dans la tournure et les manières. Elle a été longtemps silencieuse et contenue. On l'appelait selon l'expression anglaise *la bûche de neige*. Elle est toujours restée froide et dédaigneuse. Mais, sans lui trouver autant d'esprit que Thiers qui n'est pas difficile sous ce rapport et qui a peur d'elle, ce n'est pas une personne insignifiante. Elle a de l'observation, du tact, une certaine dignité ; ce qu'elle pouvait avoir d'imagination et de sensibilité a été glacé par sa vie d'intérieur et, je le soupçonne, par son mariage. On a dit que s'étant aperçue des motifs et du caractère de cette union, elle en avait été encore plus blessée qu'affligée et que, trop fière pour pardonner et pour se plaindre, elle s'était décidée ou risquée à vivre comme une statue de marbre au milieu des siens. Il est certain qu'elle garde avec eux une froideur, une sécheresse, une égalité d'humeur sans bienveillance, parfaitement assortie à l'aridité de ses opinions. Elle n'a pas une illusion. Je ne lui ai jamais surpris une admiration, ni un goût. Son esprit assez cultivé ne se plaît pas aux idées. Son mari prétend qu'elle est athée.

Il est certain qu'elle ne parle pas de la religion comme d'un préjugé, mais plutôt comme d'une convenance hypocrite. Jamais l'amour n'est dans sa bouche qu'une liaison de société, tissue par le plaisir et la vanité, et qui ne peut intéresser que la médisance. Elle semble juger tout ce qui l'entoure : sa mère avec peu d'estime, son mari avec une nuance de pitié. Elle ne montre quelque tendresse que pour sa sœur, plus douce, plus affectueuse, plus délicate qu'elle, mais dont elle a de bonne heure désabusé la jeunesse et desséché toutes les espérances, toutes les croyances, au point de lui persuader que le bonheur est de sentir le moins possible et la

sagesse d'offrir à la douleur et à l'émotion le moins qu'on peut de points vulnérables. Aussi la pauvre Félicie a-t-elle pris le parti, singulier dans sa position, de vieillir sans se marier, déterminée par l'exemple d'une sœur qui n'a été ni mère, ni peut-être épouse. Cette simplification de la vie, réduite ainsi aux incidents nécessaires et aux relations de société, jette dans cet intérieur une froideur, une monotonie qui sans doute en assure la tranquillité et peut d'ailleurs être assez commode à tout le monde. Thiers, qui tient fort à ses aises, et qui a réussi à réaliser autour de lui une uniformité qui respecte tous ses goûts et toutes les exigences de sa nature et de sa carrière, parle emphatiquement de *sa famille,* avec une affection qui n'est en grande partie que la passion des habitudes. N'étaient le mouvement de sa conversation et quelques sorties de son humeur impatiente, n'étaient encore certaines vivacités de Mme Dosne qui éclate aisément contre ceux qu'elle n'aime pas et qui s'agite et s'emporte quelquefois pour ceux qu'elle aime, l'insignifiance et la contrainte seraient les caractères de cet intérieur réglé, bienséant, confortable, opulent, où pour mon compte je n'ai jamais rencontré que « cet ennui aussi triste qu'il est vain », que Bossuet place à la cour.

Quant à l'ennui, j'en réponds ; pour le reste, je n'ai fait que répéter le dire du public. Car il n'est pas jusqu'à l'ancienne liaison de la belle-mère et du gendre dont je ne parle sur parole, n'en ayant surpris aucune preuve, à moins qu'on ne prenne pour telle la sollicitude inquiète de Mme Dosne pour Thiers. On dirait une mère passionnée et capable de perdre la tête dans les grandes occasions. Son dévouement à ses filles, plus contenu, est moins agité, mais il est réel, actif et soigneux. En tout, c'est celle de la maison qui a le plus de cœur.

Le grand défaut de toutes ces femmes, c'est la frivolité des goûts. Les plaisirs de la vanité et du luxe, contenus cependant par le défaut d'imagination et les calculs de la prudence, voilà leur vie. Rien d'ailleurs qui sente l'exaltation, l'excentricité, l'originalité. C'est l'esprit bourgeois avec ses exigences, son égoïsme et ses ombrages, un peu rehaussé par l'habitude de la richesse et le commerce du grand monde. Ce sont des parvenus qui ne manquent pas tout à fait de goût.

Thiers lui-même s'en aperçoit quelquefois. Un jour, impatienté, il leur disait : « Ce sont bien là des sentiments de bourgeois. — Et vous, qu'êtes-vous donc ? lui dit sa belle-mère. — Oh ! moi, je ne suis pas un bourgeois, je ne suis rien. »

En bien comme en mal, l'esprit de cet intérieur et l'influence qu'il devait exercer, étaient moins développés dans les premiers mois du mariage de Thiers. Mme Thiers était moins comptée et pouvait ne paraître qu'une jolie enfant tranquille. Plus vive et encore inexpérimentée, Mme Dosne était un peu distraite et contenue par les joies et les soins de sa situation nouvelle et d'une fortune politique. Ce n'était que peu à peu et en se familiarisant avec l'existence et le monde qui s'ouvraient pour elle, qu'elle devait y porter la malveillance inventive et l'intolérance

soupçonneuse qui venaient à la fois de sa condition et de sa nature. C'est avec le temps que ces défauts des esprits subalternes et des vanités féminines devaient déteindre sur la nature plus bienveillante et plus équitable de Thiers, et susciter en lui, développer les germes d'une irritabilité défiante, tempérée cependant par la largeur de son intelligence, la grandeur de ses vues et l'éclat de ses succès. Je suis certain que tout calcul fait, il s'applaudit de l'existence domestique qui lui est échue ; il y a trouvé repos, bien-être, liberté et, à ce qu'il croit, une situation bienséante et digne, et cependant là est le foyer des influences misérables qui ont fomenté ses défauts, irrité son humeur, aigri son amour-propre, rapetissé son âme.

Un duel (1834).

Il n'y avait pas un mois que la Chambre était ouverte, lorsqu'un événement sinistre vint accroître l'irritation universelle dans un débat sur une question d'avancement militaire : le général Bugeaud ayant insisté sur la nécessité de l'obéissance dans l'armée, un jeune homme assez doux de manière, Dulong, collègue de la députation de Dupont de l'Eure — dont il passait (je le répète sans le savoir un mot) pour le fils naturel — demanda au général si la soumission du militaire devait aller jusqu'à lui faire accepter le métier de geôlier [1]. L'offense était personnelle. Un duel qu'on avait cru pouvoir éviter, devint inévitable grâce à l'intervention de Carrel qui s'opposa aux explications accordées par Dulong et qui portait dans ces sortes d'affaires une raideur pointilleuse peu digne de son esprit et que Sainte-Beuve a parfaitement décrite [2]. On se battit. Bugeaud tua son adversaire ; il y mit, après comme avant, un luxe de sang-froid qui n'était pas nécessaire, et Dupont de l'Eure donna sa démission de membre de la Chambre.

Les Delessert.

Parmi les maisons que le nouveau régime [3] mettait en évidence, on pouvait citer celle des Delessert [4]. Non seulement une haute et vieille considération les distinguait dans le grand commerce de la capitale ;

1. On sait que Bugeaud avait « gardé » la duchesse de Berry à Blaye.

2. *Causeries du Lundi.* L'article Carrel dans ce recueil est très juste de ton, et peut être pris pour vrai. (Note de Rémusat.) — Le duel eut lieu le 29 janvier : Dulong, blessé d'une balle au front, mourut le lendemain matin sans avoir repris connaissance.

3. La Monarchie de Juillet.

4. La famille Delessert, originaire du canton de Vaud, se fixa ensuite à Genève. Etienne, banquier à Lyon, tout en gardant la nationalité suisse, fonda à Paris une maison en 1777. Son second fils Benjamin (1773-1847) qui fut

mais ils étaient tous dans la politique et y tenaient une place plus honorable qu'influente. C'étaient des Parisiens de Genève. Comme à Genève, ils mêlaient à l'esprit du commerce la dignité des mœurs, le goût des choses sérieuses et élevées ; même les gens distingués ne leur déplaisaient pas, tout en leur inspirant quelque défiance. Leur éducation, fort supérieure à leur esprit, les mettait au-dessus des riches de la Chaussée-d'Antin. L'aîné, Benjamin, avec une intelligence des plus médiocres et un jugement des moins sûrs avait une teinture des sciences et même des arts. Aussi avait-il de jolis tableaux, de belles serres, une riche collection minéralogique. Des savants, quelques gens de lettres, et des hommes distingués de tout pays particulièrement de Suisse, d'Angleterre et d'Amérique, affluaient dans ses salons de Paris et de Passy. Il vivait dans la même maison que François son frère, très uni avec lui, quoique inférieur sous tous les rapports. La maison était tenue par Mme Gautier, leur sœur.

Cet intérieur, très honnête et très respecté, était froid et guindé. Je le cite comme un des meilleurs de la haute bourgeoisie de 1830. Et pourtant, on ne s'y était garé des travers et des frivolités de la Chaussée-d'Antin qu'en se retranchant dans la raideur genevoise et protestante. On ne s'y amusait pas même à penser. Le troisième frère Delessert, Gabriel, était plus homme du monde. Il en avait davantage les manières, et moins instruit que ses frères, il avait plus trempé dans le reste de la société parisienne. Sa vocation en aurait fait un soldat ; sa position en avait fait un commerçant. Il ne s'était pas occupé des affaires avec beaucoup de suite, ni de succès, et une partie de sa jeunesse s'était passée à monter à cheval et à se livrer avec une certaine passion, aux exercices du corps. Il avait plus d'aménité que ses frères, avec moins de possession de lui-même. Moins puritain, point dévot comme François, point philanthrope comme Benjamin, il avait de sa famille la sévérité morale, jointe à la susceptibilité d'honneur d'un militaire. Il était sans esprit et le peu qu'il en avait n'était pas toujours juste. Prompt à se

envoyé tout jeune en Angleterre où il reçut les leçons d'Adam Smith et de Dugald-Stewart et connut James Watt, s'engagea dans l'armée en 1790 et ne la quitta qu'en 1795 comme capitaine pour prendre la direction de la maison paternelle à la mort de son frère aîné. Il fonda à Passy en 1801 une filature mécanique de coton, puis une raffinerie de sucre ou l'on réalisa en 1806, le sucre de betterave, fut un des premiers régents de la Banque de France et des membres de la Chambre de commerce, créé baron en 1812. Il fut représentant à la Chambre des Cent Jours, puis député de la Seine de 1817 à 1824, du Maine-et-Loire de 1827 à 1842. Il fut de toutes les institutions philanthropiques modernes, notamment des premières caisses d'épargne en 1818. Outre une importante galerie de tableaux, il avait réuni un herbier considérable et une collection de coquilles. François (1780-1868) élevé à Genève, prit la direction de la Banque à la place de Benjamin et fut président de la Chambre de commerce. Gabriel (1786-1858) fut associé à la maison de banque jusqu'en 1830 ; il fut colonel d'état-major de la garde nationale dont il fut un des réorganisateurs en 1830, puis général. Préfet de l'Aude en 1834 puis de l'Eure-et-Loir, il fut nommé le 10 septembre 1836 préfet de police et conseiller d'Etat, pair de France en 1844.

prévenir, capable de s'irriter, violent par tempérament, et contenu par savoir-vivre, poli sans flexibilité, mondain sans élégance, combattu entre la défiance de lui-même et une dignité ombrageuse, il eût été un homme médiocre tout près d'être insupportable, si tout en lui, défauts, préjugés, vanités, irritations, petitesse, n'avait été dominé par une noblesse d'âme que je n'ai pas vu surpasser. Il avait hors de l'ordre commun, les vertus communes, j'entends celles qui devraient l'être, la probité, le courage, la loyauté, les vertus indispensables, élevées au degré où elles deviennent héroïques. Dès qu'on avait aperçu ses grandes qualités, il était difficile de ne point lui passer tout le reste.

Par générosité d'âme, plus je crois que par inclination, par un louable désir d'enrichir une personne distinguée, comme elle, il avait épousé en 1825, malgré une différence d'âge considérable, la fille aînée d'Alexandre de Laborde [1], qui était charmante et vue avec une extrême bienveillance dans la société où elle avait été élevée. Son père lui-même était très aimé, à cause de son caractère facile et liant, de la vivacité d'un esprit souple et gai et d'une aptitude générale qui lui donnait en tout un talent médiocre et cependant point vulgaire. Son inconduite avait compromis sa fortune, et elle a fini par compromettre sa considération ; mais on lui pardonnait à cause de sa bonté, de sa bienveillance et de sa distraction, et on ne s'occupait de ses désordres que pour s'intéresser à sa femme et à ses filles. Mme de Laborde [2] était une grande et belle femme, une de ces cariatides de l'ère impériale dont la figure douce et gracieuse tempérait la gravité statuaire. Elle avait du calme, de la tenue, de la douceur, de l'esprit de conduite, de l'esprit du monde, un peu commun, assez piquant, peu d'imagination, peu de sensibilité, mais de la santé, un fond de raison mêlé à des goûts futiles, tout ce qu'il faut pour se faire bien venir dans la société. Par le mariage de sa belle-sœur Nathalie de Laborde avec Charles de Noailles [3], elle tenait à la société aristocratique du faubourg Saint-Honoré, tempérée par le monde impérial où elle avait figuré, et enfin le monde libéral où son mari avait fini par trouver sous la Restauration le refuge de la popularité. Partout elle avait fait accueillir avec empressement ses trois filles toutes trois gracieuses, élégantes, pauvres et spirituelles, l'aînée et plus encore la dernière d'une vraie beauté [4]. Au commencement de 1834, une seule encore était mariée.

Les Laborde et les Delessert s'étaient jetés dans le mouvement de 1830 : Laborde, ancien émigré au service de l'Autriche, jusqu'à tout

1. Valentine (1806-1894) aînée des quatre enfants d'Alexandre de Laborde et de Thérèse Sabatier de Cabre. On sait qu'elle inspira un très vif sentiment à Mérimée.

2. Thérèse Sabattier de Cabre, mariée en premières noces à M. de Gillié. (Note de Rémusat.)

3. La duchesse de Mouchy, morte folle. Elle avait joui d'une assez grande célébrité et retenu l'attention de Chateaubriand.

4. Mme Gabriel Delessert, Mme Edouard Bocher et Mme E. Odier.

oublier dans l'entraînement des idées populaires ; Gabriel Delessert qui s'était cru libéral sous la Restauration parce qu'il était bonapartiste, en se déclarant dès le lendemain de juillet satisfait et conservateur. Par son courage et son activité, il avait comme aide-major de la garde nationale rendu de grands services dans les troubles de Paris [1].

Sa maison que des pertes de fortune avaient rendue assez modeste, était tenue avec tout l'agrément du monde par sa femme qui avait tous les goûts de la distinction [2]. C'était par les opinions qui y régnaient, par le monde qui s'y réunissait, un salon tout à fait dans nos idées, un salon orléaniste et libéral, où cependant la politique n'absorbait pas tout, les politiques n'y étant guère recherchés que s'ils étaient gens du monde ou gens de talent.

J'ai dit qu'il avait épousé par choix une femme dont il reconnaissait avec une franchise touchante la supériorité, et qui a su comprendre toutes ses grandes qualités sans s'y plaire, lui faire la vie calme et sereine en n'étant pas heureuse et lui rendre tous les devoirs du dévouement sans avoir pu jamais lui donner son cœur.

Valentine de Laborde est une femme triste et douce, remplie de droiture et de générosité, discrète, contenue, mais sincère, vraie dans ses sentiments, animée sans vivacité, la même à tous les instants, inaltérable sans froideur, obligeante, complaisante, avec un fond d'indépendance qu'elle n'a pu aliéner pour personne, plus capable de se dévouer que de se soumettre. Bienveillante par caractère, encore qu'un peu sévère dans ses jugements, dénuée d'illusions jusqu'à la misanthropie, empressée de plaire ou de soulager, bienfaisante, consolante, compatissante, quoique sa sensibilité ne soit pas profonde, ni ses affections passionnées, fidèle et sûre en amitié, influente et obtenant beaucoup sans rien exiger, la première partout en ne cherchant jamais qu'à se faire aimer, sans beaucoup croire aux sentiments qu'elle inspire. Son esprit, qui manque un peu de force, est libre, vrai, naturel, original en ce sens qu'il n'emprunte à personne. Point d'impressions, ni de sentiments de commande ; elle ne pense que ce qu'elle pense et ne s'humilie jamais jusqu'à cesser d'être elle-même. Les vains préjugés, les scrupules factices, elle ne les connaît pas, elle ne les conçoit pas ; mais elle ignore les mensonges de l'amour-propre, les sophismes de la fausse conscience. L'exagération la choque, l'affectation la dégoûte, la déclamation la glace, et, si elle s'est jamais donnée, c'est qu'elle aura été émue d'une larme ou d'un baiser, car elle n'est pas plus séduite par l'imagination que par la vanité. Ses facultés flexibles et variées la rendent propre à toutes choses. Elle apprend tout, comprend tout, et reste simple. Elle a des mains de fée. Douée pour tous les arts,

1. En 1834.

2. Cf. M. Parturier, « Lettres de Mérimée à Rémusat », dans *Revue de Paris*, 1er janvier 1939.

elle l'est admirablement pour ceux du dessin. Elle y excelle par la vérité et le sentiment. C'est une figure délicatement expressive, une physionomie d'une mélancolie pénétrante. Rien de touchant comme le regard de ses beaux yeux d'un bleu pâle. Rien de svelte, de souple et d'élégant comme toute sa personne. Ses cheveux blond noisette tombent à flots épais jusque sur ses talons. Sa taille, sa démarche, ses mouvements, tout respire une grâce, la grâce exquise et naturelle, celle qui prend le cœur sans troubler les sens. *Et la grâce plus belle encore que la beauté*[1]. Ce vers a été fait pour elle.

Je me liai peu à peu avec elle par l'affection la plus sincère. Sa tutélaire amitié ne m'a manqué dans aucune de nos épreuves. C'est un des grands biens de ma vie. Elle aura été une des femmes les plus remarquables de son temps. Je lui ai dit quelquefois que si jamais on écrivait sa vie, on devrait y mettre pour épigraphe ces mots de l'Ecriture : *Mulier gratiosa inveniet gloriam.*

Madame de Boigne.

Le seul salon peut-être qui eût gagné à réfléchir les couleurs du temps, c'était celui de Mme de Boigne[2]. Fille d'une dame du palais de la cour de Versailles, Adèle d'Osmond avait émigré fort jeune, et son éducation s'était terminée en Angleterre où pauvre et jolie, on l'avait mariée au général Boigne, ce Savoyard, qui avait rapporté une fortune princière du service de Tipoo-Saïb. Soit aversion, caprice, orgueil ou pudeur, elle l'avait, dès les premiers jours de leur union, traité avec une telle hauteur qu'on a douté qu'il ait jamais été tout à fait son mari. Reconnaissant la sottise qu'il avait faite, il se conduisit avec bon sens et générosité. Il se retira dans sa ville de Chambéry, qu'il enrichit de ses libéralités, laissant à sa femme sa liberté et une pension considérable. Rentrée bientôt en France, elle y mena et y a toujours mené la vie d'une veuve riche. Câline et douce, spirituelle et polie, elle était faite pour le monde ; elle y portait seulement une affectation et une minauderie qui ont disparu avec les années. Son sage esprit, son éducation anglaise l'avaient préservée des exagérations du parti royaliste ; elle s'était attachée à la nuance du ministère Richelieu. Elle vivait beaucoup avec Mme de Montcalm[3], sœur de ce ministre et qui passait pour bonne et distinguée. Après sa mort,

1. Vers de La Fontaine dans *Psyché*.

2. Adèle d'Osmond (1780-1866) née à Versailles, dans les milieux de la cour, fut emmenée en émigration en Italie où elle se lia d'amitié avec la princesse Marie-Amélie, future duchesse d'Orléans, puis en Angleterre où elle épousa en 1798 le comte de Boigne, gentilhomme savoyard qui, au cours d'une vie aventureuse avait fait une fortune considérable aux Indes. Ses mémoires sont justement célèbres.

3. Les *Souvenirs* de Mme de Montcalm ont été publiés dans *la Revue de Paris* en septembre et octobre 1934.

elle hérita de son salon et y reçut beaucoup Pasquier. C'est pour elle qu'il avait achevé de se détacher de ma tante, cherchant dans cette nouvelle affection plus d'esprit, au moins un meilleur esprit, plus d'égalité, plus d'intelligence politique. Attachée à Madame la duchesse d'Orléans, Mme de Boigne n'avait pas été fâchée de la voir reine, et rompant nettement avec son parti, elle avait embrassé la cause du gouvernement de 1830, sans doute avec les idées et les craintes du centre droit, mais cependant avec plus de goût et d'inclination que M. Pasquier lui-même, qui lui a rendu sans l'aimer de si utiles services. Elle ouvrit donc son salon à tout ce qui marqua un peu dans le parti de la nouvelle monarchie. Broglie, Guizot, Thiers, Duchâtel, moi, bien d'autres, nous y fûmes successivement introduits.

C'était une maison agréable, où se retrouvaient les débris de l'ancienne société du faubourg Saint-Honoré. Un peu froide, mais bienveillante, Mme de Boigne était une petite femme vieillissante, soignée, presque jolie, mise avec un luxe de bon goût, causant d'une voix douce, et débitant en bons termes des lieux communs assez bien choisis, relevés par quelques finesses judicieuses. Car sa bonté constante ne l'empêchait pas d'apercevoir un travers ou un ridicule. Mais ses plus grandes malices étaient sans amertume. Elle aimait à plaire. Elle craignait les querelles et le bruit, même une certaine vivacité d'esprit. Un reste de vanité aristocratique, ou sa délicatesse sur les bienséances du monde, la rendait trop insensible au mérite de l'originalité. Elle craignait d'entendre des choses qui eussent troublé la paix de son salon, prêté à sa société un air d'excentricité qui eût fait gloser le faubourg Saint-Germain qui ne pouvait la souffrir. Tout y était donc un peu compassé, ressemblait à une bonne cuisine, saine, douce, agréable, mais pas assez assaisonnée, et l'on aurait voulu un peu plus de vin de champagne ; mais les relations étaient sûres, on y trouvait une bienveillance flatteuse, une encourageante attention.

La maîtresse de la maison tenait trop à son repos pour se dévouer à personne ; mais elle aurait obligé avec autant de tact que d'empressement quiconque eût invoqué ses bontés. Seul avec elle, on pouvait dire le vrai, sans le farder, ni l'affaiblir comme il le fallait en présence du monde. Elle entendait même ce qui ne lui plaisait pas, donnait avec justesse un conseil contre son goût, et, déposant cette pruderie politique qui lui aurait fait désirer que la liberté fût toujours une demoiselle de bonne compagnie, elle montrait une intelligence assez saine des intérêts et des opinions pour donner l'idée qu'elle n'aurait pas été fâchée de se mêler un peu des affaires. Elle l'aurait fait, au besoin, avec mesure, car l'action lui allait peu, craignant avec excès les tracasseries et les jugements du dehors. Mais bien vue à la cour, elle se serait accommodée d'une réputation de crédit et l'aurait employé volontiers pour empêcher des ruptures et pratiquer des conciliations. On dit qu'elle a écrit, on parle d'un roman, de fragments de mémoires. Si elle a surveillé sa plume comme sa conversation, le verre d'eau sucrée sera fade, mais, si elle n'a pas gardé le

secret de ses observations propres et intimes, et qu'elle ait su dire ce qu'elle pensait au fond, ses écrits relèveront sa réputation d'esprit quelquefois contestée, faute de verve et d'entraînement. On lui trouvera un jugement délicat, la connaissance du monde et une mémoire assez sûre des événements de société auxquels elle a assisté.

L'Etat et les Beaux-Arts.

Il y a beaucoup à critiquer dans l'intervention de l'Etat dans les affaires de l'esprit, et je suis loin de défendre en tout la manière dont elle est réglée, et exercée. Par goût et par principe, j'aimerais mieux la liberté absolue sans protection ; mais quoi qu'ils en disent, je doute que ce régime convînt beaucoup aux gens de lettres, qui sont très aisés qu'il y ait pour eux des institutions, des emplois spéciaux, des encouragements comme les académies, les bibliothèques, les musées, les pensions. C'est un lieu commun de l'histoire que l'éloge des gouvernements qui ont protégé les travaux de l'esprit ; même en temps de liberté, on ne dispense pas l'Etat de la tâche de les seconder et de les récompenser, quoique ce ne soit pas le moyen d'en assurer l'indépendance. Cela est encore plus vrai des beaux-arts, et il faut convenir que ceux-ci pourraient voir leurs œuvres les plus importantes, leur emploi le plus sérieux languir et disparaître si, comme une industrie ordinaire, ils attendaient tout des besoins de la consommation. L'expérience n'a point prouvé que la société et surtout une société où domine la classe moyenne fût d'humeur à encourager la grande sculpture et la grande peinture. Une aristocratie ne leur est pas nécessaire, mais elles peuvent avoir besoin du secours de l'Etat. Dans l'hostilité ridicule des artistes et des romanciers envers les bourgeois, il peut y avoir ceci de fondé que les bourgeois ne sont pas assez riches pour payer au génie ses travaux de premier ordre, et il faut que la démocratie, comme à Athènes, ou la bourgeoisie comme à Florence, puissent dire : « L'Etat, c'est moi », pour que l'une ou l'autre disputent aux Auguste, aux Léon X et aux Louis XIV ce titre de protecteur des arts que la tradition leur a conservé. L'Histoire et la critique rabattent beaucoup de cette tradition ; mais elles ne détruisent pas les motifs de ce servage volontaire que les artistes professent à l'égard du pouvoir, surtout quand il est très arbitraire et très dépensier. Or c'est moi qui étais [1], à quelques égards, pour eux ce pouvoir ; c'était moi qui pouvais presque leur dire : « L'Etat, c'est moi. » Le droit de parodier ainsi Louis XIV n'est pas toujours digne d'envie.

Il serait bon que l'Etat ne demandât aux arts que les travaux que lui seul peut commander, par exemple les peintures murales, ce qu'on appelle les « grandes machines ». Il fait ainsi naturellement pour l'archi-

1. A titre de ministre de l'Intérieur.

tecture. Cela suffirait sans doute pour soutenir les talents élevés et pour faire produire quelquefois des modèles. Mais les peintres pris ensemble n'y gagneraient rien ; ils se diraient abandonnés. Ils ne seraient pour la plupart point employés ; ceux qui sont jeunes, ceux qui n'ont pas fait toutes leurs preuves, ne recevraient aucun encouragement. De là, une sorte de nécessité que, pour empêcher l'art de s'éteindre faute d'artistes, l'Etat ne se borne pas à entretenir des écoles, des musées et à faire des commandes monumentales ; il faut qu'il se fasse bureau d'Assistance publique pour les peintres, et s'occupe avec un soin égal de ceux qui n'ont pas encore de talent, ou à qui leur genre ou leur mérite refuse une réputation lucrative. On trouve que c'est en définitive un moyen sûr d'encourager la médiocrité et de mettre aux frais de l'Etat, non pas le talent mais la profession.

Je ne pouvais changer cet ordre de choses, et il sera en tout temps difficile de le modifier. Cependant si j'avais été appelé à préparer un budget de l'Intérieur, j'aurais essayé de diviser d'une manière plus tranchée le crédit pour commande de grands ouvrages et le crédit pour secours et encouragements aux artistes.

J'aurais voulu aussi obtenir un crédit pour acquisition d'ouvrages d'art ; cette ressource manquait. J'eus du moins une occasion de commander des travaux qui n'étaient pas sans intérêt pour l'art. Des fonds avaient été accordés pour la décoration intérieure de la Chambre des pairs, à la suite de l'agrandissement du Luxembourg ; ces crédits me donnaient assez de marge pour opérer en liberté. Je n'avais nulle prétention à me connaître en ces matières ; mais j'avais des amis plus habiles que moi, et j'étais au courant des réputations méritées. J'accordai à Vitet de donner la grande salle à orner à Vauchelet qui ne devait et ne savait faire que de la décoration. Je fis une chose qui me fut fort reprochée par les pairs classiques très intraitables, ce fut de donner la coupole de la bibliothèque à peindre à Eugène Delacroix, en chargeant à sa demande un de ses élèves, Riesener, de décorer le reste de la pièce. J'offris à Scheffer de prendre la part qu'il voudrait ; ce n'était pas son genre, et il se borna à me demander un salon pour son frère Henri. Je trouvai de l'ouvrage pour Flandrin, Louis Boulanger, Signol, etc., encore près de leurs débuts. Puis comme l'ancienne salle des délibérations devait changer de forme, et se convertir en une salle oblongue ou galerie, je réservai cent mille francs que j'offris à Ingres, en lui abandonnant entièrement ce vaisseau pour y peindre tout ce qu'il voudrait et en régler l'ornementation à sa fantaisie. Il n'avait point fait de peinture murale depuis le plafond d'Homère, et j'espérais donner ainsi à l'art et à l'avenir une œuvre capitale. Ingres était alors directeur de l'Ecole de Rome qu'il devait quitter dans quelques mois. Je lui écrivis de ma main, pour lui communiquer mon idée, une lettre où je mis toute sorte de coquetterie. Il en fut enchanté et s'en souvient encore. Mais quand il revint, je n'étais plus ministre. La Chambre des pairs, changeant d'avis,

voulait conserver à son ancienne salle sa forme d'hémicycle pour certaines délibérations judiciaires. Le projet fut alors abandonné, et il n'en est pas resté d'autre chef-d'œuvre que ma lettre.

Le Roi Louis-Philippe.

Louis-Philippe était un homme de moyenne taille, assez fort, agile et dispos, marchant bien, la tête haute, mais un peu disgracieux, parce qu'il avait le buste trop long pour sa taille. Sa figure était une large face régulière, assez belle dans l'ensemble, et qu'on eût dite faite pour porter la grande perruque de Louis XIV dont elle avait singulièrement la ressemblance. Il tenait cela de sa mère [1] dont le profil était le sien. Lui et ses enfants étaient physiquement plus Bourbons par ce côté que la lignée d'Orléans, et ils étaient en effet plus rapprochés d'un degré de Louis XIV que de son frère. La Palatine avait introduit dans sa race des traits ronds qui disparurent avec la génération de Louis-Philippe et la reine Marie-Amélie ne devait certes pas les ramener dans la famille.

La figure du roi au repos était assez imposante. Ses yeux un peu bridés et moins beaux qu'animés avaient une expression de finesse, de bonté et de gaieté. Son nez aquilin et qui, chez le duc de Nemours est devenu celui de Henri IV, était le trait noble et royal de son visage. Sa bouche, très expressive et assez agréable, avait des mouvements mimiques qui auraient réussi sur un théâtre de comédie. Sa physionomie suivait sa conversation. La vivacité, l'entrain, une certaine malice qui n'était pas sans bonhomie, une verve joyeuse et familière et dans le sérieux, plutôt la dignité du bon sens que celle de l'âme, plutôt le calme du courage éprouvé que la flamme de l'héroïsme, voilà ce que disaient ses traits, animés encore par un accent varié et pénétrant, et par une imitation involontaire, et parlante, de ceux dont il racontait quelque chose. Sa parole, son geste, son attitude en public avaient peu de majesté, et en perdant l'aisance, il ne gagnait pas la noblesse. On retrouvait davantage dans sa conversation, sinon le roi, au moins le personnage important, l'homme que la naissance et l'habitude ont formé aux grandes situations, quoique sa gravité fût sans cesse égayée par des éclats et des rires qui interrompaient ses discours les plus augustes. Sa perruque, haute en frisure, séparée sur le côté par une raie marquée, serrée sur sa tête comme une coiffure qu'on craint de perdre, sa grosse cravate blanche à mille plis, son jabot, sa chaîne de montre à breloques, enfin la gesticulation de ses mains à manches un peu courtes, lui donnaient quelque chose d'un opérateur italien et composaient en tout cas une figure originale, pleine de contrastes piquants. Sa conversation lui ressemblait, et, quoique assurément remarquable, elle devait beaucoup à sa per-

1. Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon-Penthièvre, Louis-Philippe était né en 1773.

sonne. Comme dans l'éloquence de l'orateur grec, l'action y entrait pour beaucoup. Avant de le connaître, je voyais souvent ses ministres, Thiers surtout, revenir d'auprès de lui, très frappés de ce qu'ils avaient entendu. Il les avait étonnés, enchantés, divertis. C'était un esprit incomparable. Puis, quand ils rendaient compte de l'entretien, l'effet ne se reproduisait pas, le relief s'était émoussé, le charme avait disparu. Ce n'étaient plus guère que des lieux communs intelligents, facilement déduits. Quand je l'approchai à mon tour je compris et je retrouvai l'intérêt de ce genre d'improvisation dont la voix, le mouvement, le geste, l'à-propos et une grande sincérité d'impression doublaient l'effet. Le roi n'avait pas les plus grandes qualités de l'esprit. Il n'était fait ni pour les choses profondes ni pour les choses sublimes. Le domaine de l'imagination lui était fermé. Mais il avait avec intensité les facultés moyennes. Son intelligence prompte et vive, était servie par une grande aptitude au travail pourvu qu'il y eût quelque variété dans ses occupations. Elle était toujours prête, toujours en haleine, et ne se reposait qu'en passant d'une chose à une autre. Ce changement d'objet suffisait pour le distraire de ce qui l'agitait le plus, et chose très désirable dans les affaires publiques, il était, sans effort, tout entier à ce qu'il faisait. Au milieu des plus grands soucis, il allait à Versailles ou à Fontainebleau, et ne songeait plus qu'à ses bâtiments et à ses jardins.

Sa faculté éminente était peut-être la mémoire. D'une vie longue, traversée par une foule d'événements, d'épreuves et de voyages, il n'avait rien oublié. Il apprenait aisément et retenait tout, mais sans classement ni méthode. Les souvenirs lui revenaient en foule sans autre lien que celui de l'association des idées, combinaison presque toujours fortuite et dont la secrète origine nous échappe souvent. Aussi y avait-il dans son abondante conversation bien des choses qui semblaient des *propositi* parce qu'on n'en saisissait pas le rapport et l'application. Toute la liaison venait de spectacles qu'il avait vus, d'anecdotes qu'il avait apprises, des langues qu'il savait. Sa facilité polyglotte était en effet remarquable. Il parlait couramment l'anglais, l'italien, l'espagnol et un peu l'allemand. Le souvenir lui en suggérait des locutions, des proverbes, des images, des allusions quelquefois peu intelligibles pour qui n'était pas au courant, et comme il avait la tête pleine des traditions de Versailles, et des détails de l'Ancien Régime, il y faisait sans cesse des retours qui échappaient à une bonne partie de ceux qui l'approchaient. La révolution de Juillet l'avait placé dans un monde où l'on ne savait guère de quoi il voulait parler, ce qui lui faisait dire quelquefois : « On ne sait plus l'histoire de France. »

Ses autres connaissances variées, souvent techniques, toujours présentes, lui donnaient un sens pratique qui trouvait sa place dans les affaires. Mais il ne savait rien systématiquement, non plus qu'à la manière moderne. Car, en tout, les idées nouvelles avaient conservé dans son esprit leur forme de la fin du dernier siècle. C'était un philosophe du

temps de Voltaire, élevé par Mme de Genlis et nourri par sa famille dans les souvenirs de l'Ancien Régime. Hostile à l'émigration, il en avait quelques idées du moins en jugeant la France depuis le 18 Brumaire. Elève de Dumouriez et admirateur de l'Angleterre, il ne connaissait pas l'Empire et n'avait nul goût pour l'Empereur dont les qualités et les défauts lui étaient presque également antipathiques. Il le jugeait comme un tory de 1810. Aussi les prétentions et les vanités de la France nouvelle lui faisaient-elles assez grande pitié, quoiqu'il sût les ménager au besoin, mais avec une nuance d'impatience et de dédain. Au fond, il n'avait pas grande idée des peuples, excepté du peuple anglais qui lui paraissait le seul sensé et le plus capable. Quoique par ses sentiments privés, il fût en pleine communion avec la société française, il avait sur sa Constitution économique et civile des préjugés tout britanniques, et faisait des gémissements sans fin sur l'égalité des partages et l'appauvrissement de la nation. Il n'avait pas même apporté de Londres une connaissance parfaite de la constitution anglaise ; il l'interprétait dans le sens exclusivement monarchique et doutait fort qu'elle convînt à la France qu'il trouvait trop républicaine pour elle. Il était fidèle à la Constitution qu'il avait jurée, plutôt par sagesse, par devoir, par nécessité que par goût et conviction. La calomnie qui l'a indignement poursuivi, lui a prêté bien des intentions qu'il n'a jamais eues, bien des paroles qu'il n'a jamais proférées. Telle était cependant l'imprudence de ses propos sur les théories et les procédés parlementaires, que la haine même les eût difficilement exagérés, et il faut qu'il ait été généralement entouré de gens très honnêtes et très attachés pour que les sorties qu'il faisait souvent dans son salon toujours ouvert, ne soient jamais venues à la connaissance de la presse. Cet homme, tenu pour circonspect et craintif, se permettait tout ; et même sur les personnes il se contenait peu, plus prompt cependant à les traiter d'absurdes que de pervers.

Ce qu'il pardonnait le moins au régime constitutionnel et à ses prosélytes orthodoxes, c'était la prétention de l'effacer. Il revendiquait dans chaque occasion sa part d'influence et de réputation. De là vient l'éloignement qu'il conserva pour la personne et la mémoire de Casimir Périer qui avait donné son nom au gouvernement dont il était le chef. Il pardonnait bien plus aisément à ceux qui l'avaient combattu. Le combattre ce n'était pas le dominer ; aussi n'en voulut-il jamais sérieusement à Thiers qui n'avait pu que le contredire, et qui reconnaissait la réalité du gouvernement personnel puisqu'il l'attaquait. C'était encore plus vanité qu'ambition ; car il avait une grande idée de lui-même, se croyait propre à tout, et ne pouvait souffrir qu'on eût la prétention de mieux faire, ou qu'on méconnût sa supériorité. Il estimait les gens à proportion du cas qu'ils faisaient de lui, et ne gardait rancune qu'à ceux qui l'avaient compté pour rien. Cette vanité extrême était difficile à comprendre et à suivre. On n'en aurait pas précisément donné la formule générale. Il fallait un tact assez fin pour discerner les choses qui l'irritaient, qui le

mettaient parfois hors de lui, à l'encontre du nombre immense de choses qu'il dévorait sans mot dire ou dont il ne se souciait même pas. On peut dire qu'en général on trouvait grâce devant lui, pourvu qu'on prît en bonne part le nom de la Maison d'Orléans, et qu'on le tînt pour un homme de beaucoup d'esprit.

Pour le reste, sa tolérance, sa clémence étaient sans bornes. Je ne parle pas de celle qu'il a montrée à des ennemis de son trône et de sa vie qu'on a trouvée excessive. Elle fait aujourd'hui l'honneur de sa mémoire et de son gouvernement. Elle dénote à la fois une âme et un esprit qui s'élèvent au-dessus de la colère et de la peur ; et c'est par cette générosité qu'il était bien supérieur aux derniers Bourbons et à tous les Bonapartes. Mais il poussait la tolérance plus loin que la dignité ne l'eût quelquefois permis. Blasé par l'expérience des diverses fortunes, par les mécomptes des révolutions il y a des choses qu'il ne sentait pas assez, et le premier mouvement d'impatience passé, il l'acceptait avec complaisance, il réparait sans fierté ; ce qui l'avait choqué d'abord était non avenu. Il faisait sa paix avec humilité et sa facilité à caresser les gens, à souscrire à des choses qui lui répugnaient n'était pas le trait le plus noble de son caractère. On n'en était que plus frappé des occasions où relevant la tête, il paraissait se sentir lui-même et parlait avec l'autorité de son nom, de son rang et de sa vieillesse.

On ne saurait donc démentir ses enfants quand ils parlent du *grand cœur* du roi. L'éloge n'est pas de tout point une filiale illusion. Il avait certainement assez de bonté, de courage, d'expérience et de sagesse pour montrer par instants un grand cœur. Il ne faut pas que la manière fâcheuse dont il est tombé du trône trompe sur ce qu'il valait. On ne doit pas le juger par là. Il y a eu vraiment du malheur dans les circonstances de sa chute plus que dans sa chute même.

C'est certainement une injustice du sort qu'un prince, après tout si spirituel et si bon, ait perdu sa couronne. Ce qu'il avait de vanité et de préjugé, d'artifice et de personnalité, était fort au-dessous de ce qu'on en rencontre en moyenne dans ceux de sa condition ; il était de la meilleure moitié de l'humanité. Il avait de plus ce qui ne se définit pas : il était aimable. Il avait envie de plaire et plus encore la crainte de faire de la peine ; il aimait le bien public et le bonheur des autres. Il n'aspirait qu'à laisser une mémoire recommandée par tout ce qui mérite la reconnaissance des peuples. Ses fautes et ses défauts n'étaient pas tels que sa perte dût s'en suivre. S'entêter dans ses idées, s'infatuer de soi-même, abonder dans son sens, trop dédaigner les besoins de l'esprit, ceux de l'imagination, les variations de l'opinion en respectant d'ailleurs les lois, le repos et la liberté du pays, n'a jamais constitué une manière de régner qui mérite une Révolution, et s'il en devait arriver autant à quiconque commet les mêmes erreurs, il faudrait rayer le mot de stabilité des almanachs des Etats libres.

Il n'était guère prince que par ses souvenirs de famille. Point de

prétentions ou de ressentiments de la Maison d'Orléans qu'il eût oubliés, d'ambitions de branche cadette qu'il eût abdiquées lorsqu'il parlait du passé. Il se présentait toujours, lui et les siens, comme ayant été déprimés, jalousés, étouffés, spoliés quelquefois, par la ligne régnante, et il abondait en histoires pour montrer celle-ci dans un déclin physique et moral dont il donnait d'assez bonnes preuves. Quelques-unes étaient d'un genre assez burlesque et avaient besoin pour être contées de la liberté de Rabelais : sorte de conversation que le roi ne fuyait pas, quoiqu'il portât plutôt la grosse gaieté du XVIIe siècle que le goût des indécences du XVIIIe [1]. Le naturel était un des agréments de son esprit. Bon, affectueux, personnel, indifférent, entêté, courageux, complaisant, cauteleux, timide, véhément, prudent, généreux, intéressé, naturel, calculé, défiant, imprévoyant, autant d'adjectifs qu'on pourrait attribuer à ce personnage original, un des plus intéressants à connaître qu'il y ait eu de mon temps et qu'on ne pouvait bien connaître sans s'attacher à lui. Mais je ne voudrais pas répondre qu'il n'y eût pas en lui beaucoup de ressemblance avec Henri IV, sauf que, sous une forme moins prosaïque, Henri IV cachait une grandeur d'esprit qui manquait à son arrière-petit-fils. Jamais Louis-Philippe à cinquante-sept ans et après un long règne, n'eût conçu les vastes projets au milieu desquels Henri fut arrêté par un coup de poignard aussi funeste à l'Europe qu'à la France.

On a souvent célébré comme une des forces, presque comme un des mérites du roi Louis-Philippe, la famille vraiment remarquable qui l'entourait, quoiqu'elle ne l'ait pas fait régner un jour de plus. L'éloge était juste. Cette famille n'était pas indigne de ce qu'il aimait à dire lorsqu'on voulait distinguer entre ses fils : « C'est la famille des Guise, ils sont tous distingués. » Il avait quelque droit de s'en enorgueillir ; car ils devaient beaucoup à l'éducation qu'il leur avait donnée, surtout à cette pensée que j'ai trouvée constante chez tous, et qui devait leur venir de ses leçons et de son exemple, savoir que la qualité de princes

1. J'en donnerai un exemple scabreux dans cette note. Il aimait à vanter la santé et la vigueur de sa race, il citait de la branche aînée des bizarreries de tempérament qui annonçaient une faiblesse nerveuse ou un travers d'imagination, double signe d'abâtardissement suivant lui ; ses frères les avaient observées dans le duc de Berry, en faisant avec lui des parties de plaisir à Londres. Une de ces singularités, communes à sa famille, et surtout aux Bourbons d'Espagne, était de n'éprouver de certaines excitations que par les complaisances d'une femme qui eût des gants. Selon le roi, il en résultait que la vue d'une main gantée donnait à ces princes d'étranges idées. Il racontait qu'en 1814, il était, après une revue, rentré dans le cabinet du roi avec ses gants d'uniforme, et que Louis XVIII, avec vivacité et presque avec agitation, s'était écrié : « Mon cousin, ôtez donc cela ! » Il n'admettait pas que le ton de trouble et de mécontentement du roi en lui parlant s'expliquât uniquement par le respect de l'ancienne étiquette qui lui interdisait de paraître à la Cour avec des gants, mais il croyait que cette interdiction avait contribué à donner à la vue des gants l'effet d'une chose scandaleusement illicite. (Note de Rémusat.)

les obligeait à exceller. Si tous n'y ont pas également réussi, tous y ont travaillé et aucun n'a échoué. Je dirai à leur honneur ce que j'ai entendu des monarchiques superstitieux leur reprocher, ils croyaient et prouvaient que les princes devaient être dans leur ordre et leur carrière les premiers des fonctionnaires publics.

Au-dessus d'eux et dans une demi-retraite planait la figure doucement majestueuse de leur mère. Ce n'était pas non plus un personnage ordinaire que la reine. On ne saurait guère l'approcher. Pour moi, ce n'est pas assez dire. Avec ses imposantes vertus, je lui trouve une sorte d'attrait, une simplicité qui plaît, même une vivacité méridionale qui se trahit d'une manière inattendue. La reine a une belle taille, une démarche digne, un grand air sans aucune raideur, sans rien de guindé ni d'empesé. Elle est laide, mais avec de grands traits qui ont de la noblesse, de la gravité, de la bonté, et je ne sais quelle tristesse calme qui sied à son caractère et à sa destinée. En l'admirant, il faut louer son mari qui a su distinguer une pareille femme dans la dynastie napolitaine, s'en faire comprendre, aimer, et la transporter dans l'ordre d'idées et de sentiments où son éducation ne pouvait l'avoir placée. Un des moyens, le principal peut-être, que le roi eût employés pour lui donner toute sa valeur, a été d'être lui-même un bon et fidèle mari. C'est ainsi qu'il a transporté dans une atmosphère d'idées sérieuses et de sentiments naturels une fille de cette race frivole et passionnée, vaine et déréglée, étourdie et vicieuse qui ne s'attendait pas à donner au monde le modèle des mères, des épouses et des reines. Marie-Amélie a peu d'esprit, peu d'instruction ; elle n'est pas sans un reste de préjugés bourboniens ; sa piété offre des traces de dévotion sicilienne. Mais sa nature est si droite, sa conscience si calme, qu'on ne voit en elle qu'une grande âme, et l'on oublie le reste.

« Tout est possible, me disait un jour le roi, et j'ai renoncé à m'inscrire en faux contre aucune prévision depuis que j'ai vu la Restauration. Lorsqu'en 1809, le roi des Deux-Siciles me fit l'honneur de me donner sa fille, je lui dis que mon devoir était de l'avertir qu'il ne pouvait me choisir pour gendre qu'en raison des qualités qu'il voulait bien trouver en moi pour faire le bonheur de sa fille, mais que si dans ce choix entrait pour quelque chose le souvenir de ce que j'avais été et l'espérance d'un retour quelconque au sort où m'appelait ma naissance, je devais loyalement lui déclarer que ce serait une pure illusion et qu'il ne fallait plus compter sur rien de semblable. »

Je crois que cette conviction a utilement influé sur la manière dont le roi a conçu et conduit, son rôle de mari et de père de famille, et par suite sur les vertus de sa femme et le mérite de ses enfants.

CHARLES DE RÉMUSAT

TRIBUNE LIBRE

UN OFFICIER PARLE

par EDGARD PISANI

Compte rendu fidèle d'une conversation qui s'est déroulée sur place, le texte qu'on va lire est extrait d'une enquête que le sénateur Pisani a faite récemment en Algérie.

LE commandant de secteur nous reçoit dans une pièce à demi-enterrée, fraîche, bien faite pour lutter contre les rigueurs de l'été. Son divan est drapé d'une couverture kabyle. Au mur, est accrochée une carte. C'est là qu'il se retire, qu'il dort à deux pas du P.C. Tout cela est propre et monacal. Il nous explique pourquoi il fait si peu de voyages à Alger, pourtant tout proche. « Je ne m'y sens pas à l'aise, j'y suis perdu. Ils ne comprennent pas les choses comme nous. » Aussi limite-t-il ses contacts aux commandants des secteurs voisins, pour se mettre d'accord, pour échanger des informations.

L'homme que nous avons devant nous est un calme, un père tranquille pour qui les problèmes sont ce qu'ils sont, assez graves pour être considérés sans désinvolture, assez quotidiens pour être acceptés sans surprise. Méthodique, discipliné, courageux. Il pense, mais d'abord aux missions qui lui sont confiées : pour y faire face. Ensuite au reste : pour comprendre. Deux heures de conversation en tête à tête, deux heures en popote et encore deux heures le lendemain en présence du sous-préfet, ne nous ont jamais donné le sentiment de ses limites. Il nous dit tout net son avis sur les choses sans avoir le sentiment d'accomplir un acte méritoire ou audacieux. Pas d'angoisse chez lui, mais pas de tranquillité béate, une grande et bienfaisante gravité.

Son secteur couvre 1 000 kilomètres carrés. 65 000 habitants y vivent. Ce sont des prisonniers politiques évadés qui ont provoqué

la rébellion dans cette zone paisible, sans implantations militaires.

Les premières troupes françaises étaient composées de rappelés. Elles avaient mauvais esprit, étaient indisciplinées, protestaient contre le principe même du combat. Les officiers, désenchantés, n'étaient pas encore maîtres de leurs tâches. La situation était aggravée par des installations déficientes.

Au début de 1957, le commandement de secteur est implanté, il est accueilli par de sévères embuscades, cent militaires européens sont tués.

« Les troupes en face ? des réguliers (injaïdine) de dix-sept à trente ans et des supplétifs (Moussabiline) plus âgés, au-dessus de trente ans. Les premiers sont opérationnels, les autres assurent le quadrillage (guetteurs, agents de liaisons).

» Tout ce monde est animé par un espoir : l'indépendance. Il s'organise et s'entraîne suivant les méthodes apprises en Indochine par les sous-officiers musulmans.

» Dès la création du secteur, arrivent quatre bataillons. Il s'agit de reconquérir totalement une population qui n'ose même pas être hésitante. Les postes sont construits un à un, on y installe de gros effectifs. Chaque opération engage trois bataillons à la fois. Il faut deux ans pour reconquérir le terrain et pour y implanter un réseau de forces amies.

» C'est alors qu'éclate le mouvement du 13 mai. Il apporte aux musulmans lassés l'espoir d'une paix prochaine. Aussi les populations descendent-elles spontanément dans les villes pour participer aux manifestations. Les cadres F.L.N. locaux sont, pendant plus d'un mois, décontenancés. Puis ils se reprennent. Fin 1958, les hors-la-loi sont maîtres des crêtes. Il faut alors de grosses opérations pour casser les katiba qui tiennent les montagnes.

» Cet effort est coûteux. Même lorsque nous mettons en ligne de gros moyens, l'adversaire, tapi derrière un buisson, dans une anfractuosité de rochers, maître absolu du terrain, ouvre le feu au contact, à coup sûr, alors qu'il est très difficile de se protéger ou de se déployer. Nos hommes de tête sont terriblement exposés, c'est pourquoi dans nos unités en chasse chaque homme prend à son tour la position de pointe. Ainsi se trouvent répartis les risques. Sauf pour les officiers qui sont très souvent exposés. Et ils trinquent.

» La connaissance du terrain est, dans cette guerre, une chose essentielle ; elle est la condition du succès. Si bien que, en cas d'opérations engageant des réserves générales, toutes les troupes passent sous les ordres du Commandant de secteur qui, seul, peut les utiliser efficacement.

» Les hélicoptères fournissent un appoint remarquable. N'oublions pas que cette guerre est facile parce que la maîtrise aérienne ne nous a pas été un seul instant contestée. Nous nous déplaçons dans les

airs, pratiquement sans aucun obstacle. Nos troupes héliportées sont d'une mobilité qui compense la connaissance du terrain que possèdent les hors-la-loi.

» Nous n'avons plus guère devant nous aujourd'hui de troupes importantes comme jadis. La katiba Hamdania, après avoir été cassée par nous, a été dissoute par ses chefs. Les hommes qui restaient sont allés dans les katiba voisines ou, plus généralement, ont été versés dans les forces de quadrillage.

» Nous suivons un à un nos adversaires. Nous connaissons bien nos ennemis. Notre deuxième bureau a sur chacun d'eux une fiche, souvent une photo et le numéro de son arme. Les prises que nous faisons, les prisonniers que nous interrogeons, confirment dans une proportion surprenante, les renseignements que nous possédons. Mais cela ne suffit pas à nous donner cette sécurité à laquelle les populations mesurent notre victoire. Nous n'y arriverons que si la population elle-même participe à la guerre à nos côtés. C'est ce qu'elle fait, mais partiellement encore, avec les auto-défenses. Pour créer une auto-défense, il faut d'abord s'assurer, par tous les moyens, la maîtrise du sol ; il faut d'abord éliminer les rebelles implantés. Sans cela, l'attitude de la population ne se renverse pas à notre profit. Il faut ensuite, tout en gardant la maîtrise du sol et en s'organisant, dégager les cadres virtuels de la masse que la peur a rendue amorphe. Puis ces cadres, et il ne faut pas se tromper en les choisissant, il faut les former. Mais il ne sert à rien de les former si, au départ, ils n'inspirent pas confiance à la population. Pendant leur séjour dans le centre de formation civique, ils sont accompagnés d'un officier qui les connaît et qui reviendra avec eux sur place. Cet officier devient leur ami, ils se lient à lui, ils savent bientôt qu'il ne les abandonnera pas.

» Puis on réimplante ces cadres et c'est autour d'eux que s'organisent les auto-défenses.

» Et ça va. Les trahisons ne constituent pas un grave problème. Nous avons des questions à résoudre, nous n'avons guère de déceptions. Ces auto-défenses sont épaulées par des postes militaires disséminés sur le territoire. Ces postes ne sont pas des garnisons mais des points d'appui. Peu de monde fixe, des éléments mobiles allant et venant sans trêve. Comme le font les commandos-chasse entièrement mobiles (115 hommes dont 100 harkis). Dans l'ensemble, le quadrillage est « terriblement » mobile. A tout moment l'on part, mais pour deux ou trois jours seulement, car il ne faut pas faire l'impasse longtemps. Il faut que les unités reviennent pour confirmer dans la population l'impression de sécurité. Il ne faut pas donner aux F.L.N. le temps d'organiser une attaque surprise.

» C'est une guerre passionnante. Elle est fatigante mais ceux qui la font ignorent l'ennui. Dans la guerre moderne, un peu abstraite, l'ennemi du soldat c'est l'ennui. Ici, on bouge, on vit dans l'incertain

et puis chacun connaît l'adversaire et la victoire a un nom. C'est un combat singulier. C'est comme si nous étions tous des chevaliers ayant devant nous des hommes dont nous finissons par connaître la silhouette, les habitudes, les feintes, le degré de résistance.

» Nous acceptons cette guerre *parce que nous aimons la population qui en est l'enjeu.* L'armée joue à fond la fraternisation. Nous croyons sincèrement à la fraternisation, à une fraternisation vraie, pas à la manière des pieds-noirs qui ne veulent pas voir disparaître l'organisation sociale dont ils bénéficient. Nous discutons souvent sévèrement avec les Européens d'ici. Mais ça ne va pas très loin parce qu'il n'est pas possible de discuter politique avec eux. Nous savons seulement que nous ne sommes pas d'accord.

» Mais notre première préoccupation demeure l'anéantissement de l'adversaire. Parlons de cela, c'est plus facile. S'il n'y a pas d'infiltration d'armes, nous serons dans moins de deux ans revenus à la phase policière du problème algérien. Nous sommes déjà revenus de l'époque des grandes unités à celle des petits groupes. Il nous est arrivé de rencontrer des forces de trois cents hommes et plus. Maintenant de quinze et moins. Ce n'est pas plus facile, au contraire peut-être, mais cela prouve que l'adversaire est bien moins à son aise.

» Si la situation a évolué c'est que les pertes F.L.N. ont été considérables, en hommes et en armes. Au début, tous les hommes qui estimaient que leurs capacités ou leur culture resteraient inemployées tant que durerait la colonisation française et la main-mise des pieds-noirs sur les postes et les emplois, tous les cadres musulmans, civils ou anciens militaires, tous les fils de familles sont allés à la rébellion. Ils ont cru au succès F.L.N., ils ont cru que son succès leur garantirait une place de choix.

» Ces cadres ont disparu, ralliés, tués, épuisés, prisonniers. Si bien que nous nous trouvons en face d'une nouvelle vague de chefs plus frustes, moins organisateurs, moins tentés par les problèmes politiques. Ils s'en tiennent au slogan d'indépendance, ils ne vont pas au-delà. Mais, issus du peuple, ils sont plus sensibles à la pauvreté, à la révolte sociale d'une population marquée par la faim et par le nombre de ses enfants, par sa misère et par sa fécondité.

» Lorsque, ayant trop souffert, une katiba est dissoute, les combattants vont s'infiltrer dans l'organisation politico-administrative et en changent l'esprit ; ils viennent de connaître la cruauté des combats dans les djebels, ils sont plus durs, ils purgent, ils éliminent et rendent au quadrillage rebelle l'efficacité qu'il avait perdue. Si bien qu'une victoire remportée sur une katiba peut avoir et a généralement pour résultat le durcissement de la population et l'extension du terrorisme.

» Les hors-la-loi ne sont pas plus courageux que nos gars, plutôt moins. Ils ne travaillent que par embuscades, ils ont reçu l'ordre de

fuir le combat. Le difficile pour un commandant de secteur c'est d'avoir le combat. Pour l'avoir, il faut tendre des embuscades, il faut, sur certains points, donner l'impression de faiblesse, il faut prendre des risques. Mais il est difficile de les surprendre. Et parfois ça coûte cher. Mais ça coûterait plus cher de ne rien faire et de laisser l'initiative à l'adversaire. D'autant que nos groupes d'auto-défense n'acquièrent les qualités nécessaires qu'après avoir participé à plusieurs alertes, à plusieurs opérations. Nous les mettons à l'épreuve du feu.

» Les progrès sont sensibles. Le nombre des auto-défenses augmente ; leur moral, leur fidélité, leur organisation, leur efficacité aussi. Nous faisons sur eux une action psychologique autant que technique. Mais nous avons besoin des S.A.S. [1], des autorités civiles car l'auto-défense est d'autant plus efficace que le village a quelque chose à défendre, que la vie y a repris, que l'école est ouverte, que l'on y soigne les malades, que l'activité économique se développe. Tous ces gens ne se battront pas longtemps pour rien, ils ne seront à nos côtés que si nous leur prouvons que, ce faisant, ils contribuent à leur propre avenir.

» Dans tout cela, l'action psychologique a un rôle évident à jouer. Elle ne pose pas de problème. On comprend qu'elle puisse en poser dans les Etats-Majors et dans les Ecoles parce qu'elle est faite d'une doctrine qui doit être définie par le Gouvernement et que celui-ci est en présence d'options difficiles. Mais pratiquement, vue à la base, elle comprend tout ce qui est susceptible de donner confiance à la population, de lui permettre d'avoir consciemment confiance. Cette confiance naîtra de la présence et non du raisonnement. Il est presque toujours impossible d'aborder le problème politique. Ce n'est pas notre affaire. L'important est d'être là et avec de telles allures, une telle tranquillité que la question du départ ne vienne pas à l'esprit.

» Au niveau d'un responsable de secteur, l'action psychologique est l'exploitation, dans l'opinion, de la victoire remportée et la préparation, dans l'opinion, du combat à venir. Dans cette perspective, bien des éléments sont utiles dont, au départ, la plupart des officiers faisaient fi. Les opérations haut-parleur par exemple qui consistent à aller corner dans les villes, dans les villages et dans les djebels des informations ou des conseils, ces opérations haut-parleur, dont on rit, ont pourtant donné des résultats chaque fois qu'on a exploité les erreurs de l'adversaire, les erreurs locales, qu'on a raconté les purges administrées dans les rangs rebelles, qu'on a donné le nom des chefs hors-la-loi mis hors de combat. Qu'avons-nous besoin de doctrine, il nous faut des choses simples en rapport direct avec le combat !

1. Sections administratives spéciales (militaires).

» Mais c'est une arme délicate... Il nous est arrivé une fois d'exposer sur la place du marché l'armement fort important que nous venions de prendre ; au bout d'un court instant, quelques complices F.L.N. aidant, la foule entière était pleine d'admiration pour ces combattants de l'indépendance qui avaient encore en leur possession de tels moyens de combat !

» Les opérations haut-parleur ont parfois permis de rallier des hommes. Souvent avec armes, toujours avec des renseignements. Celui qui se rallie avec son arme est un homme sûr. Les Algériens ne sont pas capables, comme le faisaient les Indochinois, de nous envoyer des hommes avec des armes pour nous mettre en confiance. Ces ralliés deviennent tous loyaux, ils n'ont pas l'impression de trahir mais de changer de chef. Ils disent tout sans aucune pression. Quarante pour cent d'entre eux sont actuellement des harkis.

» Il leur a fallu un grand courage et une grande volonté pour se rallier. Partis au maquis pour des raisons politiques, ils n'en reviennent que s'ils trouvent des raisons politiques inverses. L'arrivée du général de Gaulle, ses promesses, ont créé ces raisons politiques inverses. Mais cela ne suffit pas car il est très difficile de quitter le maquis. On y est toujours sous surveillance réciproque. Le rebelle n'a plus le droit de penser. Il doit être constamment enthousiaste. Le doute, l'incertitude, les questions sont punis de mort. Aussi n'a-t-on jamais vu deux rebelles de la même unité se rendre en même temps. Les ralliés, arrivés dans les cantonnements de l'armée, placés sous la protection de celle-ci ont besoin d'un certain temps pour se réadapter à une vie plus normale.

» Les renseignements arrivent en nombre. On sait tout... parfois trop tard. Les prisonniers sont peu nombreux, des blessés surtout. Ils sont extrêmement utiles du point de vue renseignements. Mais il faut les interroger tout de suite. Sous l'effet de la peur, ils parlent, donnent des renseignements opérationnels, livrent des caches. Ils sont, en général, épuisés, sous l'effet d'un véritable traumatisme psychologique. Après le repos, après avoir été nourris, c'est autre chose, ce ne sont plus les mêmes hommes. Ils racontent, ils expliquent. Ils font de la philosophie, de la politique, de l'histoire ; ils ne donnent plus de tuyaux utilisables.

» Cette guerre est une guerre de renseignements. Nous essayons d'établir un système qui assure la multiplicité des sources (civiles, militaires, unités de secteur, gendarmerie) et une rigoureuse coordination des éléments ainsi ramassés.

» Malgré tout, il y a des coups durs. Souvent dus à l'imprudence, à une attention insuffisante, à un manque de discipline. Ainsi un colon qui va à son champ plusieurs jours de suite à la même heure et tout seul est un homme mort. C'est une présence française qui disparaît.

» L'action psychologique devrait être entreprise aussi sur les Français européens d'Algérie, pour qu'ils comprennent et suivent le cours des choses. C'est le problème le plus important et le plus difficile. On n'a rien fait pour le résoudre et c'est urgent. Rien ne peut être fait de décisif moralement, dans ce pays, tant que les musulmans n'auront pas senti que leurs concitoyens non musulmans, ont changé, qu'ils ont compris, qu'ils ont abandonné leurs vieux réflexes. On ne peut imaginer à quel point les Arabes font une distinction tranchée entre les pieds-noirs et les Français de France. L'Armée peut beaucoup parce qu'elle symbolise la métropole, parce que psychologiquement les soldats du contingent font un excellent travail par leur simplicité, leur cordialité, leur naïveté même. On raconte que, récemment, un jeune musulman, parti au maquis depuis plusieurs mois, est revenu reprendre son travail en ville parce qu'ayant croisé, dans les faubourgs, deux jeunes soldats en promenade, ils les avait vus venir vers lui le plus calmement du monde et les avait entendus l'appeler « Monsieur ». L'incident n'est peut-être pas authentique mais il a valeur de symbole : il faut que le musulman se sente lui aussi un « Monsieur » que l'on vouvoie, pour lequel on a des égards parce qu'il est un homme. L'Armée, seule sans doute, peut rapprocher musulmans et Européens.

» Nous avons eu peur : c'est la première fois que le contingent participe à une guerre qui n'ait pas donné lieu à mobilisation générale, mais maintenant, nous sommes conquis, nous sommes fiers de nos jeunes. Et nous nous occupons d'eux parce que nous voudrions qu'ils rentrent en France aguerris et trempés.

» On ne peut imaginer à quel point, après l'Indochine, l'arrivée du contingent a joué un rôle important. Avant, nous nous faisions l'impression d'être des mercenaires, maintenant, nous avons l'impression que la nation est engagée dans la guerre. C'est essentiel. Sans cela le combat n'a guère de sens pour nous. L'Armée aime la jeunesse. Elle se sent responsable de ses progrès, de son civisme.

» Il faut que les officiers comprennent leur responsabilité. Qu'on la leur apprenne. Dans le désarroi général, l'Armée a eu tendance à militariser les problèmes nationaux, parce qu'en dépit de la présence du contingent, on n'avait pas su nationaliser les problèmes militaires. N'accusez pas l'Armée. L'Armée pouvait-elle ne pas se poser de questions, pouvait-elle ne pas poser de questions alors qu'elle faisait une guerre totale, où elle était tout entière engagée sans bien savoir quels étaient ses objectifs, quels étaient les objectifs du pouvoir ? Car aujourd'hui l'on ne se bat pas pour reconquérir mais pour fonder. La France a une Armée capable de fonder une civilisation algérienne nouvelle. Ses expériences, ses erreurs, sa tradition l'y ont préparée. Elle ne se posera plus de questions, le jour où ses tâches immédiates seront clairement définies et où une définition politique aura donné à ses efforts une signification mondiale. Non, elle n'est pas l'Armée

des colons, elle est celle de la Nation et d'une civilisation. Aucun officier, aucun soldat ne comprend autrement sa mission.

» L'Armée fait tout ici. Et pour elle la décolonisation aura été une tâche aussi passionnante que la colonisation. Mais ce qui la passionne le plus c'est peut-être la formation de la jeunesse. La querelle avec l'Université lui paraît monstrueuse, contre nature, absurde. L'Université et l'Armée sont faites pour s'entendre. Elles doivent s'entendre.

***

» Le 24 janvier, il n'y a pas eu, pour la plupart d'entre nous, de problème. S'il y en a eu à Alger, c'est parce qu'il y a là-bas des officiers sans troupes et donc sans responsabilités immédiates, parce qu'aussi l'on avait confié la sécurité de la ville à une division composée, pour partie, de pieds-noirs et en tout état de cause très largement « algérisée » par un long contact avec une cité qui est un extraordinaire facteur d'amplification. Pour nous et sous certains aspects, Alger, c'est un peu l'ennemi !...

» A l'échelon d'un secteur, d'un quartier, l'action psychologique c'est l'exploitation d'arguments locaux, vérifiables. C'est une épreuve de vérité car le faux renseignement, la promesse non tenue se retournent contre leurs auteurs. L'action psychologique consiste souvent à détruire les légendes adverses, celle par exemple d'un chef hors-la-loi qui s'est créé une réputation d'invincibilité ; il est plus important de l'abattre et d'annoncer sa mort que de tuer vingt combattants. Mais gare à l'erreur : s'il n'a pas été tué et reparaît, tout est à refaire.

» La vie que connaissent les hors-la-loi n'est pas de tout repos. Beaucoup pensent qu'une bonne moitié des rebelles se rallieraient vraiment s'il y avait cessez-le-feu. Mais pour l'instant, ils s'épient. Celui qui va trop souvent à l'infirmerie est flagellé ou descendu. Les purges et les combats ont privé l'organisation F.L.N. de beaucoup de cadres instruits et capables de commander.

» Le F.L.N. n'est pas communiste mais son organisation est de type communiste et le communisme prédispose à la rébellion. La guerre qui nous est faite n'est pas une guerre révolutionnaire dans le sens marxiste du terme. Le M.N.A., qui a de solides implantations en Métropole, est très fortement teinté de communisme. C'est lui qui travaille les jeunes musulmans qui nous arrivent avec le contingent et avec lesquels nous avons de graves difficultés. Quant à nos jeunes du contingent, qu'ils soient ouvriers ou intellectuels, ils nous posent très rarement des problèmes. A l'échelon des quartiers, c'est sur des appelés, professeurs de lettres, que repose l'essentiel de l'action psychologique.

» A mesure que la pacification progresse, il devient de plus en plus nécessaire de dire aux populations nos objectifs de guerre. Et d'abord

parce que les contacts avec la population deviennent plus nombreux et plus confiants. Dire « Algérie française » est chose facile pour un soldat français. Dire « Algérie nouvelle » aussi, car rares sont ceux qui croient à l'intégration, à cause de l'Islam. C'était plus facile d'imaginer l'intégration de l'Indochine ! Mais dire « Algérie algérienne », ça pose des problèmes.

» Pour l'officier, le problème se pose sur divers plans. Celui de la politique, lorsqu'il réfléchit, mais aussi celui de la conscience : l'Armée ne pourra jamais abandonner les populations qu'elle a engagées à ses côtés. Elle ne peut l'imaginer. Alors elle est tendue vers les solutions qui permettront à la France, qui lui permettront à elle, Armée, de rester. Et le temps est venu de définir le contenu du mot Association. Chacun en a besoin : le peuple pour adhérer, l'Armée pour agir, les pieds-noirs pour amorcer leur évolution. Elle sera si difficile, cette évolution.

» Au moment du vote d'autodétermination, il faut que l'Armée soit présente partout. Elle sera silencieuse, neutre, mais sa présence inspirera confiance. Alors on votera Français, non pour le retour à l'Algérie de Papa mais pour la justice française, pour la présence de l'Armée, pour le droit de travailler en France. La moitié de la population ne s'est pas encore prononcée. On peut dire, au risque de surprendre, qu'il y a chez les musulmans, 75 % de pro-F.L.N. et 75 % de pro-Français. La présence de l'Armée, *sans qu'elle vote ni fasse voter*, assurera le triomphe de cette majorité-ci. Son absence, c'est-à-dire la libre intervention du F.L.N., le triomphe de celle-là.

» Après le cessez-le-feu, nous avons intérêt à un vote d'autodétermination rapide. Nous avons le sentiment que le F.L.N. s'organise pour cette campagne d'autodétermination.

» Chaque nouvelle semaine de guerre diminue nos chances. Car elle prouve que nous ne sommes pas assez forts pour imposer la paix à laquelle aspire le peuple tout entier. Dire que la guerre durera longtemps, c'est décevoir. »

EDGARD PISANI

L'AVENTURE D'UN POÈTE

par ITALO CALVINO

Le choc du réel *provoque l'apparition d'une* image ; *c'est le réel encore et déjà autre chose ; l'image traduit une expérience, mais elle signifie plus et sur un autre plan. Or voici que ce symbole se met à vivre ; il développe sa* logique *propre ; il est gros d'un réseau d'événements, de personnages ; il impose son ton, son langage. Mais cette logique, à son tour, a certaines de ses articulations et son terme fixés d'avance : au fur et à mesure que formules et événements se pressent, ils s'épuisent pour s'achever enfin dans la paix d'une* contemplation.

Tel est le processus qui gouverne chaque œuvre d'Italo Calvino. Il rassemble les termes que nous sommes le moins accoutumés à voir accordés.

Calvino a voulu être « néo-réaliste », et l'on trouve dans toutes ses nouvelles les situations les plus quotidiennes, en même temps que les moins rebattues : la vie d'un couple d'ouvriers, l'installation d'un jeune ménage à la campagne, le vertige érotique d'un jeune soldat dans le train... Mais cette réalité, pour Calvino, « précipite » dans un schéma qui en fait ressortir la signification essentielle : l'homme travaillant de nuit et la femme de jour, ils ne se rencontrent pas, ils se croisent ; on veut fuir les problèmes de la ville, mais la maison de campagne est envahie par une nuée de fourmis argentines qui prolifèrent comme en un cauchemar kafkéen ; le jeune soldat désire, mais l'aventure le précipite vers une boulotte et bourgeoise veuve de province qui est la moins faite pour donner un sens à ses émois.

Ici commence le jeu du poète. Contre les fourmis argentines, chaque voisin a son remède, et c'est un extraordinaire défilé d'inventions chimico-mécaniques, dont la plus notable est celle d'un militaire en retraite qui, tel Calder, a installé des mobiles au bord desquels les fourmis basculent dans un sac. Le voyage du soldat est une exténuante série d'émotions, d'entreprises réussies en direction de sa voisine, et de doutes, de terreurs, tourniquet fou où tout signe devient ambigu et toute certitude l'annonce d'un désastre imminent. Dans les trois pièces du petit appartement, chaque coin, de la cuisine au cabinet de toilette, est l'occasion de furtives rencontres lorsque le mari rentre et que la femme s'en va. Logique, disions-nous : logique folle, logique qui développe imperturbablement une donnée possible *jusqu'à la plus* impossible *des impossibilités.*

Alors, le héros de Calvino, exténué, ne trouve plus de ressource que dans la paix du regard : le soldat se lève et regarde par la fenêtre, le nouveau campagnard marche vers la mer et reste assis sur un rocher, la jeune femme ne rencontre enfin son mari que dans la tiédeur qu'en une place a conservée le lit. On aurait bien tort de voir là une espèce de quiétisme : ce n'est pas l'action qui est condamnée,

Turinois de trente-sept ans, Italo Calvino est connu du public français par deux romans : *Le Vicomte pourfendu* et *Le Baron perché*. Mais il est également l'auteur d'un très important recueil de nouvelles à paraître aux éditions du Seuil, *L'aventure d'un Poète* date de 1958.

— Ci-dessus portrait de Calvino.

mais une situation absurde à l'intérieur de laquelle on ne peut plus agir que comme on se débat — en vain.

Lorsque Calvino passe de la nouvelle au roman, il semble changer de registre : le passé se substitue au présent, et à une logique hyperbolique des faits succède le fantastique. Ainsi, le Baron perché *se situe-t-il dans les dernières années du XVIIIe siècle, avec interventions de Voltaire, de Napoléon, voire du prince André ; et nous sommes, comme toute la critique l'a noté, dans le fantastique avec cette biographie d'un baron qui, pour ne pas manger des escargots, s'installe dans les arbres et ne remettra plus les pieds sur le sol, un demi-siècle durant.*

Or, on est moins loin des nouvelles qu'il n'y semble. En fait, Calvino nous installe ici directement dans l'image, sans nous donner l'expérience qui fut pour lui le choc initial. Mais quel lecteur pourrait ignorer — après des épisodes comme ceux de la garde contre les incendies, de la Révolution, des guerres impériales — que Côme réfugié dans ses arbres mais présent à l'événement illustre la dialectique contemporaine de l'engagement et du dégagement? Le poète, ses prémisses étant ainsi constituées, va pouvoir s'en donner à cœur joie : autour du baron « arboricole » va naturellement se mettre en place le siècle de Robinson ; et les aventures vont foisonner, se ramifier, poussant à l'image des yeuses qui sont leur cadre constant. Enfin, il n'est pas jusqu'à l'ultime aventure du baron, sa disparition en plein ciel, accroché à l'ancre d'une montgolfière, où nous ne retrouvions l'issue essentielle du récit selon Calvino : c'est l'échappée dans le silence lorsque l'acte n'est plus possible, lorsqu'il ne reste plus qu'agitation.

Nous laisserons au lecteur le plaisir de découvrir dans L'Aventure d'un Poète *le mécanisme créateur que nous venons d'analyser. Qu'on nous permette seulement de souligner qu'on trouvera dans ces pages un thème sur lequel l'humour de Calvino ne cesse de broder : la* mésaventure *de l'homme en proie aux caprices d'une femme, que symbolise un bavardage impénitent (ailleurs, les femmes, chez Calvino, téléphonent à tout propos et surtout hors de propos). Qu'on note aussi qu'ici (et d'une façon presque brechtienne), à l'agitation inutile est très clairement opposée l'action réelle : c'est le travail des pêcheurs. Mais le poète, lui, ne peut encore que se réfugier dans le regard : c'est ce qui nous vaut cette admirable page finale, étonnant « travelling » littéraire où le village du Sud écrasé par le soleil offre son spectacle — et son cri. On le voit,* L'Aventure d'un Poète, *si elle a le même départ que les autres nouvelles, dit encore plus : car la* leçon *ici perce derrière la* dénonciation.

FRANÇOIS WAHL

Les rivages de l'îlot étaient abrupts, rocheux. On y voyait, en taches serrées, la courte végétation qui résiste aux vents du large. Des mouettes volaient dans le ciel. Pour faire le tour de cette petite île côtière, inculte, déserte, il ne fallait, en barque, pas plus d'une demi-heure ; de même avec ce canot pneumatique dans lequel ils arrivaient, l'homme pagayant lentement, la femme allongée pour profiter du soleil. En approchant, l'homme tendit l'oreille.

— Qu'as-tu entendu ?

— Le silence. Les îles ont un silence qui s'entend.

En réalité, tout silence est fait de la foule de menus bruits qui l'enveloppe ; le silence de l'île s'arrachait au silence de la mer alentour : il était traversé de bruissements d'herbe, de cris d'oiseaux, d'un battement d'ailes inattendu.

Par ces journées sans vagues, l'eau, sous les roches, était d'un bleu aigu, si limpide que les rayons du soleil touchaient le fond. Des grottes s'ouvraient parmi les récifs : les deux promeneurs, dans leur canot, s'en allaient nonchalamment les explorer.

Ces côtes du Midi sont encore peu touchées par le tourisme, mais les deux baigneurs, un certain Usnelli, poète assez connu, et Délia H., une femme fort belle, étaient étrangers à la région.

Délia avait pour le Sud une admiration passionnée, fanatique même ; allongée sur le canot, elle parlait de tout ce qu'elle voyait avec de continuels transports ; peut-être même éprouvait-elle un peu d'humeur : Usnelli, nouveau dans ces lieux, lui semblait ne point partager son enthousiasme autant qu'il aurait dû.

— Attends, disait-il, attends.

— Attends quoi ? Que veux-tu de plus beau que ça ?

Redoutant chez les autres (par nature et par éducation littéraire) les émotions et les paroles toutes faites, davantage accoutumé à découvrir les beautés cachées et insolites que les beautés manifestes et indiscutables, Usnelli avait lui aussi les nerfs à fleur de peau. Pour lui, le bonheur était un état irrésolu qu'il fallait vivre en retenant son souffle. Depuis qu'il aimait Délia, son rapport prudent et avare avec le monde était menacé, il le sentait, mais il ne voulait renoncer à rien, ni de lui-même, ni du bonheur qui s'offrait à lui. Il était à présent sur le qui-vive, comme si chaque perfection de la nature autour d'eux — le bleu de l'eau se décantait, le vert de la côte devenait cendres, une nageoire étincelait au plus lisse de la mer — n'était que le prélude à une perfection plus haute encore, et ainsi à l'infini, jusqu'au moment où la ligne invisible de l'horizon s'ouvrirait comme une huître, révélant tout d'un coup une planète nouvelle ou un mot neuf.

Ils pénétrèrent dans une grotte. Large au début, elle se rétrécissait ensuite en une obscure galerie. L'homme, en pagayant, faisait tourner le canot sur lui-même, pour jouir de tous les effets de lumière : le jour entrait par la faille dentelée de l'ouverture, éblouissant de couleurs que l'ombre renforçait encore. L'eau resplendissait alors, et les lames de lumière rebondissaient très haut, contrastant avec les molles formes obscures qui s'étiraient vers le fond. Reflets et lueurs dansantes communiquaient aux parois et aux voûtes l'instabilité de l'eau.

— Ici, on comprend les dieux, déclamait la femme.

— Hum...

Usnelli était nerveux. Il était entraîné à traduire les sensations en paroles, et plus rien ne lui venait à l'esprit ; non, il ne trouvait rien à dire, fût-ce un simple mot.

Ils s'enfoncèrent plus avant. Le canot dépassa un bas-fond : le dos d'un rocher à fleur d'eau ; on flottait maintenant sur les seuls

miroitements que chaque coup de pagaie faisait paraître et disparaître ; le reste n'était que ténèbres ; les pales heurtaient à l'occasion la paroi. Délia, tournée vers l'arrière, voyait l'œil bleu du ciel changer à chaque instant de forme.

— Un crabe ! Un gros ! Là ! cria-t-elle en se levant.

« ... aaabe ! ... aaa ! » renvoya l'écho.

— L'écho, dit-elle toute contente.

Et elle se mit à lancer vers ces sombres voûtes invocations et fragments de poésies.

— Crie, toi aussi ! Fais un vœu !

— Ooo... ehiii... Echooo...

Il arrivait que le canot frôlât un rocher. L'obscurité se faisait toujours plus dense.

— J'ai peur. Il doit y avoir des bêtes là-dedans !

— On peut encore avancer.

Usnelli allait vers l'obscurité — il le comprit — comme le poisson des profondeurs fuit les eaux éclairées.

— J'ai peur, rentrons, insista-t-elle.

En définitive, il n'avait pas plus de goût qu'elle pour l'horrible. Il fit demi-tour. Au sortir de l'étranglement, la mer devenait de cobalt.

— Tu crois qu'il y a des poulpes ?

— On les verrait. L'eau est limpide.

— Alors, je nage.

Elle se laissa couler hors du canot, s'éloigna ; elle nageait dans ce lac souterrain, et son corps semblait tantôt blanc (comme si la lumière l'eût dépouillée de toutes ses couleurs), tantôt bleu comme l'écran marin.

Usnelli ne ramait plus ; il retenait toujours son souffle. Son amour pour Délia était pareil à ce moment, pareil au miroir de cette grotte : Usnelli était entré dans un monde au-delà de la parole. D'ailleurs, dans toute sa poésie, il n'y avait pas un vers d'amour ; pas un seul.

— Approche-toi.

Elle avait retiré le bout de chiffon qui lui recouvrait la poitrine ; elle le lança sur le rebord du canot.

— Une seconde.

Elle détacha l'étoffe nouée autour de ses hanches, et la tendit à Usnelli. Elle était nue maintenant. La peau, plus blanche aux seins et aux hanches, se distinguait à peine du reste de ce corps qui émettait une lueur bleue, de méduse. Délia nageait sur le côté, d'un mouvement paresseux, la tête (avec une expression ferme, presque ironique, de statue) juste hors de l'eau ; par instants suivait la courbe d'une épaule ou la souple ligne du bras allongé. L'autre bras, d'un mouvement caressant, couvrait et découvrait le sein, haut, durci à la pointe. Les jambes battaient à peine l'eau, soutenant le ventre lisse, que le

nombril marquait comme fait une légère empreinte sur le sable, et l'étoile, comme fait un fruit de mer. Les rayons du soleil, sous l'eau, l'effleuraient, tantôt lui servant de parure, et tantôt la dévêtant de nouveau.

La nage se transforma en une danse, ou à peu près : à moitié hors de l'eau, comme suspendue, souriante, Délia étendait les bras dans une lente rotation des épaules et des poignets ; ou bien un coup de genou faisait apparaître un pied cambré, comme un petit poisson.

Usnelli, du canot, regardait intensément. Il comprenait que ce que la vie lui offrait en cet instant n'était pas accordé à tous, non plus que de fixer le centre le plus aveuglant du soleil. Au cœur de ce soleil, il y avait le silence. Rien n'aurait pu reproduire ce qui les entourait, pas même un souvenir.

Délia nageait maintenant sur le dos, en direction du soleil, à l'entrée de la grotte. Elle avançait vers le plein air en remuant légèrement les bras, tandis que, au-dessous d'elle, le bleu changeait, toujours plus clair, plus lumineux.

— Attention, couvre-toi. Il vient des barques, là, dehors !

Délia était déjà dans les récifs, à l'air libre. Elle disparut sous l'eau, tendit le bras vers Usnelli qui lui passa ses vêtements — si l'on peut dire ; elle les attacha sans cesser de nager, et remonta dans le canot.

Des barques de pêcheurs approchaient. Usnelli reconnut là de ces malheureux qui passaient la saison de la pêche sur la plage, dormant à l'abri des rochers. Il alla à leur rencontre. Le plus jeune, qui ramait, un béret blanc de marin sur ses yeux plissés, arrachait son coup de rames comme si chaque effort atténuait le mal de dents dont il souffrait ; un père de cinq enfants ; un homme accablé. Le vieux se tenait en poupe ; un chapeau de paille à la mexicaine couronnait d'une auréole tout effilochée sa silhouette décharnée ; ajoutez des yeux ronds, qui peut-être s'étaient écarquillés jadis de fierté fanfaronne, mais qui n'exprimaient plus maintenant qu'une comédie d'ivrogne ; et des moustaches encore noires tombant sur une bouche ouverte. Il nettoyait au couteau les mulets qu'ils avaient pêchés.

— Bonne pêche ? cria Délia.

— Rien de trop ; c'est l'année qui est mauvaise !

Délia aimait parler avec les indigènes. Usnelli, non (« en face d'eux, je ne me sens pas la conscience tranquille », disait-il en haussant les épaules, et tout s'arrêtait là).

Le canot se trouvait maintenant au flanc de la barque, à un endroit où le vernis, déteint, s'était comme bariolé de fissures, soulevé de minuscules craquelures ; et la rame, reliée au tolet par un anneau de cordage, grinçait à chaque coup contre le bois entaillé du plat-bord ; sous la planche étroite du siège, une petite ancre à quatre crocs, toute rouillée, s'était prise dans une des nasses d'osier que recouvrait

une barbe d'algues rousses, depuis bien longtemps desséchées ; et sur le tas des filets teintés par le tanin, comme ourlés de tranches rondes de liège, les poissons suffoquant luisaient dans leur parure hérissée d'écailles gris mat ou bleu turquoise ; sous leurs branchies encore palpitantes, on voyait un triangle rouge de sang.

Usnelli se taisait toujours ; mais devant le monde humain son angoisse était tout autre que devant la beauté de la nature : là-bas, toute parole lui manquait ; à présent, une foule de mots se pressaient à son esprit, il pouvait décrire chaque verrue, chaque poil de la maigre figure mal rasée du vieux pêcheur, chaque écaille argentée des mulets.

Sur la côte, une autre barque était tirée à sec, renversée, posée sur deux chevalets, et, hors de l'ombre qu'elle projetait, on apercevait la plante des pieds nus d'hommes endormis ; ils avaient pêché la nuit précédente ; auprès d'eux, une femme tout habillée de noir, comme sans visage, posait une casserole au-dessus d'un feu d'algues ; une longue fumée montait. Les bords de la crique étaient couverts de galets gris ; ces taches aux couleurs délavées, c'étaient les tabliers des enfants qui jouaient sous la surveillance de leurs sœurs plus âgées et geignardes ; vifs, avec, pour tout vêtement, des culottes courtes coupées dans de vieux pantalons d'adultes, les plus grands couraient entre l'eau et les récifs. Plus loin s'étendait une longue plage de sable, droite, blanche et déserte, qui se perdait dans des roseaux clairsemés et des terres incultes. Un jeune homme endimanché, vêtu et même chapeauté de noir, tenant sur son épaule un bâton au bout duquel pendait un baluchon, longeait le rivage en laissant sur la croûte friable du sable l'empreinte de ses souliers cloutés : sans doute quelque paysan ou berger d'un village de l'intérieur, descendu sur la côte à l'occasion d'un marché ; il avait dû passer par là pour profiter de la brise marine. On voyait les fils, le remblai, les poteaux, la barrière de la voie ferrée qui disparaissait sous un tunnel, ressortait plus loin, disparaissait encore, comme les points d'une couture irrégulière. Au-delà des bornes blanches et noires de la grand-route, la pente se recouvrait de petits oliviers ; plus haut, les monts paraissaient désolés, avec quelques pâturages, des broussailles, ou seulement des pierres. Un village qui s'était encastré dans une faille s'étirait en hauteur, avec ses maisons empilées, séparées par des ruelles en escaliers, grossièrement cailloutées, creusées en leur milieu pour l'écoulement des déjets de mules ; sur le seuil des maisons, des femmes, vieilles ou vieillies ; sur les petits murs, en file serrée, des hommes assis, vieux ou jeunes, en chemise blanche ; des enfants jouaient dans les escaliers ; étendu en travers, la joue sur la marche, un enfant plus âgé s'était endormi : il faisait là un peu plus frais que dans les maisons, et l'odeur était moins forte ; partout, à l'arrêt ou en vol, des nuées d'insectes et sur chaque mur, sur chacune des guirlandes de journaux

qui ornaient les hottes des cheminées, le piquetage infini des chiures de mouches ; les mots se pressaient et se pressaient encore à l'esprit d'Usnelli, serrés, entrelacés, sans nul espace entre les lignes, si bien que peu à peu on ne les distinguait plus ; dans cet enchevêtrement, même les plus petits blancs disparaissaient, et il ne restait que le noir, le noir le plus total, impénétrable, désespéré comme un cri.

ITALO CALVINO

(TRADUIT DE L'ITALIEN PAR PIERRE F. DENIVELLE.)

CHRONIQUE DES LIVRES

L'AME ENGAGÉE : JULIEN GREEN

par J.-L. PRÉVOST *(Vitte. Lyon.)*

Le titre de l'essai de J.-L. Prévost est paradoxal : ce que l'on entend d'habitude par l'engagement d'un écrivain, l'insertion de son œuvre sur l'histoire, est ce qu'il y a de plus étranger à Julien Green. Romancier, dramaturge et spécialiste du journal intérieur, Green est le type même de l'auteur qui s'abstrait de l'histoire pour explorer sa conscience personnelle et s'y affronter à des problèmes éternels. Aussi bien l'engagement dont parle J.-L. Prévost est-il celui de l'âme au drame humain par excellence, celui de ses rapports avec l'absolu, avec le sentiment de l'existence, l'appétit d'immortalité, en somme la faim de Dieu. « *Je crois que tous mes livres, si loin qu'ils puissent paraître de la religiosité ordinaire et reçue, n'en sont pas moins religieux dans leur essence. L'angoisse et la solitude des personnages se réduisent presque toujours à ce que je crois avoir appelé l'effroi d'être au monde sous toutes ses formes.* » Par cette angoisse de la conscience, Julien Green a une parenté avec les existentialistes mais ni son point de départ n'est dans la mort de Dieu, ni son point d'arrivée dans l'orgueil de l'homme : son déchirement, comme celui de Gide, a un accent chrétien. De même, le côté visionnaire et onirique de son imagination, cette façon qu'il a d'ouvrir un réalisme minutieux et oppressif sur un monde fantomatique et nocturne l'apparentent aux surréalistes, avec cette différence fondamentale que l'arrière-fond de la vie lui paraît plus sacré que fatal, plus spirituel que charnel ; en sorte que ses sympathies sont à chercher plutôt du côté de Baudelaire, de Nerval et, naturellement, de Poe et de Blake que de Rimbaud et de Breton. Dans un essai bien construit, pénétrant, et qui eût mérité un développement plus ample, J.-L. Prévost explique et situe fort intelligemment Julien Green, et il n'a pas tort de voir en lui un des écrivains majeurs de ce temps. Je me demande seulement si son solipsisme, parfaitement accordé à l'époque de Gide et de Du Bos, ne le décale pas quelque peu dans la génération de Malraux, de Sartre et de Saint-Exupéry. Peut-être aussi reprocherais-je à J.-L. Prévost une tendance à voir dans la curiosité de l'irrationnel l'équivalent de la spiritualité : l'auteur de *Si j'étais vous* et de *Varouna* ne donne-t-il pas quelquefois l'impression de tourner autour de faux mystères en jouant avec les diableries et la métempsycose ?

P.H. SIMON.

(Suite de la chronique des livres page 140.)

VOL DE NUIT CHEZ LES OISEAUX

par JEAN DORST

Au cours des froides nuits d'octobre, quand le vent du Nord chasse devant lui les épais nuages qui ont déversé leur pluie pendant toute la journée, on entend parfois des cris perçants : ce sont des migrateurs nocturnes qui suivent la vallée, en s'appelant comme pour maintenir la cohésion de leurs troupes dans l'obscurité. A ces cris succèdent les sifflements plaintifs d'un vol de petits échassiers, et, au loin, les coups de trompette d'une bande de grues ; ces grands oiseaux ont quitté les marais scandinaves et, formés en V comme des escadrilles d'avions, ils foncent d'un vol puissant vers l'Afrique où ils vont établir leurs quartiers d'hiver.

Les plages, désertées à cette époque par les baigneurs, sont animées chaque nuit par les cris de milliers de voyageurs qui passent, en suivant très exactement la côte, alors que nous tâtonnons dans l'obscurité au milieu des flaques d'eau abandonnées par la marée. Aux environs de minuit, le ciel nocturne paraît rempli d'oiseaux : de la lanterne d'un phare, haut perchée sur son fût de maçonnerie, un pinceau de puissants rayons éclaire des centaines d'oiseaux de toutes tailles, grives, fauvettes, pouillots, gobe-mouches, tandis que d'autres par milliers apparaissent un instant comme des points lumineux, quand l'éclair du phare vient frapper leurs essaims.

Qui sont donc tous ces migrateurs si pressés de quitter nos pays que, même pendant la nuit, ils n'interrompent pas leur vol ? Ce sont avant tout les passereaux qui ont égayé nos campagnes pendant l'été ; fauvettes, pouillots, bruants, grives, gobe-mouches voyagent exclusivement de nuit. On est d'abord tenté de s'en étonner, car ces oiseaux sont strictement diurnes pendant le reste de leur vie : s'ils sont levés dès l'aurore, ils se couchent dès le crépuscule. Ce changement dans leurs habitudes s'explique sans doute par leurs exigences alimentaires : les migrateurs ne peuvent chasser qu'en plein jour les insectes dont ils se nourrissent ; aussi lorsqu'ils ont de longues distances à parcourir ne peuvent-ils se déplacer que de nuit.

D'autres oiseaux migrent aussi bien de jour que de nuit, quand ils sont pressés par une vague de froid de quitter nos pays. C'est le cas,

entre autres, des canards, des hérons, des grues et des petits échassiers, bécasseaux, pluviers et chevaliers.

L'étape de nuit se prolonge jusqu'aux premières lueurs de l'aube. Comment ferait l'oiseau pour atterrir en pleine obscurité, sans risquer de s'écraser contre un obstacle, lui qui ne dispose ni de pistes éclairées, ni de radio pour le guider ?

Les migrations nocturnes posent encore plus de problèmes que les migrations diurnes. Divers instruments d'investigation ont été utilisés, notamment des télescopes qu'on braque sur le disque lunaire, quand celui-ci est suffisamment visible, aux environs de la pleine lune. Les astronomes voient alors se profiler en ombres chinoises les silhouettes de migrateurs passant entre la lune et l'instrument de visée. Des calculs permettent de préciser la direction des voyageurs ailés, de même que l'importance numérique de leurs vols. George Lowery, ornithologiste américain auquel on doit la mise au point de cette méthode, a ainsi dénombré jusqu'à 230 000 migrateurs pour un mille de front migratoire pendant une nuit de fort passage. Cette méthode ne peut cependant être utilisée que dans des conditions bien définies. La plus nécessaire est que le ciel soit dégagé pendant les quelques jours qui précèdent ou suivent la pleine lune.

Le radar, dont les ondes électromagnétiques percent les nuits les plus obscures est heureusement venu relayer ces procédés. Pendant la dernière guerre, dès la mise en service de ce véritable œil magique, les servants avaient signalé un peu partout des apparitions bizarres sur l'écran luminescent, auxquelles les Américains donnaient le nom d'« anges » faute de pouvoir les expliquer. Après la fin des hostilités, on s'aperçut qu'il s'agissait en réalité d'oiseaux en vol : frappés par les rayons de l'émetteur, les migrateurs renvoyaient un « écho » qui apparaissait comme une tache brillante sur le récepteur.

Cette découverte ne rencontra tout d'abord qu'un scepticisme quasi général ; comment penser que de faibles oiseaux, petites boules de plumes et de chair, puissent réfléchir des rayons électromagnétiques ? C'est pourtant ce qu'a démontré d'une manière irréfutable il y a quelques années l'ornithologiste suisse Sutter, grâce au radar d'approche de l'aéroport de Zürich ; sur l'écran de cet appareil mis à la disposition des ornithologistes, les oiseaux volant dans un rayon de 10 milles apparaissaient nettement comme des points lumineux dont on pouvait étudier les trajectoires.

Cet appareillage, assez insolite dans les mains d'un ornithologiste, permet donc de sonder les nuits les plus obscures et de « voir » véritablement les milliers d'oiseaux qui voyagent de nuit au moment des passages d'automne et de printemps. Parfois le ciel paraît constellé de voyageurs, qui tous volent dans une direction bien déterminée, le long d'une trajectoire rectiligne dont ils ne paraissent pas dévier d'un pouce.

Les films enregistrés à l'automne par Sutter sur l'écran du radar de l'aéroport de Zürich sont très éloquents à cet égard. On peut y suivre tout d'abord, au coucher du soleil, les évolutions des mouettes du lac voisin, qui tournoient longuement en grandes orbes avant de se poser pour la nuit. Puis, après une période d'accalmie, l'écran commence vers huit heures du soir à se couvrir de petits points qui paraissent tous se déplacer dans la même direction. Le phénomène s'intensifie progressivement et atteint son maximum entre dix heures du soir et une heure du matin. L'écran est alors couvert de points lumineux, qui représentent des oiseaux ou des groupes d'oiseaux, tous en marche dans la direction générale de vol des migrateurs à l'époque et au lieu considérés, le Sud-Ouest en automne, le Nord-Est au printemps. Tout se passe comme si de jour, et de nuit, les migrateurs disposaient d'une véritable boussole qui les maintient sur la longue route au bout de laquelle se trouvent la chaleur et l'abondante nourriture dont ne peuvent se passer leurs organismes délicats.

*
* *

Toutes ces observations montrent combien les déplacements nocturnes sont généralisés parmi les migrateurs. Il ne s'agit nullement de faits isolés, mais de phénomènes habituels. On est donc en droit de se demander comment les oiseaux se dirigent pendant la nuit, sans dévier de leur route.

L'orientation des migrateurs diurnes est, depuis quelques années, connue avec une assez grande précision [1]. Après avoir pendant longtemps tenté d'expliquer ces faits en supposant les oiseaux doués de sens mystérieux permettant, notamment de percevoir le champ magnétique terrestre, les ornithologistes ont finalement découvert que les oiseaux sont capables de localiser avec précision la position du soleil et de se servir de ce repère astronomique.

Le biologiste allemand Kramer a en effet prouvé, au cours d'une série de remarquables expériences, que les oiseaux savent utiliser le soleil pour prendre leur direction de vol. Kramer avait constaté qu'à l'époque de leurs migrations, les oiseaux maintenus en cage manifestent une vive agitation, comme s'ils ne pouvaient extérioriser une énergie normalement employée aux vols migratoires. Sautillant de-ci de-là dans leur volière, ils manifestent une tendance marquée à se diriger vers le secteur de la cage correspondant à la direction prise par les oiseaux de leur espèce demeurés libres. Des étourneaux captifs se dirigeaient ainsi vers le Sud-Ouest, direction vers laquelle ils se

1. Voir *Le sens de la direction chez les Oiseaux* de Jean Dorst dans la *Revue de Paris* d'Août 1950.

seraient envolés dès la venue de l'automne pour quitter l'Allemagne, où ces expériences étaient faites.

A la suite de très nombreux essais pratiqués au moyen de cages aménagées de telle manière que les oiseaux ne puissent apercevoir que le ciel et le soleil, Kramer démontra que les oiseaux sont capables de localiser avec précision la position de cet astre sur sa trajectoire, et d'en compenser le mouvement apparent, non seulement journalier, mais aussi saisonnier. Ceci suppose l'existence d'une véritable horloge interne d'une grande précision, dont on sait maintenant qu'elle est en rapport étroit avec le cycle d'activité journalier des oiseaux et sans doute aussi avec des rythmes physiologiques très minutieusement réglés.

Il faut donc admettre que les oiseaux disposent pendant le jour d'une méthode d'orientation astronomique faisant intervenir le soleil ; ils peuvent ainsi prendre une direction primaire qu'ils modifient ensuite en fonction des conditions locales, notamment en fonction du relief et de la situation météorologique.

Un tel système d'orientation ne serait praticable la nuit que si les migrateurs se dirigeaient d'après les étoiles. Cela semblait impossible. Le ciel est d'une telle complexité et les étoiles paraissent si petites ! Pourtant des expériences récentes ont prouvé d'une manière indiscutable que les oiseaux s'orientent de nuit d'après les étoiles. La lune ne joue aucun rôle dans cette orientation. Bien plus, elle la gêne : car dans un ciel trop éclairé, l'éclat des étoiles pâlit.

*
* *

Quelques expériences de dépaysement, menées de nuit, avaient déjà permis aux ornithologistes de vérifier le bien-fondé de cette hypothèse. Ces dépaysements consistent à prendre des oiseaux dans un lieu déterminé, généralement dans leurs nids, puis à les transporter à des distances variables. On les relâche ensuite et on étudie leur retour vers leur « home » en fonction des diverses conditions de l'expérience. C'est ce qu'a fait l'ornithologiste Bellrose aux États-Unis en transportant des canards à des distances variant d'une quinzaine à une cinquantaine de kilomètres de leur point de départ. Ces sujets furent alors lâchés de nuit, après avoir été munis chacun d'une petite lampe électrique à pile, rendant leurs trajectoires visibles dans l'obscurité, comme les balles traçantes utilisées pendant la guerre. Au cours d'expériences multiples, Bellrose constata que les canards prenaient un départ bien orienté et volaient tout de suite dans la bonne direction quand le ciel était dégagé. En revanche, quand le ciel était couvert et que des nuages masquaient les étoiles, les canards paraissaient complètement désorientés ; ils prenaient leur essor dans toutes les directions et ne revenaient à leurs nids qu'après de longs détours.

Ces observations donnaient à penser que les oiseaux sont capables de s'orienter d'après les étoiles, seuls repères qu'ils aient à leur disposition dans les conditions des essais.

C'est ce que vient de prouver très brillamment le biologiste allemand Franz Sauer, au cours d'expériences longuement répétées, soigneusement vérifiées et dont les résultats peuvent sembler incroyables au premier abord. Les faits mis en évidence sont en effet si déconcertants que seules de longues vérifications ont pu convaincre de leur véracité les hommes de science tout d'abord sceptiques.

Les méthodes employées par Sauer ressemblent à celles qui avaient permis à Kramer de parvenir à ses brillantes conclusions. Le biologiste allemand utilisa en effet une grande cage ronde, divisée en secteurs de manière à repérer facilement la position de l'oiseau. Cette cage est disposée de telle manière que le sujet ne puisse apercevoir que le ciel et ses étoiles ; tous les autres repères sont cachés par des parois opaques. Après de multiples essais destinés à vérifier l'appareillage et à mettre au point les méthodes de travail, Sauer prit des fauvettes des jardins et des fauvettes grisettes et les plaça dans sa cage d'expérience. A l'automne, ces oiseaux se dirigèrent infailliblement vers le Sud-Ouest, direction normale de leur migration à l'époque considérée. Il était donc évident qu'ils se repéraient d'après les étoiles. Ces observations n'étaient possibles que par temps dégagé. Dès que des nuages venaient obscurcir le ciel, les fauvettes erraient dans leur cage, complètement désorientées.

Au printemps suivant, Sauer reprit ses expériences avec les mêmes oiseaux. Il constata que les fauvettes s'orientaient une fois de plus d'après les étoiles, car c'est vers le Nord-Est que ces migrateurs se dirigèrent au cours de nouveaux essais.

Pour démontrer le bien-fondé de ses premières observations, Sauer eut alors l'idée d'utiliser la voûte céleste artificielle d'un planétarium. Cet appareil permet, comme on sait, de reconstituer « en chambre » un ciel artificiel ; de plus il est possible de varier les conditions à volonté, de manière à obtenir l'image de ciels de toutes les latitudes et de toutes les époques de l'année. Sauer attendit donc avec impatience l'époque de la migration printanière. Il plaça alors la cage contenant ses sujets d'expérience au milieu d'un planétarium, en prenant bien entendu grand soin qu'aucune erreur ne vienne se glisser dans les résultats du fait de repères « parasites » qui permettraient aux oiseaux de « tricher » avec l'expérimentateur. Il présenta tout d'abord à des fauvettes des jardins un ciel diffus, provenant d'un éclairage uniforme de la voûte céleste. Les oiseaux erraient alors sans choisir la moindre orientation. Puis, il présenta un « ciel artificiel » de printemps à ses fauvettes : à sa grande joie, il constata que toutes s'orientaient immédiatement vers le Nord-Est : elles avaient donc pris leurs repères d'après les constellations artificielles projetées sur la voûte du planétarium.

Les petits passereaux avaient su parfaitement trouver leur chemin, en reconnaissant sur la voûte artificielle les étoiles qui les dirigent dans la nature.

A l'automne suivant, Sauer renouvela ses expériences. Il vérifia une fois de plus que les fauvettes des jardins s'orientaient vers le Sud-Ouest, comme les fauvettes libres, qui, d'Allemagne, se dirigent vers la France et la péninsule ibérique.

Les ornithologistes savent cependant depuis longtemps que certains migrateurs européens quittent nos pays en empruntant des voies « orientales ». Telles sont en particulier les fauvettes babillardes : au lieu de quitter l'Europe par le Sud-Ouest de notre continent, comme les fauvettes des jardins, ces passereaux se dirigent vers le Sud-Est pour traverser l'Asie Mineure et gagner ensuite l'Afrique tropicale. Or ces fauvettes s'orientent elles aussi parfaitement sous la voûte du planétarium : Sauer constata en effet que sous le « ciel artificiel » d'automne les unes se dirigent vers l'Ouest, les autres vers le Sud-Est, tout comme dans la nature.

Bien mieux encore ! A leur départ d'Europe, les fauvettes babillardes se dirigent franchement vers le Sud-Est. Mais dès qu'elles ont atteint le bassin méditerranéen et surtout l'Afrique tropicale, elles infléchissent leur route et volent alors en plein Sud. Le ciel semble donc avoir là encore une grande influence dans le choix des directions. Pour le vérifier, Sauer eut l'idée de présenter sur la voûte du planétarium un ciel semblable à celui que l'on admire par les nuits claires des régions sub-tropicales du Proche-Orient et d'Egypte. Les fauvettes babillardes réagirent immédiatement en modifiant leur direction : au lieu de continuer à aller vers le Sud-Est, elles prirent immédiatement une direction franchement Sud.

Ces expériences prouvent donc d'une manière définitive que les oiseaux sont capables de s'orienter d'après les étoiles, en lisant la carte du ciel avec une facilité déconcertante. Nous ne savons pas encore avec certitude si une partie du ciel leur suffit, ou s'ils ont besoin de l'ensemble de la voûte céleste. Il ne semble cependant pas que la totalité du ciel leur soit nécessaire.

Ces faits acquis, il conviendrait de savoir par quels processus l'oiseau « intègre » les indications qu'il reçoit des constellations. Sa vue, bien supérieure à celle de l'homme, notamment en ce qui concerne l'acuité visuelle, lui permet d'avoir une image nette des étoiles et de leur position respective dans le ciel. Sa mémoire visuelle, particulièrement développée, n'est plus un secret pour les biologistes. Mais cela ne jette aucune lumière sur les mécanismes psychophysiologiques qui interviennent dans cette orientation si précise. Certaines expériences de Sauer, au cours desquelles on présentait à l'automne un ciel de printemps et réciproquement, ont montré que dans ces conditions anormales le migrateur est complètement désorienté.

*
* *

Quoi qu'il en soit, l'orientation d'après les étoiles est maintenant un fait acquis dont il ne reste qu'à analyser les modalités. C'est en s'orientant d'après les constellations que les migrateurs nocturnes prennent une direction primaire, tout comme les migrateurs diurnes s'orientent d'après le soleil. Des facteurs locaux interviennent ensuite pour modifier cette direction générale : conditions météorologiques, relief et topographie des lieux que les oiseaux doivent survoler. Les migrateurs, soucieux d'économiser leurs forces, s'arrangent de jour comme de nuit pour se placer dans les meilleures conditions de vol.

Pendant les belles nuits étoilées du printemps, pendant les nuits obscures de l'automne, qui les obligent à voler haut au-dessus des nuages, les migrateurs se livrent à des vols qui les entraînent à des milliers de kilomètres. Un oiseau minuscule se révèle ainsi capable de reconnaître son chemin parmi d'innombrables constellations alors que la plupart des hommes sont incapables de reconnaître l'étoile Polaire !

JEAN DORST

CHRONIQUE DES LIVRES

SATELLITES ARTIFICIELS ET ENGINS EXTRA-TERRESTRES

par André DANJON et Paul MULLER *(Flammarion)*

Voici trois ans que le premier engin extra-terrestre a été lancé. La science de l'espace est maintenant une réalité et l'astronomie, cessant d'être une science de pure observation, est devenue simultanément, en partie, une science expérimentale. De cette métamorphose sensationnelle, quantité de livres ont déjà dressé le bilan. Insistant tous, avec plus ou moins de sérieux, sur les perspectives proprement astronautiques, aucun, pourtant, n'a su placer la nouvelle technique dans son cadre véritable : celle de l'astronomie, dont elle n'est qu'une application.

Or c'est chose faite avec l'ouvrage que nous offrent aujourd'hui M. André Danjon, directeur de l'Observatoire de Paris, et M. Paul Muller, le premier spécialiste français en ces disciplines nouvelles. M. Danjon avait déjà dirigé, en 1955, la refonte de l'*Astronomie populaire* de Camille Flammarion ; de cette « somme », les *Satellites artificiels et engins extra-terrestres* constituent, en quelque sorte, un chapitre supplémentaire. En soixante-quatre pages bourrées d'illustrations, les deux savants auteurs sont parvenus, avec autant de clarté que de précision, à expliquer les éléments de la balistique des fusées, le fonctionnement des satellites artificiels et leur utilisation, le lancement des engins lunaires et solaires et enfin les perspectives futures de l'astronautique.

C'est dire qu'il s'agit d'une mise au point autorisée, dépourvue de toute fantaisie extra-scientifique et dont on sent que chaque terme a été pesé. N'hésitons pas à l'écrire : c'est le guide le plus clair et le plus sûr qu'il nous ait été donné de lire jusqu'ici en la matière.

P. R.

(Suite de la chronique des livres page 145.)

LE QUARANTE-SEPTIÈME

par Béatrix Beck

Je n'étais pas en retard, mais j'ai dû tourner une heure autour de chez vous avant de réussir à me garer, disent nos amis en arrivant, donnant ainsi l'impression qu'ils ont laissé la meilleure part d'eux-mêmes hors de notre portée. Ils insistent sur leur ubiquité :

— Je suis loin, là-bas, derrière le pâté de maisons.

Ils parlent avec un narcissisme sans vergogne de leurs organes les plus intimes :

— Mes bougies sont encrassées !

— Mon orifice de remplissage est juste derrière la plaque de police.

— Ça ne doit pas être pratique.

— Si, justement, c'est très pratique, parce qu'elle est abattable à ressorts de rappel.

— Mon moteur abaisse le centre de gravité, ce qui me permet un capot dégageant la visibilité.

L'égocentrisme a trouvé dans l'automobile un parfait objet de transfert ; la voiture amplifie, magnifie les réactions de son conducteur, en même temps qu'elle lui est un habit merveilleux, tenant de la cuirasse du seigneur médiéval et de la coquille du bernard-l'ermite. Surtout, elle lui donne le goût de la mort évitée de justesse, autrement dit le goût de la vie.

Pour moi, piéton ignare et frivole, Un Tel a « une grosse voiture beige » ou « une longue voiture noire » et Une Telle vient d'acheter une si amusante petite voiture rouge qui s'ouvre d'un seul coup par devant comme une maison de poupée. A peu près les mêmes réactions de demeurée que lorsqu'il s'agit de faire ma déclaration au percepteur :

— Comment ! J'ai déjà rempli une feuille blanche, une feuille bleu ciel et une feuille abricot et il faut encore que je remplisse une feuille rose ?

Mais peut-on prétendre sympathiser avec un centaure si l'on fait abstraction de son côté équestre ? Non certes. C'est pourquoi j'ai pénétré, avec un recueillement de néophyte, dans le Salon de l'Automobile.

Des autos stripteaseuses tournent en un ballet d'un synchronisme parfait, battent des ailes, battent des paupières, exhibent les battements de leurs cœurs, pivotent d'un seul mouvement et, en un french-cancan mécanique, lèvent leurs pagnes métallisés et proposent leurs postérieurs à l'admiration des foules. La féminité des voitures est accentuée par de jeunes présentatrices, des hamadryades. On me propose « un livre formidable à l'usage des dieselistes ». Vérification faite, il ne s'agit pas d'un parti politique, mais des usagers du moteur Diesel. Un lièvre gigantesque sanglote : tandis que lui n'a pas réussi à démarrer, la tortue est partie instantanément grâce au chargeur D. Ballons rouges et colibris attestent la légèreté des poids lourds. Un berceau vaporeux et enrubanné attend la naissance de la nouvelle Taunus. Tous, y compris les enfants d'âge à peine scolaire, paraissent comprendre sans l'ombre d'un effort des inscriptions qui à moi semblent autant de cryptogrammes. Par exemple : « *Le moteur Nsu Wankel est un monocylindre deux temps dans lequel l'échange des gaz s'effectue mécaniquement, c'est-à-dire selon le cycle quatre temps.* » Et que penser de « *l'optique spéciale pour inversion du relèvement du faisceau de croisement* » ?

Entre ciel et terre, des lettres, mots d'ordre ou promesses, s'allument et s'éteignent :

Aspiration.
Compression.
Expansion.
Echappement.

Aux bras de leurs époux, les épouses lisent à mi-voix les panonceaux : « *Un mécanisme de fermeture bien conçu peut être étudié pour remplir non seulement son devoir primaire de verrouillage, mais aussi en vertu de sa conception, pour obtenir une résistance accrue à la déformation torsionnelle.* »

Les textes du Quarante-Septième Salon de l'Automobile ne relèvent pas tous, il faut bien le dire, d'une éthique si austère. Certains sont immoraux, destinés à vous perdre d'orgueil : « Dans toute la France, le feu vert s'allumera pour vous. » La Sunbeam Alpine se vante d'être « spectaculaire ». Une autre « signe votre réussite ». D. se proclame « vainqueur absolu » en 1960. La xénophilie, l'anglomanie font partout préférer, à la simple peau de porc, la prestigieuse pig-skin. Le Salon a ses abîmes. Plus répréhensible encore que le snobisme, le masochisme ose se manifester : *Blessure totale par vulcanisation à froid.* Heureusement, les sabots d'ailes et les anges paysans qu'ils évoquent viennent mettre une touche céleste parmi les feux d'origine, les gorges de feu et les si inquiétants racleurs bas de jupes. *Cales de réglage pelables.* Pourquoi faut-il peler des cales de réglage ? *Vérifiez que je suis bien oléo-pneumatique,* ordonne cette chose apparemment inquiète

sur sa propre nature. Dans une mappemonde creuse se tiennent des perroquets, supporters du déperditeur antistatique. Je frissonne : *La ceinture de sécurité B. évite aux enfants d'être éjectés par les portières.* La différence entre les chevaux réels et les chevaux fiscaux a de quoi confondre. Ainsi, moyennant l'achat d'une voiture, le percepteur vous fait en somme cadeau d'une véritable écurie fiscale. *Faites parler votre voiture.* Il ne s'agit pas seulement de la radio, du téléphone, du tourne-disque, mais de minuscules postes de télévision portatifs. Quels virtuoses que les conducteurs 1961, capables de scruter d'un œil la route, et d'admirer de l'autre les Comédiens Français ! De prestoles en frettes, de clavettes en hayons, nous voici parvenus aux dispositifs réfléchissants pour signalisation catadioptrique. Cette inquiétante notice sur *Le jointoiement en mécanique, symbole de sécurité*, pose toute la question des rapports entre le fait et son signe. On trouve dans quelques stands la plus authentique poésie, au Centre Itinérant d'examens de la Vision Nocturne, par exemple. Il est beau de mesurer les coups de bélier, de constater l'interpénétration de l'aluminium dans l'acier, la résistance à la corrosion et d'avoir un moteur tropical. Mais j'ai peine à croire qu'un tapis de voiture, même « à côtes de melon », réussisse à me donner « de la personnalité ». Universalité du saganisme : *Vous pourrez conduire pied nu avec Superpédale*, répètent des milliers de prospectus.

Selon une formule célèbre, il faut être bien superficiel pour ne pas se fier aux apparences. Pourtant, qui l'eût dit, que ce cheval savant, debout sur ses jambes de derrière, n'était autre qu'un dépressiomètre de qualité ? Les Singer ont beau être des machines à coudre et le Mercury du vin, les voici voitures. Cataphotes. Empattements. Largeur hors-tout. Longueur hors-tout. Rustifluid au coléonat. Becs d'isolants. Butées liquides. Gazomatique. Marâtre langue maternelle, qui te dérobes à ma soif. Entre parenthèses, il est curieux que les Romaines, filles de la Ville Eternelle et salades, permettent également la fixation rapide et sûre d'une galerie de toit. Un bonhomme Michelin agonise à n'en plus finir, nous régale de ses spasmes et de ses convulsions. Loin de consentir à la mort, le voici qui engendre sous nos yeux trois bébés Michelin munis de parapluies multicolores, puis six agents de police Michelin. Tout à fait les chacals de l'Évangile qui se multiplient à vue d'œil, ou les cellules cancéreuses. Le monstre termine son numéro en s'envoyant un coup de pied en pleine figure, excellente autopunition qui rachète tout. Un robot, superman chromé, exécute des mouvements et prononce des paroles. Cet individu est anthropophage : de son ventre sortent les voix de Pierre Fresnay, de Jean Tissier et de bien d'autres artistes. Les pères des robots sont certainement sensibles à ce qu'ont d'inquiétant leurs créatures, aussi les affublent-ils de sobriquets puérils destinés à endormir nos craintes ; le « mannequin de haute précision » « prouvant » que les cars B possèdent la meilleure

suspension d'Europe s'appelle Tatave. Personne n'aurait la témérité de nommer un robot Jean Dupont ou Jacques Mathieu ; qu'est-ce alors qui le distinguerait de nous ?

Je suis si malveillante que j'espérais, je l'avoue, recueillir dans cette immense cohue au moins quelques propos dignes d'un bêtisier. Eh bien, rien. Sorties de ces milliers de bouches pendant des heures, rien que paroles irréprochables. Dieu sait que les tableaux, les robes, les fleurs, les fêtes déclenchent des flots d'insanités (et aussi des remarques émouvantes et ingénieuses). Les voitures, non. Pourquoi ? Parce que les gens ici ne s'expriment que par chiffres. Tant de litres d'essence au kilomètre. Tant de nouveaux francs à l'achat. Paiement échelonné en tant de mensualités. Garanties, *x* temps. Records enregistrés. Assurances, tant. Tant, tant, tant. Il n'y a qu'à s'incliner. Décidément, la technique réussit aux terriens, c'est leur domaine. Dès qu'ils s'aventurent dans le sentimental, dans l'affectif, ils font des faux pas. Il y a aussi une autre raison à l'excellence des phrases prononcées au Salon de l'Auto. : les jugements de valeur y sont bannis, sans doute par respect, par piété. On conçoit le sacrilège affreux qu'il y aurait à dire :

— La consécration était très réussie.

Ou :

— L'élévation m'a beaucoup plu.

Non seulement les conversations sous le dôme du Grand Palais participent de la pureté et de la perfection des mathématiques, mais encore elles sont remarquables par leur homogénéité, leur unité, leur unanimité : tout le monde parle de la même chose, sans arrêt. Qu'on ne me rebatte plus les oreilles de choc des générations, ni de la guerre des sexes : du marmot à l'aïeul, d'Eve à Tarzan, tous et toutes communient dans un même souci de Qualité. En face des voitures, les visages même abandonnent leur diversité et acquièrent une ressemblance, un air de famille veillant un mort, une impressionnante fixité. La Concupiscence Automobile peut conduire jusqu'à la mutilation, qu'on serait tenté de qualifier de rituelle : les journaux l'ont relaté, récemment quelques assurés sociaux se sont fait sectionner plusieurs doigts. Ils comptaient acheter chacun une voiture grâce au montant de leur indemnité. J'ai connu un homme qui disait avec exaspération, de sa maîtresse :

— Elle n'a pas de centre de gravité. Son centre de gravité, c'est moi.

Après tout, pourquoi ne pas se projeter sur autrui ? Seulement, l'opération devient plutôt inquiétante quand « autrui » est une machine. On pense à ce sauvage de Wells, embauché dans une usine et qui, par dévotion pour les puissants rouages qu'il sert, y précipite en holocauste un de ses camarades.

L'amour de la voiture a trouvé son expression la plus extrême, la

plus dépouillée dans le karting : là, seuls subsistent le moteur, les roues et le siège. Plus de carrosserie, plus la moindre superstructure : la passion dans sa terrible nudité. Souffrance de rester étrangère à ces sentiments intenses. Ce n'est qu'au sous-sol qu'enfin j'ai pu vibrer à l'unisson des autres visiteurs : les « Caravanes », les remorques automobiles sont vraiment de désirables merveilles. On peut y dormir, s'y laver, y lire et y manger, bref, y vivre dans la pérennité la plus intime et la plus ordonnée tout en parcourant les grands espaces changeants. Le nomadisme ancestral se réveille dans les cœurs citadins — et sans doute aussi la nostalgie de l'existence prénatale : ces petites roulottes pourvues de tout le nécessaire font songer à l'habitat de l'embryon et aux cabanes que se construisent les enfants.

Somme toute, c'est dans l'euphorie que je quitterais ce Salon où on cause chiffres, si une appréhension ne venait se mêler à mes souvenirs : mon ticket d'entrée est en même temps un billet de tombola. Je risque de gagner une Simca Etoile 6. Les lots doivent être retirés avant le 17 janvier. Que devenir? Où me garerai-je?

BÉATRIX BECK

CHRONIQUE DES LIVRES

NATHALIE

par Alexandra ORME *(Seuil)*

L'HISTOIRE se passe en 1943, à Budapest. Nathalie, petite fille de l'aristocratie polonaise, y vit, de façon précaire, avec sa mère (absurde) et sa grand-mère, la Princesse (vieille cynique, beaucoup plus maligne), dans l'étroitesse d'une seule chambre, au premier étage d'une pension de famille un peu louche, abritant d'autres réfugiés, de Pologne, de Russie et d'ailleurs. Le malheur des temps, le désarroi matériel et moral, le recours aux expédients plus ou moins sordides pour échapper à la misère montante, crée, parmi cette faune traquée, un mélange de sympathies, de haines, de suspicions, de complicités et d'énervement, qui n'exclut pas l'entraide. Cela dure depuis plus de trois ans. Nathalie en a maintenant quatorze. Elle est révoltée contre tous et contre tout ; farouche, impatiente, encore très enfant quoique déjà dévorée par la passion de briller, de séduire, de dominer. Un voisin de palier, le petit Nicolas, douze ans, l'adore et se fait volontiers son esclave.

Elle l'aime bien aussi, à ses heures ; ils ont besoin de se consoler mutuellement dans le partage de leurs « secrets » ; elle se plaît souvent, néanmoins, à le faire souffrir, à l'humilier. Ils sont, pour toutes ces grandes personnes, des gêneurs. Mais Nathalie se croit déjà femme... et intéressante. L'envie de se faire les griffes sur tous les hommes qui commencent à la regarder la tourmente.

On voudrait l'aimer telle qu'elle est. Mais, dans ce chat-tigre aux sautes d'humeur stupéfiantes, apparaît un fond d'égoïsme si effrayant qu'on se demande si, chez elle, l'amour-propre et la vanité ne l'emporteront pas toujours sur l'amour, à quoi son cœur ne semble guère préparé ; bref, si elle n'appartient pas à cette variété redoutable dont le propre est de prendre, prendre à tout prix, en ne donnant jamais. Roman pénétrant mais qui suscite un certain malaise.

MICHEL BRÉAL

(Suite de la chronique des livres page 158.)

L'HISTOIRE

par PIERRE AUDIAT

LA PREMIÈRE RÉPUBLIQUE ET LES SAVANTS

« *La République n'a pas besoin de savants* » est une phrase qui définit, et en même temps stigmatise, l'attitude des révolutionnaires jacobins qui envoyèrent à l'échafaud Bailly, Lavoisier, contraignirent au suicide Condorcet, abolirent l'Académie des Sciences, brisant ainsi l'admirable effort que la France, depuis un siècle et demi, avait accompli dans la recherche et dans la découverte scientifique. Mais cette phrase absurde a-t-elle été réellement prononcée? Si oui, par qui, quand, à quelle occasion? Les opinions diffèrent. On l'attribue le plus souvent à Coffinhal, vice-président du Tribunal révolutionnaire qui condamna à mort Lavoisier et ses co-accusés ; Grégoire — l'ex-abbé Grégoire — fort bien placé pour connaître la vérité, puisqu'il était membre de la Convention et suivait de fort près tout ce qui touchait aux sciences et à l'enseignement, la met dans la bouche de Dumas, président du Tribunal révolutionnaire ; on la prête également à Fouquier-Tinville, l'accusateur public dans les grands procès de la Terreur. Qu'elle ait été énoncée ou non, il n'est pas douteux qu'elle reflète exactement la pensée de niveleurs forcenés qui, disposant du pouvoir, s'acharnèrent à abattre toutes les têtes qui dépassaient les leurs.

D'autre part, par réaction contre l'opinion jusque-là répandue, même parmi les historiens républicains qui considéraient le robespierrisme comme une abominable tyrannie et la période s'étendant entre octobre 1793 et août 1794, comme la honte de la Révolution, Alphonse Aulard et, surtout, Albert Mathiez ont plaidé en faveur des enragés. Dans cette revue même[1], Albert Mathiez publiait, sous le titre *La Mobilisation des Savants en l'An II*, un article où il s'efforçait de démontrer que les *Comités révolutionnaires* avaient voulu créer une science vraiment républicaine, c'est-à-dire dégagée des anciens préjugés et entièrement vouée au service de la Nation.

1. *Revue de Paris*, 1er décembre 1917.

— Ci-dessus, portrait de Marat, qui voulait supprimer l'Académie des Sciences (Bulloz).

Au surplus, la Révolution ne prit pas fin au 9 Thermidor ; le bilan (actif et passif) ne doit être établi, dans les sciences comme dans les autres domaines, qu'à la date du 18 Brumaire (novembre 1799). Ce bilan accuse-t-il un progrès ou une régression par rapport à celui qu'on aurait pu établir le 14 juillet 1789 ? Voilà la question. Cette question a été souvent débattue depuis que Jean-Baptiste Biot fit paraître, en 1803, son *Essai sur l'Histoire générale des Sciences pendant la Révolution*. J.-B. Biot (1774-1862) qui, après avoir été l'un des premiers élèves de l'Ecole Polytechnique, se distingua en astronomie et en physique et fut admis en 1808 à l'Académie des Sciences, était effectivement qualifié pour donner un aperçu du mouvement scientifique sous la Révolution, mais son livre ne pouvait présenter qu'une esquisse. L'ouvrage que vient de publier M. Joseph Fayet, avec le concours du *Centre national de la Recherche scientifique : La Révolution française et la Science*[1], se présente comme un dossier important, et par son volume (500 pages in-octavo), et par l'abondance des témoignages cités. Comme l'auteur fait réellement preuve d'esprit scientifique en ceci qu'il écarte tout parti pris et qu'il demeure étranger aux passions politiques, son livre permettra aux lecteurs de porter un jugement équitable sur la part qu'a prise la Ire République à l'avancement des Sciences.

Alexis de Tocqueville qui, à mesure qu'on approfondit son œuvre, apparaît comme l'un des meilleurs observateurs et penseurs politiques du XIXe siècle, a écrit dans *L'Ancien Régime et la Révolution : « La Révolution a eu deux phases bien distinctes : la première pendant laquelle les Français semblent vouloir tout abolir dans le passé, la seconde où ils vont reprendre une partie de ce qu'ils y avaient laissé »* et : « *Les institutions de l'ancien régime qui, en bien plus grand nombre qu'on ne le suppose ont été transportées dans la Société nouvelle, ont perdu d'ordinaire dans le passage leurs noms alors même qu'elles conservaient leurs formes.* » Ces remarques sont aussi vraies pour les institutions scientifiques que pour les institutions politiques. Durant la Révolution, il n'y eut qu'une éclipse de la Science, mais cette éclipse a été quasi totale. A quelques lueurs près, la lumière n'a vraiment reparu qu'après la liquidation de la Ire République.

Créée par Colbert en 1666, bénéficiant de la protection de Louis XIV qui apportait à « ses » académies (Académie française, Académie des Inscriptions, Académie des Sciences, Académie de Peinture) un très vif intérêt, l'Académie Royale des Sciences, qui tenait ses séances au Louvre dans les salles que lui avait attribuées le Roi, rassemblait, à la fin de l'ancien régime, des savants demeurés justement illustres parce qu'ils ont découvert des régions de la science jusqu'à eux inexplorées : Lavoisier (il avait vingt ans lorsqu'en 1763 l'Académie des Sciences l'accueillit),

1. Librairie Marcel Rivière et Cie.

l'un des fondateurs de la chimie moderne, le réalisateur de l'analyse et de la synthèse de l'air, de l'eau, de l'acide carbonique, des matières organiques, Lavoisier qui inventa d'appliquer des instruments de mesure à des éléments prétendus immensurables : les gaz, la chaleur, Lavoisier créateur de l'axiome « *Rien ne se perd, rien ne se crée* », axiome que la physique et la chimie contemporaines menacent mais ne détrônent pas encore ; Jacques Dominique Cassini, de la dynastie des Cassini, maîtres de l'astronomie ; Laplace, continuateur de Newton, auteur de *la Mécanique céleste* ; Jean-Sylvain Bailly, historien des sciences et particulièrement de l'astronomie ; Condorcet, disciple de Dalembert (mort en 1783) et, comme lui, mathématicien de génie ; l'abbé Haüy, créateur de la cristallographie ; Antoine-Laurent de Jussieu, qui, poursuivant l'œuvre de son oncle, Antoine de Jussieu, au Jardin royal des Plantes, pose les bases d'une botanique rationnelle ; Jacques-Alexandre César Charles — dont la jeune épouse fut, plus tard, chantée par Lamartine — physicien de grande valeur, qui donna aux montgolfières leur envol — c'est le mot — en substituant l'hydrogène à l'air chaud ; bien d'autres, Fourcroy, chimiste, Cousin, géomètre, Thouin, naturaliste, Tenon, chirurgien — dont les rues de nos cités gardent encore la mémoire.

On peut dire qu'en 1789 l'Académie Royale des Sciences égale, si elle ne la dépasse, l'illustre *Royal Academy* de Londres, car ses membres sont déjà installés au carrefour de toutes les avenues scientifiques. D'ailleurs, elle est entourée de la considération générale ; depuis le début du siècle, la curiosité pour les arts, les sciences et les « métiers », comme on dit, est extrêmement vive dans toutes les classes de la société. De grands aristocrates, comme le duc de La Rochefoucauld — que l'Académie des Sciences a accueilli avec reconnaissance — mettent leur fortune et leur influence au service des sciences ; *L'Encyclopédie*, dont Dalembert et Diderot ont été les réalisateurs, a été un des best-sellers, si l'on peut dire, du XVIIIe siècle, et figure, en dépit de son prix élevé, dans la plupart des bibliothèques privées.

Or cette compagnie de savants n'est en aucune manière imbue de sa supériorité ; d'esprit libéral (c'est le duc de La Rochefoucauld qui, en août 1789, fera admettre par l'Assemblée Constituante le principe de la liberté de la pensée et de la presse), ouverte aux nouveautés, elle assume avec mesure et prudence, le rôle qui lui est dévolu de contrôler et de diriger les progrès de la science. Elle examine, par délégation de membres qualifiés, les diverses inventions qui lui sont soumises ; il faut que l'invention lui paraisse saugrenue ou insignifiante pour qu'elle la rejette sans enquête ; se trompant rarement, elle accorde encouragements et subsides à de nombreuses découvertes ; elle ne dédaigne pas les petites inventions qui, si elles ne font pas avancer la *science* pure ni même les *arts* (optique, mécanique, etc.), améliorent les *métiers*, c'est-à-dire les techniques.

Les contemporains rendent un hommage unanime à un désintéressement et à une sagesse que Fontenelle avait déjà mis en lumière dans son

Histoire de l'Académie Royale des Sciences, au début du siècle : « *Ici, l'on voulut*, écrivait-il, *que tout fût simple, tranquille, sans ostentation d'esprit ni de science, que personne ne se crût engagé à avoir raison et que l'on fût toujours en état de céder sans honte, surtout qu'aucun système ne dominât dans l'Académie à l'exclusion des autres et qu'on laissât toujours toutes les portes ouvertes à la vérité.* »

L'acharnement avec lequel les Jacobins s'en prirent à l'Académie des Sciences, le soin qu'ils prirent d'en abolir jusqu'au nom, le sort affreux qu'ils réservèrent ou qu'ils voulaient réserver aux plus célèbres de ses membres, seraient donc inexplicables, si l'on ne tenait compte de la plus méprisable des passions humaines : la haine, née de l'envie et de l'orgueil.

L'un des mérites — ils sont nombreux — de M. Joseph Fayet est d'avoir, dans sa réalité sordide, montré la haine à l'assaut de la science. Deux mots firent sur ces taureaux furieux l'effet d'une cape rouge : *royale* et *aristocrate*. Or l'Académie des Sciences est une académie *royale*, et tout académicien est — le mot a été prononcé — un *aristocrate*, par ses connaissances ou par son talent.

La Terreur avait depuis longtemps pris fin et les esprits semblaient plus rassis, lorsque le député Antoine Prieur-Duvernois (dit *de la Côte-d'Or* pour le distinguer de son collègue Prieur, dit *de la Marne*) présentant à la Convention le projet d'unification des poids et mesures, fondée sur le système métrique, l'appuya par des arguments qui, à distance, nous paraissent comiques.

« *Comment*, s'écriait cet ancien officier du roi, qui avait voté la mort de Louis XVI, *comment les amis de l'égalité pourraient-ils souffrir une bizarrerie si incommode de mesures qui conservent encore le souvenir du honteux servage féodal et quelle contradiction n'est-il pas, pour des républicains, d'évaluer leurs champs avec l'arpent royal, de manier une toise, un pied de roi, alors qu'ils ont voué à l'exécration du peuple la tyrannie quelle qu'elle soit !* »

Cet exorde, que j'ai personnellement relevé dans *Le Moniteur* du 25 Germinal an III (14 avril 1795), fait écho aux attaques contre l'Académie des Sciences, lancées par les « sans-culottes » de 1790 à 1793, dont M. Joseph Fayet nous donne un récit détaillé. Dès l'automne 1790 en effet, on répand les libelles où l'on peut lire : « *Des Académies royales, cela sent l'esclave !* », « *Les Académiciens sont les chanoines des Sciences, de la Littérature, des Arts* » ; « *Ce ne sont pas eux qui font avancer la Science ; ne sont-ils pas des instruments de la tyrannie royale ?* », « *Les Académies sont les lanternes sourdes des tyrans* », et autres gentillesses.

Parfait représentant des vaniteux médiocres, dévorés par l'envie, Marat fait de la suppression de l'Académie des Sciences — « cette espèce de ménagerie », écrit-il dans *l'Ami du Peuple* — une affaire personnelle. Aussi bien, la Convention vengera en quelque sorte Marat assassiné le 13 juillet 1793, lorsque, le 8 août 1793, elle prendra un décret dont l'article premier est ainsi rédigé : « *Toutes les Académies et sociétés littéraires, patentées ou dotées par la nation, sont supprimées.* » Le 12 août suivant,

les scellés sont apposés sur la salle du Louvre où l'Académie des Sciences tenait ses séances.

Les causes de la haine portée par Marat à l'Académie des Sciences sont flagrantes : les Académiciens, après avoir examiné consciencieusement les prétendues découvertes de Marat en physique, n'ont pas pris au sérieux des doctrines que leur inventeur est seul à estimer géniales. On aura quelque idée de l'orgueil de Marat par les lignes suivantes tirées de son ouvrage : *Nouvelles découvertes sur la lumière relative aux points les plus importants de l'optique*, publié en 1788.

Je crois avoir épuisé à peu près toutes les combinaisons de l'esprit humain sur la morale, sur la philosophie et la politique pour en recueillir les meilleurs résultats. J'ai huit volumes de recherches métaphysiques, anatomiques et physiologiques ; j'en ai vingt de découvertes sur les différentes branches de la physique ; plusieurs sont publiés depuis longtemps, les autres sont dans les cartons.

Plus tard, lorsqu'il sera devenu le directeur de conscience des véritables sans-culottes, il écrira avec un cynisme ingénu (mars 1793) :

Vers l'époque de la Révolution, excédé des persécutions *(la fêlure du cerveau est nette!)* que j'éprouvais depuis si longtemps de la part de l'Académie des Sciences, j'embrassai avec ardeur l'occasion qui se présentait de repousser mes oppresseurs et de me mettre à ma place.

Le malheur est que ces vaniteux aigris, ces soi-disant persécutés, ces fous dangereux, trouvent toujours — on pourrait, mais on s'en gardera! citer des exemples récents — des gens de valeur qui, pour des raisons obscures, leur emboîtent le pas et attisent les incendies qu'ils ont allumés. Tandis que Marat et sa bande se déchaînaient contre des hommes d'une science et d'une honnêteté remarquables, au sein même des Académies, Chamfort, de l'Académie française, Fourcroy, de l'Académie des Sciences, David, de l'Académie de Peinture et de Sculpture, prenant parti contre leurs collègues, faisaient chorus avec les enragés. Si le chimiste Fourcroy, disciple de Lavoisier, n'est qu'une étoile de cinquième grandeur, Chamfort et David brillent aux premiers rangs des Lettres et des Arts. Il est possible que leur attitude soit explicable par la physiologie, par la pathologie mentale, voire par la psychologie des profondeurs.

Le cas de David est le plus étrange : Fourcroy peut obéir à un lâche opportunisme, Chamfort céder à des rancunes lointaines ou à un amour excessif du paradoxe, mais David qui, à quarante ans, est comblé de gloire et d'honneurs, que l'ancien régime a littéralement choyé, à quel sentiment obéit-il en hurlant avec les loups? C'est lui qui, à la Convention et au Comité d'Instruction publique, mène la plus violente campagne contre les Académies et, en fin de compte, emporte le décret qui les abolit. Toute sa vie d'ailleurs, David apparaîtra sous le double aspect de peintre merveilleux et de ténébreux personnage, comme s'il voulait démontrer qu'il n'existe aucun rapport nécessaire entre l'Art et la Morale.

Donc, malgré l'habileté parlementaire de Lakanal ou de Grégoire qui freinaient les entrepreneurs de démolitions en ayant l'air de les approuver,

l'Académie des Sciences, ainsi que toutes les autres Académies, fut démantelée en août 1793. A l'exception de ceux qui donnaient des gages aux sans-culottes, ses membres, devenus suspects, menacés d'arrestation, se dispersèrent ; des quelques années qui suivirent, ils n'auraient pu dire, comme Siéyès, qu'une seule chose : « J'ai vécu. »

Pour être véridique, il convient de préciser que ce n'est pas leur qualité de savants qui conduisit à la mort Bailly, Condorcet, Lavoisier. Fourvoyé dans la politique, président de l'Assemblée nationale, maire de Paris, Bailly paya de sa tête le courage qu'il mit à défendre l'ordre public et à témoigner en faveur de Marie-Antoinette. Condorcet fut englobé dans la lutte à mort que se livrèrent Montagnards et Girondins puis entraîné dans leur défaite. Enfin Lavoisier fut guillotiné, avec d'autres fermiers généraux, après un procès qu'ils avaient perdu d'avance, puisque le seul fait d'avoir été fermier général était alors un crime. Peu importait que Lavoisier fût entré dans la ferme générale précisément pour se livrer aux recherches scientifiques et qu'il eût usé de sa fortune pour servir la science et les savants, sa cause était jugée avant d'avoir été entendue, Lavoisier ne se faisait point d'illusions ; peu avant sa comparution devant le Tribunal révolutionnaire, il écrivait à son ami Augez de Villers une lettre qui nous a été conservée :

> Les événements dans lesquels je me trouve enveloppé, disait-il, vont probablement m'éviter les inconvénients de la vieillesse (...). Il est donc vrai que l'exercice de toutes les vertus sociales, des services importants rendus à la patrie, une longue carrière utilement employée pour le progrès des arts et des connaissances humaines ne suffisent pas pour préserver d'une fin sinistre et pour éviter de périr en coupable !

*
* *

Oui, cela est vrai. Et il est vrai également que l'irruption de fanatisme politique dans la science est désastreuse non seulement pour les savants mais pour la science même. Très loyalement, M. Joseph Fayet a inventorié l'apport scientifique de la Révolution française après Thermidor. Non seulement il n'a minimisé aucune des découvertes ou des institutions scientifiques dont nous sommes redevables aux Thermidoriens et, plus tard, au Directoire, mais il les a montées en épingle. Toutefois il ne peut dissiper l'impression que la récolte est extrêmement maigre.

Sans doute, poussés par la nécessité de forger des armes pour défendre la patrie de la Liberté contre ses ennemis, des savants « républicains », parmi lesquels Carnot, Monge, Lakanal, Grégoire, se sont employés avec ardeur à susciter des inventions qui rendraient notre armement plus efficace. Pour la fonderie des canons, pour la fabrication de la poudre ou des corps gras, on imagina des techniques nouvelles qui se rattachent à quelques découvertes proprement scientifiques (pareillement si les besoins de la Défense nationale ont accéléré, durant la dernière guerre, les applications de la chimie nucléaire, les principes de celle-ci avaient été trouvés bien

avant que n'éclate la première bombe atomique), mais il s'agit de découvertes mineures qui ne sont point comparables à celles de Lavoisier, de Laplace, de Dalembert, et même à celles de l'abbé Haüy. Monge, type idéal des savants républicains, hostile aux tyrans et aux prêtres, Monge qui vota la mort de Louis XVI, a bien inventé la *géométrie descriptive*, mais il l'a inventée en 1771, alors qu'il était élève-maître à l'Ecole du Génie, de Mézières : ce n'est donc pas une invention « révolutionnaire ».

Il est vrai que la Ire République a institué les grandes écoles scientifiques : Ecole Polytechnique, Ecole Normale, Conservatoire des Arts et Métiers, Bureau des Longitudes ; elles vont devenir la pépinière des savants qui, au XIXe siècle, redonneront à la science française l'éclat qu'elle avait perdu. Toutefois, en lisant l'ouvrage de Joseph Fayet, on s'aperçoit que la République post-thermidorienne s'est presque uniquement bornée à réorganiser, à centraliser, à nationaliser des institutions qui fonctionnaient déjà, et souvent très bien, à la fin de l'ancien régime. *L'Ecole Polytechnique* réalise la fusion de *l'Ecole des Ponts et Chaussées* avec *l'Ecole de Génie* de Mézières. Le *Conservatoire des Arts et Métiers* rassemble — non sans peine ! —, dans l'ancienne abbaye de Saint-Martin-des-Champs, les divers « cabinets de machines » dont le *Cabinet des Machines du Roi*, et celui que Vaucanson avait légué en 1782 à Louis XVI. Le nom même d'*Ecole Normale*, destinée à former les enseignants, n'est que la traduction d'un mot autrichien : *Normal-Schule ;* dès 1762 le Parlement de Paris avait envisagé la création de ces écoles de professeurs et les concours d'agrégation, pour la rhétorique, la grammaire, la philosophie, furent institués — voilà qui surprendra bien des lecteurs !... en 1766. Quant au *Bureau des Longitudes*, il reprit à son compte les recherches qu'avaient menées presque à leur terme les savants de l'Observatoire Royal et de l'Académie des Sciences. Enfin on ne saurait, sans fausser la vérité, dire que le monde doit à la Ire République le système métrique décimal, puisque les principes en avaient été posés au XVIIIe siècle par Turgot, Lavoisier, les Encyclopédistes, et que Jean-Charles Borda (1733-1799) lui avait donné ce nom.

Sans ironie, si la Ire République mérite la reconnaissance de la Science, c'est pour avoir, en 1795, ressuscité sous le nom d'*Institut National des Sciences et des Arts*, les Académies qu'elle avait supprimées en 1793. Au demeurant, l'Académie des Sciences reprit possession, au Louvre, des locaux que Louis XIV lui avait concédés ; elle rassembla également la plupart de ses anciens membres, à l'exception de ceux qu'une malemort avait retranchés. Mais les revenants ont, pour l'ordinaire, de pâles couleurs, et leur vitalité est bien diminuée. Il en alla de même des Académiciens ressuscités.

Il faut attendre en effet la période 1815-1825, *écrit dans sa conclusion M. Joseph Fayet*, pour voir briller à nouveau la science française. Mais alors à la science pratique et intéressée de la Révolution, vient se substituer, comme par une réaction naturelle, la science pure (...). Ces dix années voient apparaître six grands génies qui tous ont construit une œuvre essentiellement abstraite. Tous

sont des théoriciens. Gallois et Cauchy sont algébriste et géomètre ; Ampère est un théoricien de l'électricité et du magnétisme ; Fresnel de la lumière, Sadi Carnot de la thermodynamique, Fourier de l'acoustique (...). L'essentiel de la science française, représenté pendant ces dix années, est donc tout de théorie : c'est de la mathématique pure ou bien de la physique mathématique.

On aura beau dire : pour se livrer à leurs recherches sublimes, les savants ont avantage à ne pas installer leurs laboratoires sur les pentes d'un volcan en activité.

HÉROINES, VICTIMES, AMOUREUSES

Héroïnes, Victimes, Amoureuses est le sous-titre donné par les éditeurs à un ouvrage de Jules Michelet, publié en 1854 : *Les Femmes de la Révolution*, et qui vient d'être réimprimé[1]. Mais ce n'est pas seulement dans notre pays, que les femmes, au moment des grandes crises qu'il traversa, jouèrent un rôle important ; toutes les nations européennes virent paraître des héroïnes, des victimes, des amoureuses, dont l'histoire a conservé le nom. Il n'est même pas certain qu'en France l'amour ait été plus étroitement enlacé à la politique qu'en Italie, en Espagne ou en Grande-Bretagne.

— Le livre de Michelet commence et s'achève par un curieux appel aux femmes et aux filles de France en vue de les exhorter à sortir de leur indifférence politique et à mener le combat révolutionnaire : il leur propose en somme « les femmes de la Révolution » comme des modèles, puisque celles-ci ont su concilier les vertus civiques et les vertus familiales. Les scènes de la Révolution, ainsi que les portraits, que contient le livre de Michelet, ont les brillantes qualités et les défauts flagrants des œuvres historiques de Michelet : d'une part un pouvoir d'évocation qui ressuscite le passé, un style romantique-flamboyant qui enveloppe de chaleur et de flamme le lecteur ; d'autre part un parti pris antiaristocratique et anticlérical qui, souvent, fausse la vérité historique la mieux établie (à la décharge de Michelet, il convient de dire que cette vérité n'a été bien connue, en certains cas, que récemment).

Si les nouveaux éditeurs, M. P. Bessand-Massenet, qui a présenté l'ouvrage, M. Pierre Labracherie et M. Jean Dumont qui l'ont annoté, s'étaient bornés à éclairer le texte de Michelet par des commentaires et des illustrations, nous n'aurions qu'un livre élégant, de lecture facile, mais ils nous donnent ici une *édition critique*, non pas au sens où les universitaires entendent cette expression, mais au sens où on l'entend communément : une édition où le texte fait l'objet de *critiques positives*. Il serait d'ailleurs utile que de telles éditions critiques fussent plus nombreuses, mais elles exigent de leurs auteurs une information étendue et constamment « mise à jour ».

1. Hachette, éditeur.

Sur nombre de points — en particulier : les droits féodaux, les causes de l'insurrection de Vendée — les trois éditeurs montrent, à la lumière d'ouvrages récents, que Jules Michelet s'est visiblement trompé. Ainsi le lecteur gagne sur deux tableaux : l'histoire vivante et l'histoire savante.

— En publiant *Les Amazones de la Fronde*[1] (remontons le cours du temps!) M. Marcel Pollitzer, auquel toutes les provinces de la littérature sont familières, n'a eu d'autre dessein que de rassembler, en un seul volume, le récit des intrigues nouées par de très grandes dames : la duchesse de Longueville, sœur du grand Condé, la duchesse de Chevreuse, la duchesse de Châtillon, Mlle de Montpensier, cousine germaine de Louis XIV, qui, durant les dernières années du règne de Louis XIII et pendant la régence d'Anne d'Autriche, s'employèrent efficacement à attiser les querelles et à compliquer une situation, intérieure et extérieure, qui n'était pas brillante.

Leurs passions étaient vives, mais leurs vues étaient courtes. Ames violentes dévorées par l'ambition et par l'amour, elles entraînèrent dans les aventures des hommes tels que Condé, Turenne, La Rochefoucauld qui, certes, ne manquaient ni de jugement, ni de finesse, ni de « personnalité ». Mais ils étaient jeunes, ardents. Plus tard ils rentrèrent dans le chemin royal, regrettant peut-être leur jeunesse plutôt que leurs erreurs de jeunesse.

— La bibliographie des ouvrages, en toutes langues, dont Elisabeth Ire d'Angleterre — la « femme sans hommes »? — fut l'objet, couvrirait plusieurs pages mais parmi ces biographies, de valeur très inégale, je crois pouvoir avancer que la plus accessible, la plus claire et la plus instructive pour un lecteur *français* est celle qu'a publiée récemment M. Roger Chauviré sous le titre : *Le Temps d'Elisabeth*[2]. Comment, d'ailleurs, en 1960, un Français pourrait-il se reconnaître dans le siècle d'Elisabeth, et comprendre quelque chose à l'histoire de son règne s'il n'était mis préalablement au courant et de la structure sociale des nations qui formeront plus tard la Grande-Bretagne, et, surtout, de leurs institutions et de leurs traditions politiques?

M. Roger Chauviré, dans les trois premiers chapitres de son livre : *Le Pays, le Parlement, les Villes*, pose une solide infrastructure sur laquelle il construira avec aisance la biographie d'Elisabeth. Grâce à cette méthode nous ne risquons plus de nous égarer dans les lacis d'une politique subtile et souvent retorse, ou d'apprécier uniquement d'un point de vue sentimental le fameux duel entre Elisabeth et Marie Stuart.

Il est vrai qu'une telle méthode requiert une connaissance profonde de l'Angleterre au XVIe siècle, en même temps qu'un grand talent d'exposition. M. Roger Chauviré possède l'une et l'autre. On sent qu'aucun des problèmes que se sont posés les historiens d'Elisabeth, n'est pour lui

1. Editions Aubanel.
2. Didier, éditeur.

nouveau et qu'il en a fait le tour depuis longtemps. Les pages, pleines de bon sens et d'ironie légère, qu'il écrit sur la question Shakespeare, rejoignent celles de Martin Maurice dans son très remarquable *William Shakespeare*[1].

— Il est surprenant que Mme Jeanne Boujassy, dans la bibliographie qu'elle donne de son ouvrage : *Isabelle d'Este, grande Dame de la Renaissance*[2], ignore le livre de Jan Lauts : *Isabelle d'Este*, dont une traduction, de l'allemand, par Germaine Welsch a été publiée en 1956[3]. Il faut reconnaître que là où l'érudition allemande a passé, il ne reste plus grand-chose à glaner. Jan Lauts avait, comme l'on dit, épuisé le sujet, et, sauf le cas de découvertes miraculeuses, on ne pouvait aller plus loin qu'elle dans la connaissance d'une des plus extraordinaires femmes d'Etat que le XVIe siècle ait vu paraître.

Aussi bien, Mme Jeanne Boujassy, dès les premières pages de son livre, où elle « découvre » Mantoue et où elle « invoque » Isabelle de Ferrare, nous indique qu'elle n'a pas le dessein de se lancer dans une étude historique mais simplement celui de rencontrer Isabelle d'Este dans le monde des fantômes qu'un écrivain ayant des lectures et des voyages peut évoquer sans trop de peine. Nous sommes ici aux lisières de l'histoire romancée, genre qui irrite les historiens sévères, mais qui a un large public.

— Mais qui connaît mieux ce public, amateur d'histoires, que M. André Castelot, qui est en fréquent contact avec lui, par la radio et par la télévision et qui a déjà fait paraître vingt ouvrages d'histoire sérieuse ou plaisante, ayant tous obtenu un grand succès ? Son dernier récital, intitulé *Les Battements de Cœur de l'Histoire*[4], décèle le virtuose.

En 450 pages en effet il ne retrace pas moins de cinquante et une histoires d'amour, dont chacune pourrait donner lieu à un gros livre. C'est de la prodigalité et presque du gaspillage ! Originalité amusante : héros et héroïnes sont désignés par leurs prénoms, de *A* à *V*, et les cinquante et un chapitres se déroulent suivant l'ordre alphabétique si bien que Maurice (de Saxe) est encadré par Manon (Mme Roland) et Marguerite (de Bonnemains, l'égérie du général Boulanger). Trouvaille ingénieuse, spirituelle et qui fait descendre les statues de leurs socles.

QUELQUES LIVRES

— Dans la collection « *Trente Journées qui ont fait la France*[5] », M. Philippe Erlanger, en publiant *Le Massacre de la Saint-Barthélemy* (24 août 1572), montre et la difficulté d'écrire l'histoire et la témérité des histo-

1. Gallimard, éditeur.
2. A. Fayard, éditeur.
3. Plon, éditeur.
4. Editions *Le Livre contemporain*.
5. Gallimard, éditeur.

riens improvisés qui s'imaginent qu'en picorant dans quelques bons livres tout le monde peut retracer une grande journée.

Bien que M. Philippe Erlanger connaisse à fond le dossier de la Saint-Barthélemy, bien que nous disposions aujourd'hui des correspondances secrètes des ambassadeurs, anglais, vénitiens, florentins, romains, espagnols, qui nous font assister, jour par jour, à des intrigues extraordinairement compliquées, l'auteur de cet excellent ouvrage, après avoir exposé, dans le plus grand détail, les faits qui précédèrent le massacre et le massacre lui-même, hésite à conclure contre ou pour Catherine de Médicis, responsable, en dernière analyse, du déclenchement de la tuerie. Non qu'il ne réprouve un acte de sanglante barbarie, qui jeta Paris, où les catholiques dominaient, dans un état d'hystérie collective, mais il voit bien quel était le problème ; Coligny l'avait, d'ailleurs, formulé peu de temps auparavant. « Il faut choisir entre la guerre civile *(entre huguenots et catholiques)* ou la guerre étrangère *(contre les Espagnols, soutenus par Rome et les nations catholiques)*. »

Or Catherine de Médicis, à la différence de son fils Charles IX qui suivait aveuglément la politique de Coligny, dont il était coiffé, craignait qu'une guerre contre l'Espagne ne tournât au désastre et n'entraînât la ruine de la France, hypothèse qui n'avait rien d'invraisemblable. Cette crainte s'aviva lorsqu'elle découvrit la duplicité de la reine d'Angleterre Elisabeth Ire qui, tout en assurant Coligny de son appui à la France dans une guerre contre les Espagnols, faisait savoir au roi d'Espagne Philippe II que, si les troupes françaises pénétraient dans les Pays-Bas espagnols, elle mettrait tout en œuvre pour les en chasser. Laisser Coligny miser sur une alliance aussi douteuse lui paraissait comporter des risques mortels pour le royaume.

Les traits de bas machiavélisme sont alors si nombreux que nous avons beaucoup de peine à nous placer dans une atmosphère qui est encore celle de la Renaissance italienne. La diplomatie, aux XIXe et XXe siècles, n'est assurément pas un modèle de négociations franches et loyales, mais elle est loin du cynisme et de l'impudence voilés dont, au XVIe siècle, font preuve les princes de l'Europe. Le livre de M. Philippe Erlanger nous fait apercevoir des abîmes de fourberie.

Au drame politique se lie le drame familial : la haine, à base de jalousie et d'envie, qu'a vouée le roi Charles IX à son cadet le duc d'Anjou, qui sera un jour le roi Henri III (M. Philippe Erlanger tient Henri III, on le sait, pour un grand roi, victime d'absurdes calomnies). Catherine de Médicis avait un faible pour le duc d'Anjou, dont le caractère et le jugement s'accordaient avec les siens. Orgueilleux, instable, Charles IX ne résista pas aux volontés de sa mère, mais, comme il arrive chez les névrosés, son revirement fut total. Quelques jours avant la Saint-Barthélemy, il était encore tout dévoué à Coligny, mais lorsque le massacre fut commencé il y prit une part active, comme si la vue du sang avait réveillé ses instincts de fauve. M. Philippe Erlanger, après examen de la question si controversée :

« Charles IX a-t-il tiré, à l'arquebuse, des fenêtres du Louvre, sur les protestants traqués ? » conclut par l'affirmative. Les illustrations du livre, qui reproduisent, pour la plupart, des croquis pris par les témoins directs du massacre, nous donnent, dans leur gaucherie naïve, une idée de sa férocité.

— Les images qu'avaient sous les yeux les contemporains, donnent son originalité à la collection que dirige Gilbert Guilleminault : après la série *Le Roman vrai de la Troisième République*, qui comprend six volumes, le deuxième volume de la série : *Le Roman vrai du dix-neuvième siècle*, intitulé *De Charlot à Hitler*[1], vient de paraître. Le titre indique assez que le tragique se mêle au comique, mais le drame l'emporte sur la comédie : le massacre de la famille impériale russe à Ekaterinbourg, la marche sur Rome des chemises noires de Mussolini, l'affaire Sacco-Vanzetti, le putsch d'Hitler à Munich n'appartiennent point à des temps heureux. Si les textes dus aux journalistes que sont François Brigneau, André Falk, Dominique Lapierre, Henri Legros, Anne Manson sont pleins de mouvement, ce sont bien les photographies, les dessins, les caricatures d'époque qui leur confèrent la vie et l'authenticité.

— Le livre du duc de Castries : *Les Rencontres de Stanley*[2] tombe à point pour éclairer l'histoire de l'Afrique « la plus noire », qu'il y a moins de cent ans, les Blancs tiraient d'une léthargie millénaire, et chez laquelle ils substituaient la notion de nationalités à celle de tribus. Le duc de Castries ne semble pas toutefois avoir recherché l'actualité ; s'il s'écarte un moment de ses recherches sur la fin de l'ancien régime, c'est parce que Stanley est un personnage hors série, que les Français connaissent mal, et aussi pour rendre hommage à son grand-oncle : le colonel comte Henry de Castries (l'ouvrage lui est dédié) qui fut explorateur au Maroc, guide de Charles de Foucauld, témoin de Brazza, conseiller de Lyautey.

Historien parfaitement informé et excellent écrivain, le duc de Castries nous donne un livre qui se présente comme un roman d'aventures — d'aventures incroyables — dont la véracité ne saurait jamais être mise en doute. L'énergie que déploya Stanley, les obstacles qu'il surmonta, les souffrances et les déceptions qu'il endura dans sa découverte du Centre-Afrique, alors totalement inconnu, suscitent notre étonnement et notre admiration. Elles nous donnent aussi lieu de méditer, amèrement, sur la vague d'anticolonialisme qui déferle sur le monde ; en vérité, si l'Europe n'avait pas « colonisé » l'Afrique Noire, l'état dans lequel elle se trouverait en 1960 serait, selon toute vraisemblance, le même qu'en 1860.

— On croit rêver en observant que, notamment au Congo ex-belge, le passage de la vie tribale à un État puissamment industrialisé, et normalement administré, s'est opéré, en moins d'un siècle, dans des conditions d'une extraordinaire difficulté.

1. Editions Denoël.
2. Editions France-Empire.

Pour que le Katanga, par exemple, ait pu exploiter les trésors de son sous-sol, il a fallu qu'une légion de pionniers, d'ingénieurs, de capitalistes, se lance dans une aventure dont on ne pouvait prévoir l'issue. Le petit livre que publie M. Charles d'Ydeville : *L'Union minière du Haut-Katanga* (Plon) nous présente, par le texte et l'image, le déroulement de cette aventure qui, après avoir été menée, avec plein succès, à son terme, risque de sombrer dans un noir chaos.

PIERRE AUDIAT

CHRONIQUE DES LIVRES

LES RETS DU MENSONGE

par Francesco PERRI *(Plon)*

L'Italie est à la mode, la vie scandaleuse d'une certaine société est à la mode, l'âme étrange des gigolos passionne les romanciers et leurs lecteurs... Comment ne pas réussir un livre lorsqu'on groupe avec habileté ces trois éléments ? C'est en effet avec une maîtrise remarquable dans la conduite de l'action, aussi bien menée que celle de certains romans policiers, que M. Francesco Perri montre comment les rets du mensonge se resserrent jusqu'à l'étouffer autour du seul personnage de ce drame qui se refuse justement à vivre dans le mensonge et affiche cyniquement, mais non sans une certaine élégance, son amoralité, sa paresse et son charme dangereux.

L'époque est celle du fascisme à son déclin, le cadre celui dans lequel se meuvent les soutiens et les profiteurs du régime mais le récit est complexe car il mêle les multiples intrigues qui agitent cette société pour en tracer un tableau où le tragique le dispute au grotesque. La scène d'assassinat qui l'achève rappelle, presque trait pour trait, celle de la disparition de Raspoutine et l'on serait porté à taxer l'auteur d'invraisemblance si la presse n'avait, au cours de ces dernières années, révélé l'existence de cas semblables. On pourrait peut-être reprocher à M. Francesco Perri d'avoir introduit au début de son livre un narrateur, personnage assez falot qu'il néglige bien souvent pour se lancer directement dans le récit de l'action, mais son grand talent de romancier a suffisamment de puissance pour faire oublier cette légère imperfection.

DIESBACH

(Suite de la chronique des livres page 178.)

par THIERRY MAULNIER

MONSTRES SACRÉS

Il y a dix ou quinze ans, une œuvre dramatique intéressante, même si elle était signée d'un nom peu connu, même si elle était d'une forme insolite et d'un abord relativement difficile, même si elle était jouée par des acteurs sans célébrité véritable, pouvait atteindre cent ou cent cinquante représentations honorables. La situation du théâtre « intellectuel » ne s'est certes pas améliorée depuis lors. Peut-être « l'avant-garde » a-t-elle fatigué le public par des ouvrages hermétiques et déconcertants, par de jeunes acteurs qui, se fiant au génie, avaient dédaigné d'apprendre le métier et méprisaient ouvertement les règles élémentaires de leur profession : savoir parler, savoir marcher, savoir se faire entendre, savoir « passer la rampe ». Peut-être la fatigue croissante des grandes villes oriente-t-elle de plus en plus les spectateurs vers les spectacles de pur délassement en les détournant de ceux qui invitent leur esprit à un effort. Bref, il n'y a pas de crise du théâtre au sens proprement commercial du terme — jamais les comédies agréables, lorsque la critique leur est favorable et lorsque leur interprétation est brillante, n'ont « gagné autant d'argent ». Mais il y a des difficultés accrues pour le théâtre artistique et pour le théâtre expérimental. Dans ce début de saison 1960, la coupure s'est accusée. Les auteurs que j'appellerai, sans aucune intention désobligeante, les auteurs de grande consommation, connaissent des jours plus fortunés que jamais, tandis que la catastrophe s'abat indifféremment sur les mauvais spectacles et sur ceux qui mériteraient, d'une élite d'amateurs, attention et soutien.

J'estime pour ma part regrettable que des ouvrages tels que *Cristobal de Luga* de M. Loys Masson — en dépit de la complaisance avec laquelle l'auteur y cède à toutes les tentations d'un lyrisme de la violence verbeux et vite lassant — *Ana d'Eboli* de Pierre Ordioni, œuvre un peu statique d'une langue belle et sûre où les grands problèmes du pouvoir sont traités sans concession au conformisme régnant, *Le Raisin au Soleil* joué à la Comédie-Caumartin par Georges Aminel et une très bonne troupe, aient

subi ou risquent de subir les effets d'une situation qui fait la part trop belle au théâtre de pur divertissement. L'art dramatique ne restera pas vivant sans quelque héroïsme de la part des auteurs, des animateurs, des acteurs, et certaines entreprises manquées ou à demi manquées ont au moins le mérite de maintenir cet héroïsme, en face de celles qui, bénéficiant en même temps de la signature des auteurs consacrés, de la meilleure technique au service du goût le plus répandu dans le public, de l'appui de la critique, dont l'approbation va naturellement à ce qui est « réussi », mettent de leur côté au départ le maximum de chances.

Mais il est une autre constatation qu'il faut bien faire en cette saison 1960, même si elle paraît jusqu'à un certain point offensante pour la vanité des auteurs dramatiques. Ce n'est pas, dans les circonstances présentes, l'auteur dramatique, son renom, son talent, qui constituent les éléments déterminants du succès. Une telle affirmation peut paraître paradoxale au moment où André Roussin, avec *les Glorieuses*, Marcel Achard avec *l'Idiote*, et selon toute probabilité dès demain, Félicien Marceau avec *l'Etouffe-Chrétien*, fortifient encore des positions déjà très solidement établies. Pourtant, il est certain que *les Glorieuses* et *l'Idiote* ont été, avant d'être des succès d'auteurs, des succès de distribution. Félicien Marceau, et le théâtre qui offre au public *l'Etouffe-Chrétien*, n'ont pas misé seulement sur le succès antérieur de *l'Œuf* et de *la Bonne Soupe*. Ils ont mis dans leur jeu Mme Arletty et M. Francis Blanche, qui constituent de bonnes garanties. En vérité, aucun des auteurs dramatiques à grand public de notre temps, qu'il s'agisse de Marcel Achard ou André Roussin déjà nommés, ou de Marcel Aymé ou de Jean Anouilh, n'a eu une carrière totalement exempte d'échecs ou de demi-échecs. Le public n'assiège pas les guichets d'un théâtre pour voir la pièce d'un auteur, quel qu'il soit, mais pour voir une pièce dont la critique écrite et la « publicité parlée » lui ont dit qu'elle était bonne. Même consacré, un auteur joue un quitte ou double assez redoutable à chaque œuvre nouvelle, et ses succès passés ne répondent pour lui que dans une assez faible mesure. Le public va moins écouter une pièce qu'il ne va voir des acteurs. Une excellente pièce mal jouée a infiniment moins de chances de plaire qu'une pièce insignifiante, servie par une ou deux grosses vedettes, ou par l'ensemble d'une distribution brillante. Je sais bien qu'on peut m'objecter le succès de *Patate*, qui en est à sa cinquième année et dont l'affiche ne comporte plus guère que des « remplaçants », d'ailleurs estimables. Mais la pièce avait été lancée, et entretenue longtemps dans son triomphe, par l'équipe de parfaits comédiens qui l'avaient créée, et elle a continué sur la vitesse acquise.

Cet automne 1960 voit se confirmer la prééminence, déjà ancienne, peut-être aussi ancienne que le théâtre, reconnue par les professionnels de la publicité théâtrale (qu'on compare sur les affiches la dimension des lettres du nom de l'auteur et des lettres du nom des vedettes), de l'interprète sur l'auteur. C'est le triomphe des « monstres sacrés ». Le succès

imperturbable de *Gog et Magog*, qui est assuré à la Michodière d'une seconde saison, et sans doute, dès maintenant, d'une troisième, est celui de François Périer. Celui de *Constance*, qui vient de commencer sa carrière au théâtre Sarah-Bernhardt, est celui de Mme Edwige Feuillère. Celui de *Cher Menteur* à l'Athénée est celui de Pierre Brasseur et de Maria Casarès. Il ne viendrait à l'esprit de personne de dire qu'il s'agisse là de chefs-d'œuvre de l'art dramatique. On va voir non pas tant les pièces que les moutons à cinq pattes que les pièces font apparaître sur la scène, les comédiens illustres, aimés du public, qui y trouvent matière à la démonstration de leur virtuosité.

Bien entendu, il est arrivé aux acteurs dont je parle, et aux quelques autres qui bénéficient du même privilège, de connaître l'échec. Il ne faut pas que l'œuvre qu'ils jouent soit abrupte, rebutante, maladroite ou « triste » au point de choquer l'immense public qu'ils peuvent toucher dans ses habitudes de facilité. Leurs incursions, généralement commandées par l'estime où ils tenaient certaines œuvres, dans le théâtre « difficile » ont rarement été « payantes », qu'il s'agisse de ceux que j'ai déjà nommés ou du couple Fresnay-Printemps par exemple. Il faut, pour que la « mayonnaise prenne », des œuvres qui ne posent pas à la compréhension du spectateur moyen des problèmes trop ardus, qui ne créent pas chez lui de malaise métaphysique ou moral, qui lui permettent de donner sa sympathie au personnage que la vedette incarne, qui permettent à cette vedette de montrer son talent dans son étendue et la variété de ses ressources. Mais ce n'est pas nécessairement, c'est même assez rarement, une « grande pièce » qui réunit ces conditions. Dans un proche passé, des œuvres telles que *Thé et Sympathie* avec Mme Ingrid Bergmann, ou *Deux sur la Balançoire* avec Jean Marais et Annie Girardot, ont été les exemples parfaits de ces œuvres au plafond assez bas, mais soigneusement composées par de bons techniciens de l'art dramatique commercial, avec une certaine vérité dans la description psychologique et un sens sûr des situations, qui offrent aux évolutions de la vedette chérie et admirée du public une piste de choix.

Constance, qui nous est proposée dans une adaptation excellente de M. Pol Quentin, est un bon exemple de la maîtrise où sont parvenus, dans cet ordre d'idées, certains spécialistes en pays anglo-saxons. L'histoire qui nous est contée pourrait être située de nos jours. En la plaçant plus loin de nous, dans un passé attendrissant, un peu rococo, l'auteur lui a ajouté une séduction supplémentaire — celle d'une époque moins brutale et plus élégante que la nôtre, celle des costumes, un peu du charme des photos de grands-mères et des journaux intimes retrouvés dans les greniers familiaux. L'histoire, c'est celle de l'épreuve et de la victoire d'une honnête femme. Son mari la trompe. Elle sait trouver, dans l'amour qu'elle continue de lui porter, et dans l'arsenal des ruses féminines mises en jeu ici pour le bon motif, les moyens les plus efficaces pour lutter contre le péril. Elle jouera la comédie de l'infidélité, et provoquera ainsi chez

le mari volage le sursaut de jalousie qui ranimera l'ancien feu. La pièce se termine — happy end rassurante — par l'élimination de la rivale et la victoire de l'épouse délaissée et charmante dont nous avons tous, bien entendu, embrassé la cause. On le voit, le sujet se situe tout entier, avec tous ses prolongements, dans l'univers familier et relativement étroit des problèmes conjugaux. Ceux qui attendent, ceux qui exigent du théâtre autre chose resteront sans doute sur leur faim. Mais il y a Mme Edwige Feuillère, qui a dans le personnage de Constance une telle aisance, une telle liberté de mouvement et de sentiment, qui le dessine et le vit avec une telle plénitude, qu'on aurait mauvaise grâce en quittant le théâtre à se déclarer insatisfait.

Cher Menteur est, on le sait, une sorte de gageure ; une pièce écrite avec des lettres, avec des lettres d'amour échangées au cours d'une longue liaison entre Bernard Shaw et une femme qu'il a aimée. L'habileté avec laquelle ce montage théâtral est opéré, la vivacité, la réalité de ce dialogue où une brillante ironie pare plus qu'elle ne déguise la profondeur du sentiment, font de cet ouvrage original, d'une originalité qui ne choque ni ne déconcerte le spectateur moyen, qui au contraire le séduit en le flattant, quelque chose de très agréable : et de l'adaptation française, il suffit de dire qu'elle est de M. Jean Cocteau. Sans doute, y a-t-il des longueurs. Mais le public a été mis dans l'état d'euphorie où il pouvait les supporter sans désagrément. C'est un vrai petit coup de génie que d'avoir cherché apparemment la difficulté en réduisant la pièce à un dialogue entre deux personnages. Mme Maria Casarès et M. Pierre Brasseur occupent à eux seuls la scène, du lever au baisser du rideau. L'extraordinaire prouesse qui leur est demandée, et dont on sait qu'ils viendront à bout, leur assure ainsi, par avance, un large crédit. Ils ont assez de talent et de métier pour ne pas le dilapider en cours de route.

Enfin, dans une comédie dont le ton léger sait voiler la dure âpreté satirique, *Les Joies de la Famille*, M. Philippe Hériat a fait lui aussi appel à une de nos plus grandes comédiennes, Mme Gaby Morlay. Mme Gaby Morlay, elle aussi, est un élément déterminant dans le succès de la pièce qu'elle joue à la Comédie des Champs-Elysées. La merveilleuse création qu'elle avait faite du personnage de la mère dans *Long Voyage vers la Nuit*, d'Eugène O'Neill, n'avait pu assurer à cette pièce trop sombre et trop chargée d'angoisse pour le grand public, la carrière qu'elle eût méritée. Cette fois, la partie est moins difficile. Il semble qu'elle doive être gagnée.

THIERRY MAULNIER

LE MOIS A PARIS

MILLET AU CABINET DES DESSINS DU LOUVRE. — A quelles méditations sur les vicissitudes de la gloire incitent les nouvelles salles du Louvre affectées, depuis juillet dernier, aux « réserves » et où nous sont enfin rendus tous les maîtres que préféra, pêle-mêle, le XIXe siècle!

L'année 1960 s'achèvera sans célébrer le centenaire de la mort d'un peintre dont le renom universel éclipsa longtemps celui de Delacroix, de Millet, de Daumier, de Rousseau, de Corot. Decamps serait tombé dans un oubli total si les collections Chauchard et Thomy-Théry n'avaient remis récemment sous nos yeux des toiles acquises à des prix fabuleux pour l'époque. Nous parvenons mal à comprendre que la critique *à l'unanimité* ait pu considérer cet ingénieux metteur en scène comme le plus opulent des Orientalistes, que ses confrères mêmes l'aient mis si haut, que Delacroix, comme Baudelaire, lui ait reconnu du génie. A peu près seuls de grands paysages mouvementés *(La Défaite des Cimbres)* rachètent la monotonie de ces turqueries triturées, de ces pâtes recuites, de ces jus roussâtres, d'éclairages aussi violemment contrastés à Fontainebleau qu'à Smyrne. Vieillissons-nous maintenant en pensée d'un siècle : combien de veaux d'or actuels seront redescendus, comme Decamps, de leur piédestal!

Jean-François Millet, dont l'*Angelus* et les *Glaneuses* pâtissent d'avoir conservé leurs bordures clinquantes n'est pas loin de connaître aujourd'hui — et bien à tort cette fois — un discrédit pareil. Aussi ne saurait-on trop remercier le Cabinet des Dessins du Louvre — en attendant qu'une rétrospective officielle résume le peintre sous tous ses aspects — d'avoir présenté une centaine de pages provenant presque toutes des

ensembles légués par Moreau-Nélaton et Bonnat et résumant l'apport d'un des seuls génies français qui aient véritablement communié non seulement avec la terre mais avec ceux qui l'ensemencent.

Son style, qu'on a prétendu si souvent né de théories, procède toujours d'un spectacle vécu, d'une sensation éprouvée. Aux fades paysannes de Jules Breton, cet admirateur du Poussin reproche *d'être trop jolies pour rester au village*. Les siennes, bien qu'il les considère avec amour, ont une beauté rude : on les sent préoccupées surtout du déroulement des saisons et des tâches quotidiennes ; leur grandeur, leur *ton d'éternité*, Millet les a trouvés, comme Rembrandt, dans son expérience, dans la Bible, et non dans le désir de plaider une cause ou d'illustrer une anecdote. « *Il faut*, disait-il, *faire servir le trivial à l'expression du sublime.* » « *Pourquoi* — écrivait-il, *d'accord avec Daumier, avec Courbet — l'action de planter des pommes de terre ou des haricots serait-elle moins intéressante que tout autre acte ?* » Mais aussitôt d'ajouter : « *Qu'il soit bien entendu qu'il n'y a de noble ou de bas que la façon de comprendre ou de représenter les choses, et non les choses elles-mêmes.* »

C'est contraint par le mauvais goût de son temps, qu'il consentira parfois à affadir certaines toiles et certains pastels, à accorder davantage aux détails. Plus ses compositions sont monochromes et proches de l'esquisse, plus elles ont de densité. L'essentiel, il l'a confié à ses dessins. Des croquis jetés presque tous de mémoire — *La petite paysanne assise au pied d'une meule*. le *Départ pour le Travail*, tel *Bêcheur*, telle *Bûcheronne*, telle *Femme allaitant*, tel nu qui rappelle qu'il commença par peindre dans le goût du XVIIIe siècle — montrent avec quelle décision il a pesé la forme, concentré la lumière sur les grands plans, résumé le geste, et que ni Van Gogh, ni Pissarro — qui lui doivent tant — n'avaient tort en le considérant comme l'un des plus grands dessinateurs de tous les temps.

CLAUDE ROGER-MARX

P. S. — La collection de chefs-d'œuvre constituée par Calouste Gulbenkian n'aura séjourné qu'un mois à Paris. Dire qu'un peu de diplomatie aurait suffi pour que ces Rembrandt, ces Rubens, ces Guardi, ces Corot, ces Manet, ces Degas, ces Renoir fussent légués par lui à la France !

LE CINÉMA. — *Ben-Hur* a coûté 7 milliards. On a le droit de trouver que c'est beaucoup à l'égard de ce que vaut le roman fabriqué par un officier américain pour l'édification des agnostiques galonnés. Le mérite de l'histoire est de comporter deux morceaux de bravoure visuels, les galères et la course de chars, et les générations de tous les pays viennent et viendront voir ces numéros de cirque.

La singularité du *Ben-Hur* 1960, qui aurait évidemment convenu au style d'un Cecil B. de Mille, vient du fait qu'on l'a confié à un metteur en scène intelligent, William Wyler, auteur des *Plus belles années de notre vie*, de *Mrs Miniver*, de *Vacances romaines*. Il a su mettre un certain goût dans son travail, et surtout éviter les fautes de goût. Mais, peut-être, en ces domaines, regrette-t-on la conviction des roseaux non pensants qui avaient l'air de croire à leur roman-feuilleton. Je n'irai pas jusqu'à dire que Wyler cligne de l'œil vers le public, mais, visiblement, il n'éprouve d'enthousiasme excessif ni pour l'idylle amoureuse au sirop, ni pour l'interminable épisode des lépreuses, ni pour les apostrophes style *Tour de Nesle* entre les Romains et les Juifs. C'est en faisant « un peu trop bien » qu'il ne fait pas « tout à fait assez bien ». A chacun son métier. La morale est connue .

— Quand Alfred Hitchcock raconte un crime, lui, il fait son métier. Mieux, je dirai qu'il répond à une vocation. C'est un pommier qui donne des pommes. Ayant vu *Psychose* (en anglais « Psycho »), je ne suis nullement étonné que ce film batte les records de recettes dans tout les pays et ne le cède qu'aux grandes machines comme *Autant en emporte le vent* et *Ben-Hur*, car c'est un chef-d'œuvre de l'art de la narration.

Hitchcock a peut-être fait mieux sous l'angle de l'ingéniosité, de l'humour noir ou de la subtitilité psychologique. Je pense à *Fenêtre sur cour*, à *Qui a tué Harry?* à *Vertigo*. Ici, la recette est plus simple et rappelle celles qui ont fait la réputation de notre Grand-Guignol. Mais l'exécution est infaillible.

Naturellement, je suivrai la règle du jeu et je ne dévoilerai pas le mystère au lecteur, de peur de lui gâcher son plaisir. Mais ce que je puis dire, c'est que le crescendo qui conduit au drame est proprement irrésistible parce que chacun des détails relève d'une authenticité si certaine que le postulat a le relief et la force de la vérité. Il s'agit au départ d'une jeune employée qui ne peut pas épouser son amant parce qu'ils n'ont le sou ni l'un ni l'autre. Un samedi, 40 000 dollars lui sont confiés et elle les vole. A partir de là, à chaque instant de sa fuite, son comportement, ruses ou fautes, est exactement le nôtre (si nous avions filé avec 40 000 dollars). En tout cas, nous ne pouvons pas mettre en doute la réalité de chaque mot et de chaque démarche. Et ce préambule à suspense, ce préambule où nous attendons à tout moment un événement qui menace et qui ne se produira que dans une cinquantaine de minutes, nous convainc totalement. Mieux, il prépare nos papilles à goûter le crime suspendu sur nos têtes. Là, je ne dirai plus rien, si ne n'est que le drame même me semble plus discutable que son climat précurseur. Mais peu importe. Si nous sommes le personnage, tout ce qui lui arrive nous touche dans notre chair et notre sens critique prend des vacances.

JEAN FAYARD

A L'Opéra-Comique. — L'Opéra-Comique, au milieu de mille difficultés matérielles, continue son intéressant effort artistique. Après avoir monté *Le Château de Barbe-Bleue*, œuvre admirable mais qui n'attire guère les amateurs de *Paillasse*, de *Butterfly* et d'*Eugène Onéguine*, il a affiché un spectacle moderne, deux drames lyriques en un acte : *Les Adieux* de Marcel Landowsky et *Vol de Nuit* de Dalla Piccola.

Vol de Nuit avait déjà été donné à Paris il y a quelques années, mais une seule fois et en allemand, aux Champs-Élysées dans le cadre du Théâtre des Nations. La prestigieuse mise en scène de l'Opéra de Hambourg avait produit grand effet ; et j'avais été à peu près le seul dans la presse à faire de sérieuses réserves sur la valeur musicale de l'œuvre. On a parlé à son propos de *Wozzeck*, c'est proprement de l'aberration (*aberratio mentalis*, comme dit le médecin-major à Wozzeck quand le malheureux soldat vient le consulter). La partition de Dalla Piccola n'est guère que du vérisme à la sauce polytonale. Et lorsque Mme Fabien, la femme du pilote en perdition, vient demander de ses nouvelles, l'air qu'elle chante pourrait être signé de Giordano ou de Ponchielli. Il a fallu tout le talent, toute la présence de Mme Denise Duval pour que la vulgarité de cette page s'estompe et pour que nous soyons émus.

Le public viendra sans doute à *Vol de Nuit* à cause du sujet. Il y aurait cependant beaucoup à dire sur la psychologie des personnages, et plus encore sur le style dans lequel ils s'expriment ; mais Saint-Exupéry est devenu un héros de légende, et la moindre réticence paraîtrait sans doute à certains une véritable impiété. Acceptons donc le conflit tel qu'il nous le présente, mais regrettons qu'une mise en scène dépourvue d'imagination s'attarde à des amusettes comme le duralumin du décor, et ne donne à aucun moment l'impression que, quelque part dans la nuit, un homme lutte, seul contre la tempête, et mourra vaincu. Avec beaucoup moins de détails matériels, la mise en scène qu'on avait vue aux Champs-Élysées, quelques cloisons, quelques vitrages et les rayons des projecteurs griffant désespérément la nuit, était autrement suggestive.

Les Adieux sont une grand scène lyrique d'une durée de quarante-cinq minutes. M. Marcel Landowsky a écrit, comme pour ses autres œuvres de théâtre, le livret et la musique. La presse a été unanime à lui conseiller de se cantonner désormais dans la musique. Je ne sais s'il suivra cet avis désintéressé, mais je le prie de croire qu'il est dicté, en ce qui me concerne, par ma seule sympathie pour son talent de musicien.

L'argument est obscur et sans véritable mouvement dramatique. Il s'agit de deux femmes qui se disputent l'amour d'un homme. L'une d'elles (Mlle Claude Nollier) a découvert le journal intime de l'autre. Elle en a lu quelques passages et, dans une série d'interventions de plus en plus pressantes, elle amène sa rivale (Mlle Jane Rhodes) a se suicider.

Malgré la gêne que nous impose un dialogue où Mlle Nollier parle, tandis que sa partenaire chante, la musique réussit à nous placer dans une atmosphère oppressante et inquiète. Certains passages sont puissamment expressifs et tel interlude où toutes les voix de l'orchestre se dépassent, se chevauchent dans une vaste progression sonore du grave à l'aigu m'a rappelé, sans qu'on puisse parler le moins du monde d'imitation, certaines architectures de Paul Dukas.

La mise en scène de cet ouvrage posait des problèmes apparemment presque insolubles. La réussite de M. Marcel Lamy n'en est que plus brillante. Il est parvenu, avec une extrême économie de moyens matériels, à nous donner une véritable impression de cauchemar. Cette chambre, aux tonalités violettes et mauves, où les bougies luttent avec les ombres, où une poupée d'enfant à terre symbolise sans doute le cadavre que nous verrons au baisser du rideau, ces parois qui deviennent transparentes quand la pensée de l'héroïne s'échappe un instant de sa geôle, tout cela est d'une grande beauté.

Pourquoi, grands dieux, va-t-on chercher au cinéma ou dans le théâtre privé des metteurs en scène qui se flattent de n'avoir jamais entendu les œuvres qu'on les charge de présenter — et qui le prouvent bien, par les contresens qu'ils y accumulent, alors que la mise en scène d'une œuvre lyrique demande d'abord une compréhension intime de la musique et que, l'un après l'autre, M. Beckmans à l'Opéra, M. Lamy à l'Opéra-Comique, ont fait infiniment mieux que ces producteurs appelés de l'extérieur à grands frais.

JEAN MISTLER

Histoire de Paris. — C'est le titre d'un petit livre de Pierre Lavedan que les Presses Universitaires de France viennent de publier en remplacement du volume de Marcel Raval, c'est aussi le sujet d'un colloque qui a réuni à Sèvres, au Centre International d'Études Pédagogiques, un certain nombre de professeurs et de spécialistes venus entendre une série d'exposés sur le développement de la capitale.

Ce centre est installé dans l'ancienne manufacture de Sèvres remise à neuf. Ne manquez pas d'aller voir, si vous ne connaissez que la façade imposante qu'on voit du pont de Sèvres, la cour du Roi d'une belle ordonnance, et adossé à la colline dans un cadre de beaux arbres, le pavillon de Lulli, qui faisait partie d'une maison des champs du célèbre musicien. C'est un vrai décor de Christian Bérard.

Guy Michaud, Roger Dion, Paul-Marie Duval, Michel Fleury et Louis Hautecœur ont, tour à tour, évoqué la croissance de Paris avec des vues nouvelles, des précisions, des aperçus originaux. On a beaucoup écrit sur

Paris mais toutes les archives ne sont pas encore explorées et des fouilles restent à faire.

Le petit livre de Pierre Lavedan reprend le point de vue qu'avait traité Marcel Raval, l'urbanisme — et parfois la non-urbanisation de la capitale — traité en fonction de ses bases politiques, économiques et sociales. Si les deux historiens ont des vues à peu près semblables sur le développement de Paris jusqu'à Napoléon III, ils réagissent différemment au sujet d'Haussmann. J'ai relu les pages sévères de Raval et je les approuve entièrement. Lavedan, par contre, est beaucoup trop indulgent. Il l'absout bien facilement de ses actes de vandalisme et de ses erreurs. Quand on rase des quartiers entiers d'une capitale comme Paris, qu'on éventre sans ménagements des lieux chargés d'histoire et riches en souvenirs de tous les âges et qu'on prépare — en série — les démolitions futures, on n'a pas le droit de se tromper. S'il avait vu juste, s'il avait pressenti le développement considérable qu'amenait la concentration à Paris d'un développement industriel qu'il a favorisé au détriment du reste de la France, il aurait dû, tout au moins, déplacer certains pôles d'attraction : les Halles, la Bourse, les gares, l'Hôtel-Dieu, etc., au lieu de tout concentrer dans un centre historique appelé ainsi à disparaître.

Ses erreurs ont servi d'exemple dans le monde entier... et continuent de prévaloir ici même. Lavedan ne suscite aucune objection quand il aborde les problèmes actuels, ceux que Haussmann et ses successeurs n'ont pas su résoudre et qui s'imposent à nous avec une acuité de plus en plus grande.

Celui de l'habitation : on continue à bâtir dans le centre de Paris, partout où il existe encore un espace vert privé, partout où l'on peut démolir sans trop d'indemnités d'éviction un petit hôtel d'un ou deux étages pour le remplacer par un immeuble de rapport sans souci de la circulation qu'on aggrave d'autant. La maison de la Radio, le gratte-ciel qui doit s'élever sur l'emplacement de la gare Montparnasse, sont des aberrations, mais comme au temps d'Haussmann, l'intérêt général est trop souvent sacrifié aux intérêts privés.

Celui de la circulation : on n'envisage que des palliatifs au lieu de voir grand tout de suite, de rendre à certains quartiers leur caractère résidentiel et de transporter aux alentours du rond-point de la Défense ministères et bureaux.

Celui des espaces verts et de la santé publique dont on parle sans qu'aucun décret précis intervienne jamais.

Les conclusions de Lavedan sont excellentes. Aujourd'hui, dit-il, chaque question est traitée séparément par des techniciens : « Ils prennent la partie pour le tout. Or aucun des problèmes dont la somme constitue l'urbanisme ne peut être envisagé indépendamment des autres. »

Si Napoléon III sur certains points importants s'est trompé, du moins avait-il le mérite de se passionner pour ces questions. Depuis il n'y a jamais eu un chef d'État qui ait pensé le problème de Paris.

GEORGES PILLEMENT

UN PRINCE DES POÈTES ? — Tour à tour, Paul Verlaine, Stéphane Mallarmé, Léon Dierx et Paul Fort avaient porté le titre prestigieux de « Prince des Poètes », que leur avaient décerné des collègues réunis en petit comité, sans prendre la peine de consulter l'ensemble des poètes de France (ce qui, avouons-le, n'est pas facile). A la mort de Paul Fort, les *Nouvelles Littéraires* organisèrent une consultation assez vaste, mais hâtive, pour désigner son successeur : ce fut Jules Supervielle, qui ne porta le titre qu'une dizaine de jours. A la mort de ce dernier, on apprenait, non sans stupéfaction, qu'une soi-disant Foire des Poètes, réunie presque clandestinement à Forges-les-Eaux, avait couronné Jean Cocteau... Que le trône fût octroyé si furtivement à un poète trop prompt, d'après certains, à accepter les hommages agita la république des poètes.

Il se trouva bientôt une demi-douzaine de « spécialistes » pour stigmatiser la bonhomie légère de Cocteau, et pour réclamer la réunion d' « États Généraux » de la poésie qui répareraient cet outrage à la démocratie du lyrisme... On imprima des bulletins de vote, et l'on opposa à Jean Cocteau des candidats aussi nombreux que variés. Ce parlementarisme imprévu permit à des gens nullement qualifiés de voter pour le poète de leur cœur. Les résultats donnèrent 96 voix à Saint-John Perse, 86 à Jean Cocteau, 61 à Jean Follain, 61 à André Breton, etc. On déclara, pompeusement, qu'il y avait « ballottage ». Cependant, l'organisateur du scrutin donnait sa démission, et Alexis Léger interdisait à ses « supporters » de poursuivre la comédie.

Il faut espérer que cette initiative n'aura pas de suite. Que Jean Paulhan s'amuse, c'est son droit. Qu'André Breton veuille hiérarchiser la poésie, surprend. On souhaite que les vrais poètes refusent de se prêter à une vaine intrigue. Nos Princes doivent rester « intérieurs », secrets, changeants. La spontanéité de ce jeu est déjà épuisée! La République de la poésie vit de ses divisions ; c'est très bien ainsi.

ALAIN BOSQUET

MUSIC-HALL. — Le music-hall, dont on disait encore, l'an passé, qu'il avait du mal à subsister, reprend des forces. Malgré la concurrence de la radio, de la télévision, des émissions publicitaires, des cabarets et même des cirques, qui prodiguent à longueur de journées les mêmes vedettes de variétés. Et malgré aussi la difficulté qu'ont les directeurs à meubler de noms « prestigieux » leurs programmes dix mois durant.

Nous avons perdu momentanément Édith Piaf pour raisons de santé, Maurice Chevalier et Yves Montand pour raisons de ciné. Mais l'étonnante vitalité de Piaf nous permet d'es-

pérer son retour à la scène l'année prochaine et l'on souhaite que Chevalier fête ses soixante-quinze automnes non sur les plateaux d'un studio californien, mais sur des tréteaux parisiens.

Cela dit, les cadres se renouvellent-ils? Lentement, hélas! Parmi les récents promus, Marcel Amont et Raymond Devos viennent de prouver qu'ils étaient maintenant capables de tenir la tête d'affiche. Et l'on attend que Sacha Distel, champion du gala en province, se décide à affronter le public de la capitale.

Valeurs solides ou en hausse : Gilbert Bécaud, Fernand Raynaud, Annie Cordy, Salvador, Dalida, Aznavour à la voix tendre et rauque, Poiret et Serrault, duettistes qui font école car nous voyons poindre à l'horizon des futures grandes réussites : Noiret et Darras, leurs émules, que la Télé nous révéla.

Du côté des ensembles, fermeté des Compagnons de la Chanson, stabilité des Frères Jacques, effritement des Cinq Pères. Les Garçons de la Rue plus calmes. Valeurs nouvelles à recommander : Jacques Brel, François Deguelt, Jacqueline Boyer, Guy Béart, Anny Fratellini.

Ont quitté le tour de chant pour l'opérette : Colette Renard et Patachou. Elles reviendront sans doute à leurs premières amours. Qu'on n'aille pas en déduire que Patachou (« Pat » pour les intimes) n'a pas trouvé sa voie dans la comédie musicale. Elle y a fait de très bons débuts et si son rôle dans *Impasse de la Fidélité*, de Breffort, n'est pas cent pour cent à sa mesure, il faut convenir qu'on n'a pas souvent la chance de Colette Renard, se voyant offrir la vedette dans *Irma-la-Douce*.

Irma-la-Douce, c'était du cousu-main, et cousu de main de maître. *Impasse de la Fidélité* est d'une inspiration moins heureuse. On sent parfois pourtant la patte du bon faiseur.

SERGE VEBER

« Mezza Voce ». — Avec bien de la modestie, l'auteur de ce recueil de vers a cru devoir le signer d'un nom qui n'est pas le sien. Seul, le titre : *Mezza Voce*, emprunté au langage de la musique, laisse entrevoir un secret que, au risque d'être indiscret, je m'enhardirai à trahir : « Nelly Adam » masque la petite-fille de Charles Gounod.

Pourquoi je soulève ce masque? — Parce que les *Poésies* rassemblées ici prolongent comme en écho le « charme » des *Mélodies* de l'illustre aïeul. Le don de Germaine Gounod est un don hérité : le don du chant. Jamais cherché ou provoqué, ce chant obéit aux seules effusions et impulsions du cœur. Un cœur incurablement fidèle aux souvenirs du passé.

Les êtres aimés qui ne sont plus s'allient dans ces vers à de jeunes êtres adorablement présents ; et ceux-ci perpétuent, ressuscitent ceux-là :

Oh ! cœur si vulnérable et prêt à se donner,
Frère de la douleur, embrasé par la joie,
N'es-tu si tendre, enfin ! que pour être une proie
Puisque tu ne cesses d'aimer ?

Chaque jour, devant tes limites abolies,
Par un nouveau rameau qui réclame tes soins,
Tu sens monter ce flux puissant, venu de loin,
Source et chaleur de toute vie.

Avais-tu oublié que les yeux d'un enfant,
Son sourire affleurant de son âme en lisière,
Pouvaient donner, sans un seul mot, cette lumière,
Et ce bonheur étincelant ?

Germaine Gounod, musicienne-née, possède plusieurs instruments. L'un d'eux est la guitare dont jouent, sous les arbres de l'Ile-de-France, les Mezzetins de Watteau :

J'aurais pu t'aimer
Plus folle et plus sage
Si ton cœur volage
Savait se fixer.

On ne peut lier
Un oiseau sauvage
Ni folle, ni sage,
Pour l'apprivoiser.

Ouvre donc la cage,
Laisse-le chanter
Quitte à en pleurer.

Moins folle et plus sage,
Fais-toi consoler
Par qui sait aimer.

Avant d'être la sienne, cette guitare — n'est-ce pas ? — fut celle d'un Alfred de Musset, d'une Marceline Desbordes-Valmore. Germaine Gounod, à son tour, en tire d'exquises chansons, faites pour que le vent les emporte ; non point le gros vent romantique « qui se nourrit de pleurs jusque sur un tombeau », mais ce zéphyr vagabond « qui secoue des lilas dans sa robe légère »...

JEAN-LOUIS VAUDOYER
de l'Académie française

L'ALLEMAGNE ET L'EUROPE [1]. — Il est peu de Français qui pendant toute une vie aient étudié l'Allemagne — celle de Gœthe et de Schiller, celle des nazis, celle d'Adenauer et de Carlo Schmid — avec autant d'attention et de perspicacité que Robert d'Harcourt. Cette fois, c'est moins un bilan qu'une sorte de journal que cet excellent observateur nous présente : un journal où se reflètent les derniers états du problème allemand depuis le début de 1958.

Cette année-là, au mois de mai, la IVe République française finissait. Les jugements portés par la presse de l'Allemagne Fédérale sur le général de Gaulle ont d'abord été sévères. Ils se sont assez vite modérés dans la mesure où l'on estimait, outre-Rhin, que le nouveau chef de l'État offrait à la France une chance de guérison et à la démocratie une chance de salut. Le jugement personnel du chancelier et ses premières impressions ont servi une entente que l'on souhaitait, et que l'on continue de souhaiter sincèrement de part et d'autre. Les entrevues de Colombey et de Bad-Kreuznach (septembre-novembre 1958) furent euphoriques. Malentendus et heurts ne se sont produits que plus tard : à Rambouillet, à la fin de juillet 1960. La conférence de presse donnée le 5 septembre suivant par le Président de la République sembla confirmer que l'on se faisait une idée différente à l'Élysée et au Palais Schaumbourg de l'organisation de l'Europe et de celle de l'OTAN. Comme nous le rappelle Robert d'Harcourt, il existe en Allemagne occidentale un « parti français » qui met au premier rang l'accord avec la France, et un « parti anglais » très désireux d'élargir la Petite Europe du Marché Commun. L'un et l'autre d'ailleurs dominés ou traversés par les alternatives d'espoir et de déception que leur inspire l'attitude américaine, et secoués par les chocs que leur inflige Moscou.

Au cœur de tout cela, se situe le drame d'une nation géographiquement divisée, d'un pays qui n'a pu signer la paix quinze ans après la fin des combats, d'une ex-capitale soutenue à coups d'injections dans un territoire quasiment étranger. Que propose l'U.R.S.S. pour sortir de cette invraisemblable situation ? Son « plan de paix » de janvier 1959 comporte l'établissement d'une « confédération » entre la « République Démocratique » de l'Est et la République Fédérale, la démilitarisation totale des deux Allemagnes, la transformation de Berlin en « ville libre », le renoncement définitif aux territoires d'outre-Oder-Neisse, l'interdiction de toute activité « nationaliste » en Allemagne. Et, pour qu'il n'y ait aucun doute sur le but final, un article précise que la République de l'Est pourra « envisager une modification de la structure sociale et du régime politique de la République Fédérale ». Ce qui signifie en clair : l'Allemagne de l'Ouest sera : 1° Démilitarisée ; 2° Noyautée ; 3° Communisée. En regard de ce

1. *L'Allemagne et l'Europe* par Robert d'Harcourt (Payot).

texte, il n'est pas inutile de reproduire une déclaration faite à Bonn, le 5 novembre 1959, par le ministre des Affaires étrangères, et citée par Robert d'Harcourt lui-même : « Le Gouvernement (de la République Fédérale) a le devoir de rétablir l'ordre de la liberté, de la démocratie et du droit dans la zone occupée par les Soviets. » S'il est vrai que les demandes de l'Ouest sont beaucoup plus légitimes que celles de l'Est — puisqu'il s'agit ici de perpétuer la dictature du parti unique, et là de rétablir la liberté du vote — il n'est pas moins évident que l'Ouest, comme l'Est, n'a jamais réellement souhaité la réunification qu'à son profit : de toute façon, la « confédération » de deux États dont les dirigeants s'injurient, se méprisent ou se haïssent, ne pourrait être qu'un monstre inviable.

Au cours des années, il est apparu peu à peu que Moscou n'accepterait pas plus le suicide politique de son satellite allemand, que Bonn n'accepterait le suicide de la République Fédérale. Pourquoi dès lors l'opposition sociale-démocrate de l'Allemagne Occidentale a-t-elle continué de soutenir, ainsi qu'en témoigne son plan du mois de mars 1959, que la démilitarisation des Allemagnes, leur abandon de toute alliance, permettraient la réunification ? Robert d'Harcourt, à propos de ce plan et d'autres projets similaires, parle volontiers de la « candeur » et de l' « illusionisme » qui règnent chez des hommes politiques pourtant intelligents. Peut-être est-ce à leurs préoccupations électorales qu'il faudrait s'en prendre, et aux Allemands qui persistent à transformer leurs désirs en réalités. En Angleterre, le conservateur Mac Millan a gagné des centaines de milliers de voix en multipliant les gestes conciliateurs à l'égard d'une puissance dont il ne surestime certainement pas les bonnes dispositions.

Les États-Unis ont-ils manqué des occasions de mieux soutenir l'Allemagne de l'Ouest à l'époque où leur supériorité sur l'U.R.S.S. était incontestable ? Adenauer aurait-il pu, aux environs de 1952, négocier efficacement la réunification avec l'U.R.S.S. ? Ce sont des questions auxquelles il est difficile — et vain — de répondre aujourd'hui. Le plus certain est que le torpillage de la Conférence au Sommet par Khrouchtchev en mai 1960 a fortifié les thèses du vieux chancelier aux dépens de celles de l'opposition. Sur le coup, Ollenhauer s'est d'abord refusé à le reconnaître. Mais bientôt, par la voix de divers dirigeants du parti, dont M. Wehner, un de ses vice-présidents, et le représentant de son aile gauche, la social-démocratie a aligné sa politique étrangère sur celle des démocrates-chrétiens. Alors que trois mois auparavant elle réclamait la sortie de l'OTAN « afin de permettre la réunification », elle a publiquement admis que « neutralisme » et « désengagement » ne servaient à rien et qu'il n'y avait pas de salut en dehors du Pacte Atlantique

S'agit-il d'une manœuvre temporaire destinée à améliorer la position de Willy Brandt, candidat social-démocrate à la chancellerie aux élections législatives de l'an prochain ? Ou d'une conversion plus profonde ? Auquel cas la social-démocratie allemande tendrait de plus en plus à devenir une sorte de parti démocrate à l'américaine. Autre symptôme à noter : la ré-

cente interview de Karl Jaspers, qui, violant les tabous de l'Allemagne Occidentale, a osé déclarer qu'il serait sage d'accepter la frontière Oder-Neisse et de « préférer la liberté à l'unification ». L'on retrouve ici, dans la bouche d'un intellectuel respecté, un des thèmes que le chancelier Adenauer a depuis longtemps exposés en se servant d'autres mots : « Il y a une hiérarchie des devoirs : assurer la sécurité de cinquante-deux millions d'Allemands de l'Ouest avant d'obtenir la liberté des dix-sept millions d'Allemands de l'Est. »

PIERRE FRÉDÉRIX

MARGUERITE DURAS. — Maria et Pierre son mari arrivent en auto un soir dans un village. Une jeune fille, Claire, est avec eux. Ils sont en vacances, en voyage, en Espagne. Maria sent que Claire et Pierre se désirent ; elle boit beaucoup de manzanilla... La nuit qui s'ouvre sera décisive. Les voyageurs sont contraints de camper dans les couloirs d'un hôtel. D'une fenêtre, dans l'ombre, Maria aperçoit un homme sur le toit d'en face, ce Rodrigo à coup sûr que toute la police traque. Il a tué sa femme et l'amant de celle-ci. Ivre de vin et d'altruisme, Maria, avant l'aube, réussit à le sauver, mais l'homme se suicide dès qu'elle le laisse seul à quelques kilomètres du village dans la campagne. Ce Rodrigo, peut-être l'aurait-elle aimé, comme l'héroïne de *Hiroshima mon amour* aime le Japonais ? Peut-être aurait-il été pour elle le refuge, le salut ? Le soir même, à Madrid, Pierre et Claire deviennent amants. Pierre pourtant aime encore sa femme, le croit du moins, et le lui dit quand il regagne sa chambre et vient s'étendre auprès d'elle. Mais Maria : « C'est le fin de notre histoire, dit-elle, c'est la fin. »

Ainsi, dans *Dix heures et demie du soir en été* (Gallimard), Marguerite Duras sonne le glas d'un bonheur conjugal. La double tragédie se dénoue en trente heures de fièvre, de peur et d'éthylisme. Les données psychologiques sont suggérées. Il en manque plusieurs. Mais un romancier est en droit d'extraire une crise de son contexte, comme au cinéma, au théâtre. On pense beaucoup au cinéma en lisant ce livre où l'amour déçu et le manzanilla jettent une femme dans une aventure folle qui se greffe sur son désespoir comme un cauchemar second.

Il y a de la force dans cette œuvre, une anxieuse et lourde attente, une riche flambée de désir et beaucoup de savantes ellipses. Travaillant par touches nettes et rapides, Marguerite Duras fiche toutes ses phrases dans un anxieux présent.

SOLANGE FASQUELLE. — Que peut-on faire dans un congrès ? Avancer ses affaires, visiter les environs, travailler la gastronomie, s'acquérir de la considération. Quatre solutions pour un problème : oublier qu'on est seul. Tel est l'avis des personnages rassemblés par Solange Fasquelle dans *Le Congrès d'Aix* (Julliard). Mais ceux qu'elle a le plus nettement dégagés

ne se laissent pas égarer par les divertissements : ils pensent d'abord à l'amour — et ne s'en trouvent pas trop bien.

Mérinval, le ministre, prononce les discours qu'il faut, mais ne s'intéresse pas lui-même car il se sent abandonné. Hélène, sa maîtresse, est loin. Quand elle était proche de lui elle lui semblait absente aussi. Ce constant échec et l'occasion le poussent dans les bras d'une congressiste solitaire, Élisabeth. Mais couché près d'elle, qui pense à lui, Mérinval pense à Hélène...

Clothilde a quatorze ans. Pour son père, industriel de forte stature, c'est une petite fille : il est bon qu'elle apprenne à s'ennuyer. Clothilde se sentant femme ne partage pas ces vues. Étienne paraît, qui a quelque vingt ans de plus qu'elle. Il s'intéresse à elle, la promène, la traite en grande personne. Aussitôt elle croit l'aimer. Solange Fasquelle organise avec adresse l'aventure de cette nymphette, prête à toutes les audaces, mais qui ayant fait le nécessaire pour éveiller un désir, prend peur lorsqu'il s'affirme et s'enfuit. Aimait-elle? Et quoi? Et qui? Sa première boîte de nuit ou la compagnie d'Étienne? Ces questions passent devant nous et toutes celles que se posent les congressistes, sur leur vie, leurs affaires, leurs digestions, leurs amours. Dans une rumeur de conférences et de banquets glisse la ronde de tous ces petits destins. « Je fus, je serai », brèves rencontres et fausses confidences.

Mérinval, Élisabeth, Clothilde, Étienne et leurs comparses ont cru que leur vie allait changer. Le Congrès est fini. Tout est semblable, un peu plus noir seulement. Le bonheur, encore une fois, sera pour demain. Il y a beaucoup de traits aigus et de scènes bien venues dans ce roman entrecroisé où Solange Fasquelle affirme des dons de romancière qui avaient frappé les lecteurs de son premier roman : *Malconduit*.

MARCEL THIÉBAUT

POLITIQUE INTÉRIEURE. — A la force de frappe, la vedette.

Le titre du projet soumis à l'examen du Parlement était modeste : « Loi-programme concernant certains équipements militaires ». Mais tout aussitôt l'affaire prenait ses exactes proportions et c'est un grave débat qui s'engageait devant l'Assemblée : l'armée serait-elle dotée de l'armement atomique? La masse des crédits n'étant pas plus grande que dans le passé, serait-ce l'armement dit conventionnel qui ferait les frais de l'opération? Tel était l'aspect technique. Mais il y avait, au second plan, l'aspect politique : l'organisation de cette défense atomique préfigurait-elle un relâchement supplémentaire de notre alliance atlantique? Pourquoi ne mettions-nous pas nos efforts en commun avec nos partenaires

de l'O.T.A.N.? Pourquoi se refusait-on à envisager une construction européenne solide et unifiée?

Au cours de son voyage à travers le Dauphiné et la Savoie, le président de la République venait, s'adressant à son habitude, tantôt aux populations visitées, tantôt aux élus locaux, de déclarer publiquement : « La France entend que sa défense ait un caractère national... Dans l'alliance, la France doit conserver sa personnalité ». Ce qui n'allait pas sans compliquer quelque peu la tâche de M. Michel Debré à Bonn où il s'était rendu pour tenter auprès du chancelier Adenauer de réduire les récents dissentiments franco-allemands surgis depuis quelque temps au sujet du pacte Atlantique.

On comprend volontiers que le rôle de M. Debré n'ait pas été plus aisé au Palais-Bourbon bien qu'il se fût appliqué à affirmer que le pacte Atlantique était une exigence fondamentale de la stratégie mondiale, un élément essentiel de la sécurité européenne. S'il déclarait que rien n'était changé pour nous à l'alliance européenne, c'était pour souligner son cadre régional alors que les problèmes se posent de plus en plus à l'échelle mondiale. D'où nécessité de reviser le Pacte, d'assurer à la France un rôle mieux en rapport avec ses propres tâches. Quant à la construction européenne, le premier ministre ne pouvait que reprendre celle que le général de Gaulle avait ébauchée un mois auparavant dans sa conférence de presse : l'Europe ne saurait être à ses yeux qu'une association des gouvernements responsables, Europe des patries, Europe des États. Au mieux : Europe confédérée.

Tout cela allait conduire au scrutin du 18 octobre : par 264 voix contre 213, l'Assemblée écartait une motion préjudicielle dont l'objet était d'enterrer le projet sur la force de frappe atomique. Certes, la manœuvre avait échoué, mais il n'était pas sans intérêt de constater que parmi les 213 opposants figuraient les deux tiers des indépendants, autant d'élus d'Algérie, dix républicains populaires, alors que la moitié du groupe s'abstenait — cela sans parler des radicaux et de leurs collègues de l'entente démocratique déjà habitués de longue date à passer dans le clan hostile au Gouvernement, avec la S.F.I.O. La conjonction des « Européens » avait joué plus largement que jamais. Se retrouverait-elle dans un vote sur lequel la responsabilité du ministère serait engagée? C'était là évidemment un problème tout différent.

En quelques jours, la température s'élevait. M. Debré était amené à poser la question de confiance plus brusquement qu'il n'eût souhaité. Le 24 octobre c'est un vaste débat de politique extérieure qui s'ouvrait à la faveur d'une motion de censure signée à la fois par les socialistes, les radicaux, l'entente démocratique, ainsi que des modérés. De nouveau les critiques se concentraient sur les conceptions européennes et la politique atlantique du gouvernement. Les sévères avertissements donnés la veille à Menton par le général de Gaulle, la menace d'en appeler au jugement du peuple si la cohésion nationale venait à être déchirée (« la con-

duite de la France appartient à ceux qu'elle en a chargés, donc par excellence à moi-même ») avaient-ils contribué à raidir certaines positions? La motion de censure recueillait 207 voix. Il en manquait certes 69 pour que le gouvernement fût renversé. Mais, en une année l'opposition avait doublé.

Ce n'était là qu'un des volets du malaise politique, l'autre étant toujours constitué par le problème algérien.

Au cours de ces dernières semaines on a vu se déclencher une série d'initiatives diverses dans le dessein de provoquer un vaste mouvement d'opinion publique pour la paix : encouragements à l'insoumission des jeunes recrues, manifestes d'intellectuels appelant des contre-manifestes, agitation et annonce de défilés d'étudiants, comités de personnalités favorables à une négociation, démarches de syndicats pour obtenir, dans le même dessein, une audience du chef de l'État.

Ce déchaînement de réactions appelle deux observations : d'une part, il constitue l'amorce d'une nouvelle expression d'opposition qui était naguère, sauf cas exceptionnel, l'apanage du Parlement. Faut-il voir là, le résultat des difficultés éprouvées par les élus à se faire entendre du pouvoir exécutif? D'autre part, et quoi qu'on puisse penser sur le fond de l'action ainsi entreprise, comment ne pas redouter son effet fâcheux, en un moment où la France voit se conjuguer contre elle dans les assises internationales plus d'aversions, de méfiances ou de rétivités qu'elle n'en avait sans doute jamais connu?

Tout cela devait donner un accent à la fois amer et douloureux à l'appel à l'unité de la nation qu'au cours d'une de ses dernières étapes à travers le pays le général de Gaulle lançait après avoir laissé échapper cette lourde incidente : « ... dans les jours qui me sont comptés. »

MARCEL GABILLY

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu de M. Paul Baudoin la lettre suivante :

La *Revue de Paris* d'octobre a publié un article de M. A. Goutard qui me met directement en cause, intitulé « Hitler et l'Armistice » et qui prétend que « En fait ce n'est pas un armistice, une suspension d'armes, qui fut demandée par le Gouvernement du Maréchal Pétain dans l'heure de son investiture, mais bien l'engagement de pourparlers de paix. »

J'oppose à cette affirmation un démenti formel.

Voici les faits :

Le dimanche 16 juin 1940 à 23 h. 30 se tint, sous la présidence de M. Albert Lebrun, un bref conseil des Ministres qui décida de demander à l'Allemagne ses conditions de cessation des hostilités. Il ne fut jamais question, au cours de ce conseil, de conditions de paix.

Comme Ministre des Affaires Etrangères je convoquai immédiatement M. de Lequerica, Ambassadeur d'Espagne, pour le prier de transmettre à Berlin la requête du Gouvernement français tendant à connaître les conditions d'armistice de l'Allemagne. Je n'ai rien demandé d'autre à l'Ambassadeur. M. Charles Roux, Ambassadeur de France, Secrétaire général du Ministère des Affaires Etrangères assistait à cet entretien, et dans son livre « Cinq mois tragiques aux Affaires Étrangères » il confirme (page 53) qu'il n'a été question que d'une demande d'armistice.

Une demi-heure plus tard, à l'Ambassadeur d'Angleterre je lui dis — je cite M. Charles Roux : « que le Gouvernement français ne songerait pas à la paix séparée, qu'il ne procéderait pas à un sondage en vue d'en connaître les conditions ».

Pour ce qui concerne la mission d'armistice dirigée par le Général Huntziger, celui-ci fut reçu le jeudi 20 juin, avant son départ de Bordeaux, par le Maréchal, le Général Weygand et moi-même. Il lui fut notamment précisé qu'il devait refuser de prendre connaissance de tout texte concernant des conditions de paix.

Le Général Huntziger n'a jamais été chargé de demander quelles pourraient être ces conditions. S'il était besoin d'une confirmation, celle-ci pourrait être donnée par M. Léon Noël, Ambassadeur de France, actuellement Président du Conseil Constitutionnel, qui secondait à Rethondes le Général Huntziger.

N'ayant pu faire parvenir à temps la lettre de M. Paul Baudoin à M. A. Goutard, nous publierons la réponse de celui-ci dans notre prochaine livraison.

★ ★ CHRONIQUE DES LIVRES ★ ★

ABAÏ

par Moukhtar AOUÉZOV *(Gallimard)*

« Abaï », l'histoire vraie d'un kazakh devenu par sa valeur, sa culture, son ambition, le plus grand philosophe et homme politique de son peuple, est le deuxième livre du cycle « Abaï ».

Biographie un peu conventionnelle, chargée d'une sagesse orientale dont on ne peut s'empêcher de sourire. Le livre vaut moins par l'étude de cet adolescent-chanteur qui, devenu homme, traduira Pouchkine, fondera la littérature écrite de son peuple et s'efforcera d'abolir les différences de clans, que par la description précisément du mode de vie, des traditions orales et mœurs de ces peuplades qui sillonnent les steppes de l'Asie Centrale.

L'auteur Moukhtar Aouézov, professeur à l'Université d'Alam-Ata, est considéré comme l'un des plus grands écrivains soviétiques actuels. Nous sommes pourtant loin d'un Tolstoï ou d'un Pouchkine. Le souffle de l'épopée ou de la poésie pure manque à ce livre qui plaira aux amateurs de romans historiques ou d'ouvrages de vulgarisation historique.

I. DE BURE.

NOTES INTER-ARTICLES

L'Europe centrale, par Jacques Droz, p. 16. — *La Crète*, par Olivier Reverdin, p. 46. — *Un lys de Savoie*, par Maurice Zermatten, p. 58. — *Souvenirs d'un marin*, par Hector de Béarn, p. 84. — *L'Ame engagée : Julien Green*, par J.-L. Prévost, p. 133. — *Satellites artificiels et engins extra-terrestres*, par André Danjon et Paul Muller, p. 140. — *Nathalie*, par Alexandra Orme, p. 145. — *Les rets du mensonge*, par Francesco Perri, p. 158.

CHAIX-PARIS, 126, rue des Rosiers, St-Ouen (Seine)
2231-HD 81-10-60

Romans

DOMINIQUE DESANTI
Les grands sentiments

RAYMOND GAUTHEREAU
Survivants

HÉLÈNE FROMENT
Vol 407

YVES RÉGNIER
Le Sourire

JACQUES ARCHAMBAULT
Une gare au soleil

Essais

ROBERT ARON
Les années obscures de Jésus

MADELEINE CHAPSAL
Vérités sur les jeunes filles

Dr PIERRE VACHET
La pensée qui guérit
L'EUPHORISME
Un nouvel art de vivre

GRASSET

denoël

romans 1960

Bernard Avenel
LA VALEUR ABSOLUE

•

Marie-Claire Bancquart
LE TEMPS IMMOBILE

•

Marc Blancpain
L'ESTAMINET DES CŒURS SENSIBLES

•

Roger Boussinot
LES GUICHETS DU LOUVRE

•

Jacques Charroi
LA LIGNE IMAGINAIRE

•

Maurice Cury
JOJO DE BAGNOLET

•

Jean Davidson
LES LABORATOIRES DE LA MORT EUPHORIQUE

•

Michel Kammerer
AU BRUIT DU SOLEIL

Franck Kerest
LES CANONS DU CIEL

•

Bertrand Poirot-Delpech
LA GRASSE MATINÉE

•

Jean Portelle
JANITZIA ou LA DERNIÈRE QUI AIMA D'AMOUR

•

Christiane Reynie
LES FLAMMES MORTES

•

Marius-Richard
LA FOLLE DES CANAUX

•

Dominique Rolin
LE LIT

•

Andrée Sikorska
LES CONSOLATIONS ROMAINES

•

Anne-Marie Soulac
LE PRINTEMPS DES MONSTRES

denoël

denoël

un événement littéraire

ŒUVRES COMPLÈTES DE BLAISE CENDRARS

« Parce que Cendrars aime la vie et la vérité profonde de la vie, il parvient mieux qu'aucun autre écrivain contemporain à serrer la source commune du langage et des actions des hommes...»

HENRY MILLER

1er volume paru comprenant

LE PLAN DE L'AIGUILLE
LES CONFESSIONS DE DAN YACK
RHUM (L'aventure de Jean Galmot)
HISTOIRES VRAIES

2e volume paru comprenant

L'HOMME FOUDROYÉ
LA MAIN COUPÉE
Texte de présentation de HENRY MILLER

Les Œuvres Complètes comprendront huit à dix volumes de quatre à six cents pages, 14 × 20, reliés pleine toile verte, ornés d'étiquettes et de fers originaux. Il existe aussi une édition reliée pleine peau.

denoël

LES ANNALES

Sommaire Novembre 1960

André MAUROIS
de l'Académie Française
La duchesse de Devonshire : une grande dame anglaise du XVIIIe siècle.

Edmée de La ROCHEFOUCAULD
Les femmes sont-elles devenues poètes ?

Jean MISTLER
Destins brisés. I. Weber et Bellini

René LALOU
Images de ce temps

79, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 1,30 NF

DOCUMENTS
REVUE DES QUESTIONS ALLEMANDES

15e année — Dr J. du Rivau

Au sommaire du N° 5/1960

F. COURTET	Six mois de diplomatie allemande.
H. LEMBERG	Le rôle politique des réfugiés.
G. MANN	Le fantôme de l'antisémitisme.
X X X	La recherche scientifique.
K. C. THALHEIM	Concurrence interallemande.
V. HOCHGREBE	La 2e chaîne de Télévision.
J. JAHN	Rencontres africaines.
Jugements sur la France :	De Melun à Rambouillet.
S. ZWEIG	Actualité de Montaigne.

CHRONIQUES

A travers les Allemagnes - Fiches documentaires : **Les fluctuations démographiques ; Le plein emploi dans la République Fédérale** - Actualité en DDR : **Le « petit blocus » de Berlin; Le peintre de l'entreprise**- Le livre du mois : **Epoche der Entscheidung, par Gerhart Binder** - Les livres.

Le numéro : 2,40 NF (franco de port)

Abonnements : France : 6 mois 6,75 NF - un an 12 NF.
Étranger : 6 mois 7,50 NF - un an 13,50

Envoi gratuit d'un numéro spécimen

DOCUMENTS, 3, rue Bourdaloue - Paris-8e
TEL. TRU 62-13 — C. C. P. Paris 13.253-54

LA COTE DESFOSSÉS

PARAIT CHAQUE JOUR DE BOURSE sur trente-deux pages ★ ET TOUS LES SAMEDIS sur douze ou seize pages

Tous les cours du Marché de Paris, terme, comptant, hors-cote. Cours de l'or et des devises
Elle publie des articles sur les marchés étrangers : Bourses étrangères et Matières premières

Elle a récemment publié des Études complètes ou des Notes sur de grandes affaires :

LATIL
SOCIÉTÉS D'INVESTISSEMENT FERMÉES ET FONDS OUVERTS :

(I) Problèmes à partir desquels une première classification entre les différentes affaires en cause peut être tentée par l'épargnant.
(II) Principales dispositions prises par le législateur en France.
(III) La mobilisation de l'épargne. Ses risques. L'instauration de mécanisme assurant le contrôle des entreprises.
(IV) La cotation des parts de Fonds ouverts et la capitalisation boursière des titres en portefeuille. L'organisation du marché des parts.

TARAUDS ET FILIÈRES CORAÏ — FERODO — BAZAR DE L'HOTEL DE VILLE —NEYRPIC — MINES DE DIELETTE — SOCIÉTÉ de MINES et de PRODUITS CHIMIQUES — HAUTS FOURNEAUX DE LA CHIERS.

ABONNEMENTS : 6 mois : 87,50 NF.
Spécimen et documentation gratuits sur demande
à nos bureaux : 42, rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS

PAYOT, PARIS

106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

PUBLICATIONS RÉCENTES

Paul CLOCHÉ
Professeur honoraire à l'Université de Besançon.

HISTOIRE DE LA MACÉDOINE
jusqu'à l'avènement d'Alexandre le Grand
Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Historique.*
17,00 NF

Jacques DROZ
Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand.

L'EUROPE CENTRALE
Évolution historique de l'idée de « Mitteleuropa »
Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Historique.*
16,00 NF

Robert d'HARCOURT
de l'Académie française.

L'ALLEMAGNE ET L'EUROPE
Allemagne européenne
Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Historique.*
11,00 NF

E.-O. JAMES
Professeur à l'Université de Londres.

LE CULTE DE LA DÉESSE-MÈRE
dans l'histoire des religions
Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Historique.*
19,00 NF

R. LEKACHMAN
Professeur à l'Université Columbia.

HISTOIRE DES DOCTRINES ÉCONOMIQUES
de l'antiquité à nos jours
Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Économique.*
28,00 NF

H. RINGGREN et A. V. STRÖM
Professeurs d'histoire des religions à l'Université d'Upsal.

LES RELIGIONS DU MONDE
Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Historique.*
29,00 NF

J.-P. ROUX
du Centre National de la Recherche Scientifique.

L'ISLAM AU PROCHE-ORIENT
Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Historique.*
14,00 NF

Ed. WARD

LE PÉTROLE DANS LE MONDE
ses hommes et ses techniques
Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Scientifique.*
12,00 NF

EN VENTE DANS LES LIBRAIRIES

COMTE DE SEGUR

LA CAMPAGNE DE RUSSIE

TOME I : LA MARCHE VERS MOSCOU
TOME II : LA RETRAITE

Un correspondant de guerre sous Napoléon

hachette

L. BLANC - J. CRETINEAU-JOLY

LES GUERRES DE VENDÉE

Une Guerre de Sécession française

hachette *Chaque volume* 10,80 NF

Paru sous cette présentation : LES FEMMES DE LA RÉVOLUTION

LA VARENDE

LA PARTISANE

roman

La chronique d'une race « qui fleurit dans le sang »

JACQUES WEYGAND

LE SERMENT

récit

Le conflit de l'honneur et de la conscience

GEORGES AUBIN

DANS LE VERT SILLAGE DES CAP-HORNIERS

Histoires gaillardes du gaillard d'avant

RENÉ POULAIN et LOUIS JACQUELIN

VIGNES ET VINS DE FRANCE

La première encyclopédie de la vigne

Illustrée de 48 hors-texte
76 photographies en héliogravure,
16 cartes et un dessin

Flammarion

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

NOUVEAUTÉ :

MARIE NOËL

La rose rouge

L'âme en peine
et autres contes

Qu'elle ait recours au style direct de la confession ou à celui de l'imagination, Marie Noël ne cesse d'être l'admirable et adorable poétesse, dont l'exceptionnelle présence est désormais universellement reconnue.

ROMANS ÉTRANGERS

MEYER LEVIN

EVA

Authentique et bouleversant !

JOHN HERSEY

L'homme qui aimait la guerre

Le drame de l'amitié, de l'amour et de la peur.

RÉIMPRESSION

H.-W. GEISZLER

Cher Augustin

Un petit chef-d'œuvre de la littérature allemande.